

**Actes de la 7<sup>e</sup> édition  
des ateliers de l'A.J.E.I.**

**Pratiques de terrain et  
discours scientifiques  
en Asie du Sud**

---

**sous la direction de  
David Picherit et Raphaël Voix**

**Pune, 5-10 mars 2004**

**Photo couverture : David Picherit**

**Photo Guy Poitevin : Anne Goldenberg**

Publié avec le soutien du  
Centre de Sciences Humaines de New Delhi  
A.J.E.I. 2004

New Delhi Novembre 2004

Rajdhani Art Press, New Delhi

# In Memoriam

## G. Poitevin (1934-2004)\*

---

La disparition brutale de Guy Poitevin nous a particulièrement attristés.

Lors des Ateliers de Pune, nous avons tous été touchés par la passion, l'humilité et l'intégrité avec lesquelles G. Poitevin avait su mener son action de conscientisation des basses castes, par les rapports privilégiés qu'il entretenait avec ces populations et, enfin, par la simplicité et l'enthousiasme avec lesquelles il nous a fait partager ses recherches et ses engagements.

Ces Ateliers lui sont dédiés.

---

*\* En hommage, le lecteur trouvera une biographie de Guy Poitevin accompagnée d'une bibliographie de son œuvre en fin d'ouvrage : pp : 203*



Guy Poitevin, le 10 Mars 2004

Canton de Mulshi, Maharashtra, Inde

# Table des Matières

---

<b>In memoriam G. Poitevin</b>	<b>04</b>
<b>Remerciements</b>	<b>07</b>
<b>Introduction</b>	<b>11</b>
<b>Programme</b>	<b>15</b>
<b>Soirée d'ouverture</b>	<b>21</b>
<b>Tables Rondes</b>	<b>25</b>
V. DUPONT : Les approches comparatives en sciences sociales	27
P. LACHAIER : Notion de réseau et réseaux de sous-traitance	38
<b>Interventions</b>	<b>49</b>
J. BAUJARD : Le pari d'une analyse sans parti-pris : Entre H.C.R. et réfugiés, rôle et responsabilité de l'ethnologue (Delhi)	51
P. BANSODE : Dalits Assertion for Land: The Bhumihin's Satyagraha.	62
C. FOUILLET : Méthodes d'évaluation en micro- finance : l'économiste face à l'interdisciplinarité	72
O. HERRENSCHMIDT : Défense et définition du terrain en sciences sociales	80
D. HEUZÉ : « Sur quelques idées que j'ai développées et sans doute aussi sous développées »	91

G. SCHLEMMER : Le doute chez des informateurs de terrain : calvaire de l'enquêteur ou matériaux pour une analyse anthropologique ?	104
N. SCHNEIDER : De la méthode au terrain. Réalités et difficultés d'une enquête parmi les nonnes tibétaines en exil.	114
<b>Organisation</b>	<b>121</b>
Organisateurs	123
Partenaires	123
Liste des Participants	124
<b>L'A.J.E.I.</b>	<b>127</b>
Historique	129
Ateliers	130
Séminaires	132
Rencontres « Autour de... »	133
Site Internet	134
Bureau	135
<b>Répertoire Etudiants</b>	<b>137</b>
<b>Guy Poitevin (1934-2004)</b>	<b>203</b>

# Remerciements

---

Ces Ateliers ont bénéficié de nombreux soutiens amicaux, institutionnels, logistiques et financiers.

Guy Poitevin et Hema Rairkar ont accepté sans hésiter de nous accueillir à Pune, nous permettant d'inscrire plus nettement ces ateliers dans le contexte culturel du Maharashtra. A cet accueil chaleureux se sont greffés leurs encouragements, leur confiance et de riches discussions.

M. Yann Minois, directeur de l'Alliance Française de Pune, nous a ouvert chaleureusement ses portes et a courageusement accepté la diffusion d'un documentaire sur le Gujarat, commenté par Dilip Chitre.

Sujata Patel, professeur de sociologie et le professeur S.M. Dahiwale, directeur du département de sociologie nous ont aidé à organiser la conférence franco-indienne à l'université de Pune. Mr Pawar, bibliothécaire et Prashant Bansode doctorant en sociologie, nous ont fourni une aide indispensable.

Nous avons grandement bénéficié du travail réalisé par l'AJEI depuis plusieurs années. A Delhi, Véronique Dupont, directrice du CSH, Delhi, nous a soutenu, conseillé et témoigné une grande disponibilité et ouverture. A Paris, Gilles Tarabout a ajouté à ses qualités relationnelles, à ses encouragements répétés aux jeunes chercheurs, une dimension logistique de premier ordre. Catherine Clémentin-Ojha, Frédéric Landy, Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, Denis Vidal nous ont conseillé pour contacter différents participants.

L'organisation de ces ateliers n'aurait pu se faire sans les conseils avisés de nos prédécesseurs, Rémy Delage et Zoë Headley, et la disponibilité et l'efficacité de Tristan Bruslé et Sébastien Oliveau. Dans les périodes de doutes, les encouragements apportés sont les bienvenus. M. Herrenschmidt a su nous les prodiguer à des moments cruciaux. Tout comme Sandrine Prévot et Nathalie Juigner.

Le Centre de Sciences Humaines à Delhi et sa directrice Véronique Dupont ; le Service de Coopération et d'Action Culturelle de l'Ambassade de France à New-Delhi ; le Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative de l'Université Paris-X-Nanterre et sa directrice Laurence Caillet ; le programme Franco-Indien de la Maison des Sciences de l'Homme et son responsable Gilles Tarabout, en nous soutenant financièrement, ont permis l'organisation de ces ateliers.

Ces journées doivent beaucoup aux qualités des



chercheurs qui ont accepté de les animer et de poursuivre les discussions parfois tard dans la nuit :  
Véronique Dupont, Emmanuel Grimaud, Olivier Herrenschmidt, Djallal Heuzé, Pierre Lachaier, Eric Leclerc, Daniel Negers, Guy Poitevin, Hema Rairkar.

Enfin, l'ensemble des étudiants qui ont pris du temps sur leur terrain pour nous rejoindre et ont su nous faire partager leurs expériences et leur dynamisme.

Qu'ils soient tous ici chaleureusement remerciés,

Les organisateurs,

David Picherit et Raphaël Voix



# Introduction

---

En 2003, à Calcutta, nous avons participé aux ateliers de l'AJEI pour la première fois. Rencontrer d'autres étudiants et chercheurs, alors que nous arrivions directement de nos terrains respectifs, était particulièrement fructueux. La convivialité des échanges et la richesse des expériences de chacun avaient élargi nos questionnements et en avaient fait une rencontre passionnante.

En prenant la responsabilité d'organiser la septième édition des ateliers de l'AJEI, nous avons décidé de focaliser de manière plus particulière sur la question des pratiques de terrain. L'objectif était de créer une dynamique autour de cette question, les ateliers se distinguant d'un colloque en ce qu'ils laissent davantage la place à l'interaction et à une réflexion en cours d'élaboration.

Revenir au terrain, encore et toujours, nous a paru essentiel, car c'est à partir de ce recueil de données que se construit le discours scientifique. Ainsi Sujata Patel a ouvert les Ateliers en dressant un historique

des pratiques de terrain par les chercheurs indiens. Olivier Herrenschmidt nous en a ensuite exposé les fondements.

Lors du travail d'enquête, le chercheur doit négocier entre des choix méthodologiques et le contexte du terrain qui en partie décide, conduit et redéfinit les orientations de sa recherche. Il doit très souvent improviser pour s'adapter à ce dernier. Les difficultés rencontrées et les choix effectués alors, posent au chercheur un double défi en le questionnant sur son rôle d'une part, en le renseignant sur son objet d'étude d'autre part. Ainsi Grégoire Schlemmer a pris le doute de ses informateurs comme point de départ d'une réflexion anthropologique. Mais surtout ces choix se révèlent capitaux lors de l'analyse des données. Trois tables rondes ont permis d'aborder différentes méthodologies à partir de terrains d'enquêtes très différents : le comparatisme (Véronique Dupont), le réseau et son analyse (Pierre Lachaier), la collecte de données de type ethnographique (Daniel Negers). Eric Leclerc a réussi à nous les synthétiser de manière claire et pertinente.

L'ensemble de ces débats a été traversé par un autre thème qui leur est inhérent : celui de l'implication du chercheur. En écho au forum social de Mumbai qui avait eu lieu deux mois plus tôt, la question du rôle du chercheur et de son discours par rapport à celui des institutions politiques et religieuses (gouvernement, ONG...) nous a semblé importante. Le problème de la réification du discours des

chercheurs par la population étudiée par exemple a été posé par Grégoire Schlemmer. Julie Baujard, Renaud Egreteau et Cyril Fouillet confrontés de manière directe sur leurs terrains à d'autres insitutions nous ont exposé les difficultés que cela impliquait pour une recherche fondamentale. Prashant Bansode et Dhananjay Tingal ont quant à eux exposé la manière dont ils arrivaient à concilier recherche sur le terrain et engagement auprès des populations avec lesquelles ils travaillent. Différentes manières de concevoir la relation au terrain et ses implications ont été abordées par des chercheurs : Emmanuel Grimaud, Olivier Herrenschmidt, Djallal Heuzé et Guy Poitevin nous ont fait partager de manière personnelle leurs expériences respectives. Egalement cruciale est la question de la place assignée au chercheur sur son terrain par le groupe étudié, place avec laquelle il doit négocier, comme l'a abordée Nicola Schneider.

Grâce à Sujata Patel, les ateliers 2004 ont pu se tenir à Pune, ville universitaire de renommée internationale. Nous souhaitons dès le départ les inscrire dans le contexte culturel local. Guy Poitevin, Hema Rairkar et Yann Minois nous ont permis de remplir aisément cet objectif. En attestent les différentes activités organisées en partenariat avec le G.D.S., l'Alliance Française et le C.C.R.S.S. (Centre for Cooperative Research in Social Sciences, Pune).

Ce compte-rendu présente un échantillon des interventions présentées lors de ces Ateliers. La

richesse des discussions informelles et des rencontres, difficiles à retranscrire, reste un des points forts de ces ateliers. Pour beaucoup d'entre nous, ces six journées passées ensemble à l'ombre des banians de l'Hôtel Green Plaza restent mémorables.

Nous vous souhaitons une bonne lecture,

Les organisateurs,

David Picherit et Raphaël Voix

# Programme

---

## **Vendredi 5 Mars 2004**

**Ouverture des Ateliers**

**Lieu: Green Plaza, Koreagon Park**

### **Après midi**

Accueil des participants.

Présentation de l'AJEI.

Présentation du programme des ateliers par les organisateurs.

Tour de table et présentation des jeunes chercheurs.

### **Soirée**

*Des voix de l'ombre* spectacle en marathi (traduction simultanée en français par Guy Poitevin) - environ 35 minutes.

## **Samedi 6 Mars 2004**

**Séminaire Franco-Indien : Pratiques de Terrain et Discours Scientifiques en Asie du Sud**

**Lieu: Université de Pune, département de Sociologie**

## Matinée

Discours d'ouverture par Véronique DUPONT, démographe, directrice du C.S.H.

Sujata PATEL, Professeur de sociologie à l'université de Pune: "Practices of Fieldwork in Indian Sociology".

Dhananjay TINGAL, doctorant en sciences sociales, C.S.H., New-Delhi: "The changing in myself along the changing in my career: from physical geographer to social scientist and humanist".

Renaud EGRETEAU, doctorant en sciences politiques, C.E.R.I., Paris: "Forbidden Lands, Fieldwork along Burma borders".

Discussion présidée par Pierre LACHAIER, Anthropologue, E.F.E.O., Paris.

## Après midi

Prashant BANSODE, doctorant en sociologie à l'université de Mumbai: "Problems on working with Dalits Assertion for Land: The Bhumihin Satyagraha (1953-1965)".

Grégoire SCHLEMMER, doctorant en ethnologie, Université Paris-X-Nanterre: "Do Social Science Speeches have a Performative Aspects: The contribution of western writings on the formation of Kirant identity and history (Nepal). »

Discussion présidée par Olivier HERRENSCHMIDT, Professeur émérite d'ethnologie, Université Paris-X-Nanterre.

Discussion avec les étudiants indiens et clôture.

## Dimanche 7 Mars 2004

Ateliers Thématiques



### **Lieu: Green Plaza, Koreagon Park**

Ateliers de réflexion autour de questions sur l'application de différents outils méthodologiques.

Véronique DUPONT, Démographe, I.R.D. :  
“Approches comparatives”.

Daniel NEGERS, Ethnologue, E.F.E.O. : “Combiner des sources et des méthodes différentes”.

Pierre LACHAÏER, Anthropologue, E.F.E.O. :  
“Notion de réseaux et réseaux de sous-traitance”.

Mise en perspective et discussion par Eric Leclerc, Géographe, C.S.H.

### **Soirée**

#### **Lieu: Alliance Française de Pune**

Présentation de l'Alliance Française de Pune, par son directeur, Yann MINOIS.

Film sur le génocide au Gujarat de Suma JOSSON (2003) “Gujarat : A Laboratory”.

Discussion animée par Dilip CHITRE, Directeur de la revue New Quest, Poète et activiste social.

Cocktail dînatoire.

## **Lundi 8 Mars 2004**

### **Séminaire Jeunes Chercheurs**

#### **Lieu: Green Plaza, Koreagon Park**

### **Matinée**

Ouverture : Olivier HERRENSCHMIDT, Professeur émérite d'ethnologie, Paris-X-Nanterre :  
“Défenses et définition du Terrain”.

Session présidée par Eric LECLERC, Démographe, C.S.H.

Julie BAUJARD, Doctorante en anthropologie, Aix-Marseille: “Le pari d’une analyse sans parti pris. Entre HCR et réfugiés, rôle et responsabilité de l’ethnologue.”

Nicola SCHNEIDER, Doctorante en ethnologie, Paris-X-Nanterre : “Enquêter en terre d’exil : le cas du renoncement chez les nonnes tibétaines”.

### Après midi

Session présidée par Véronique DUPONT.

Cyril FOUILLET, Doctorant en économie, I.F.P., Pondichéry: “Méthodes d’évaluation en micro-finance, l’économiste face à l’interdisciplinarité”.

Grégoire SCHLEMMER, Doctorant en ethnologie, Paris-X-Nanterre: “Le scepticisme des informateurs de terrain : calvaire de l’enquêteur ou matériaux pour une analyse anthropologique ?”

### Soirée libre

## Mardi 9 Mars 2004

**Journée Thématique : Les Différentes Formes d’Engagement du Chercheur**

**Lieu : Hotel Green Plaza, Koreagon Park.**

### Matinée

Olivier HERRENSCHMIDT, Professeur émérite d’ethnologie, Paris-X-Nanterre : “Le postmodernisme dans les sciences sociales”.

Djallal HEUZÉ, anthropologue, C.N.R.S., Toulouse: “L’engagement du chercheur sur le terrain”.

Guy POITEVIN, sociologue, I.C.C.S.S.R., Pune:

“Des sciences humaines sont-elles encore possibles, légitimes, utiles?”

### **Après-midi**

Emmanuel GRIMAUD, ethnologue, C.N.R.S.:  
“Contemporary India as an Experimental Field :  
Ethnographic Practice and the Need for new  
Strategies of Fieldwork.”.

Table ronde animée par Daniel NEGERS.

Bilan et clôture des ateliers.

### **Soirée libre**

## **Mercredi 10 Mars 2004**

**Visite de plusieurs villages dans le canton de  
Mulshi en compagnie de Guy POITEVIN et  
Hema RAIRKAR.**

Sur les pentes des premières collines de la chaîne des Sahyadri, rencontre de communautés locales sous la conduite d'animateurs et animatrices du G.D.S. (Garib Dongari Sanghatna). Deux thèmes d'échanges et d'observations ont été abordés. Premièrement, la structure sociale du village traditionnel et sa profonde transformation à plusieurs niveaux : culturel et symbolique, agraire et économique (la terre, le crédit; les barrages et l'infrastructure rurale), institutionnel et relationnel (le Panchayat et ses enjeux, le sort des castes de service et des migrants internes), la politique (les partis politiques et la vague hindutva). Deuxièmement, la façon dont dans ce contexte les animateurs et animatrices de G.D.S. envisagent leur action (objectifs, méthodes et visées de fond).



# Soirée d'ouverture

---

## “Nos Traditions, notre atout”

Pour la 7<sup>e</sup> édition des Ateliers Jeunes Chercheurs en Sciences Sociales, la journée d'ouverture fut clôturée par une présentation théâtrale des animateurs et animatrices de Garib Dongari Sanghatna, (organisation des pauvres de la montagne) intitulée « Des voix de l'ombre : Nos traditions, notre atout ». Cette soirée était organisée par Guy Poitevin et son épouse et collègue, Hema Rairkar.

En 2001, une association franco-indienne de Nasik (Maharashtra) promouvant la culture indienne avait demandé à Guy Poitevin de participer à une conférence, en tant que chercheur français indianiste, et de présenter ses recherches sur la culture villageoise. M. Poitevin, refusant d'être le porte-parole de ces villageois, a préféré laisser la scène aux animateurs et animatrices de l'association que lui-même et Hema Rairkar ont mise en place. Le thème choisi alors était : comment penser la condition féminine avec nos héritages traditionnels de voix de

femmes, et faire de ceux-ci des atouts d'action culturelle libératrice aujourd'hui ? .Et c'est ainsi que fut créée l'action culturelle qui nous a été présentée le soir du 5 mars 2004.

Les animateurs de Garib Dongari Sanghatna (Pandit Padalghare, Baban Khandbhor, Namdev Polekar, Siddhu Shewjal, Pandarinath Mhairal, Jitendra Maid, Tarabai Ubhe, Kusum Sonawe, Kalabai Shilawne et Lilabai Kamble) nous ont offert une « mise en scène » de thématiques de la vie quotidienne villageoise à travers les chants de la meule et particulièrement l'histoire de Sita, biais permettant d'appréhender une tradition purement féminine et orale que les acteurs de cette association valorisent. Ils ont ainsi montré à quel point les traditions orales sont un véritable atout dans leur travail d'animation sociale.

Le personnage de Sita, figure emblématique de la culture hindoue, sert ici de point d'appui d'une part à la présentation auto-critique de traditions et de cultures populaires paysannes et d'autre part à une opposition au 'nationalisme culturel' présent dans les classes moyennes urbanisées. En effet la Sita des épopées et la Sita chantée ici sont bien différentes :

« Mais cette Sita, c'est qui ? C'est nous-mêmes, les femmes. Nous, on se voit dans Sita. Notre vie c'est à l'image de Sita qu'on la raconte. Cela peut être son vanavas, mais aussi les jours de bonheur passés en compagnie de Ram. Qu'il s'agisse de bonheur, de malheur, de plaisir imaginaires, nous, on les chante sous le nom de Sita ».

Il s'agit d'une ré-appropriation de cette figure féminine dans une volonté de sensibilisation et de mise en valeur des savoirs et des réalités culturelles populaires. C'est une véritable « recherche d'expression et de communication au service d'une intention d'intervention sociale et culturelle ».

Cette animation et la discussion qui suit constituèrent une véritable introduction à ces quelques jours de réflexion collective axés sur les pratiques de terrain et les discours scientifiques en Asie du Sud. Les animateurs et animatrices, à travers ce style d'expression si particulier, nous ont renvoyé en quelque sorte à nos propres réflexions sur le pourquoi de notre présence en Inde, à la manière d'un miroir tendu vers l'autre : que signifie l'engagement? Pourquoi et comment faire du terrain? Quelles questions éthiques soulève-t-il ? Comment entendre les autres ?

Cette animation illustre à quel point il était cher à Guy Poitevin de laisser parler les femmes et les hommes, véritables acteurs et auteurs de leurs traditions, mais aussi véritables acteurs des changements qui s'opèrent dans l'Inde contemporaine et que nous essayons d'observer.

« Notre fraternité a grandi au fil des jours et des  
[rencontres.

Pose ta cruche à terre, et maintenant parlons »  
(ronde finale)

Yohanna JOLLY

Jessica Leigh HACKETT





# Tables Rondes

---



# Véronique DUPONT

(Démographe, I.R.D.)

## Les approches comparatives en sciences sociales

### 1. Pourquoi comparer ?

En géographie comme en sociologie, en anthropologie ou en sciences politiques, il se dégage un consensus sur le statut épistémologique du comparatisme dans les sciences sociales : c'est un substitut à la méthode expérimentale des sciences naturelles.

En géographie, le comparatisme est accepté comme le fondement de la démarche hypothético-déductive qui peut se substituer à la méthode expérimentale (Marconis, 1996 ; Brunet 1997). Marconis, par exemple (qui se réfère également à Vidal de la Blache), nous explique comment, à défaut de pouvoir comparer la réalité aux résultats d'expériences, il a fallu confronter des situations réelles mettant en jeu les mêmes faits, dans d'autres régions du monde, pour voir si les mêmes causes supposées engendraient les mêmes effets (ibid., pp. 86-87).

Selon B. Buchet et son article sur l'analyse comparative du Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie (1991, pp. 167-169), l'analyse comparative des sociétés humaines, " qu'elle s'attache à décrire et comprendre une société déterminée ou à déceler, derrière le particulier, les lois générales par

la mise en perspective de différentes cultures ou de certains de leurs éléments”, constitue le fondement, la définition même de l’anthropologie.

Ce principe épistémologique peut s’appliquer au champ des sciences sociales de manière plus générale. L’éternelle question entre spécificité et universalité de tout fait social observé se résout de fait par une approche comparative dialectique. Dans un premier temps la compréhension des processus, l’identification des facteurs responsables des différentes formes et structures de société, des différents phénomènes, évolutions, processus, exige de se placer dans un contexte géographique et historique donné. Afin de se prononcer sur le caractère spécifique ou universel des processus à l’œuvre, l’étude de cas doit être ensuite mise à l’épreuve de la comparaison, celle-ci constituant le premier pas vers une tentative de généralisation nécessaire à toute avancée théorique. Les schémas d’interprétation à prétention plus universelle, qui peuvent être mis à jour par cet exercice de synthèse, fournissent en retour un nouvel éclairage des réalités urbaines locales. L’historien Marcel Détiénne, dans son pamphlet *Comparer l’incomparable* (2000), souligne la valeur heuristique du comparatisme, ou même “ la violence heuristique de ce qui surgit comme l’incomparable ” (ibid., p. 45).

Enfin et sur un plan plus général, pour le géographe Philippe Gervais-Lambony (2003, p. 33), “ la comparaison fait partie intégrante de toute démarche cognitive. Je vois une pomme, je sais qu’elle est pomme car elle est semblable à d’autres pommes, mais

cela n'est aucunement contradictoire avec le fait que cette pomme est unique, identique à aucune autre. Notre difficulté face à la démarche comparative vient précisément de la tension permanente entre la singularité et l'universalité de tout objet. ”

## 2. Comment comparer ?

Cette question se décline en deux autres :

que comparer ?

quelles méthodes de comparaison mettre en œuvre ?

### Que comparer ?

En géographie par exemple, on s'attachera à comparer non pas des espaces mais des processus. Ainsi, “ la question de la validité de comparaison d'espaces ne se pose pas. On peut comparer des processus se déroulant dans des lieux différents “ (Gervais-Lambony, 2003, p. 37). Ce principe de comparaison des processus plutôt que des cadres en tant que tels reste valable pour les autres disciplines des sciences sociales. Prenons un exemple plus précis, dans le domaine des recherches urbaines, en référence à deux programmes de mise en perspective comparative, entre Delhi et Bogota (Dupont et al., 1996, 2000b ; Dureau, Dupont, 1996 ; Dureau et al. 2000), et entre Delhi et la ville du Cap (Dupont, Houssay-Holzschuch, 2003). L'objectif n'était pas de comparer les villes en elles-mêmes, en tant qu'objets ou espaces, mais plutôt de comparer des processus, des phénomènes, des évolutions, des modèles ou types rendant compte de l'organisation de la ville dans différentes dimensions. Même en s'attachant à comparer les processus et non

les espaces eux-mêmes, se pose la question des échelles. “ Peut-on confronter des processus se déroulant à des échelles très différentes, villes et régions ou Etats par exemple... mais cela jusqu’à l’échelle mondiale englobante ? [...] Ou bien le changement d’échelle n’est-il qu’une autre forme de la comparaison ? ” (Gervais-Lambony, 2003, p. 38).

### **Quelles méthodes de comparaison ?**

1) Une approche comparative a minima consiste à comparer “ son terrain ”, c’est-à-dire des processus mis en évidence sur un terrain particulier, avec des lectures concernant d’autres sociétés, d’autres lieux, ou encore à travers les discussions et les échanges avec d’autres chercheurs (à l’occasion de séminaires et colloques en particulier).

2) Une seconde approche est la comparaison ou confrontation de son étude de cas à un modèle théorique (Durand-Dastes, 1992). Ceci pourra s’appliquer en particulier pour les études basées sur une analyse de données secondaires (données de recensement, d’annuaires statistiques, d’enquêtes publiées).

3) Comparaison a posteriori d’études de cas menées de manière indépendante (en général par des chercheurs différents).

Cette approche n’est pas exempte de difficultés, et plusieurs précautions sont à observer. C’est ce qu’exposent très justement les coordinateurs d’un projet comparatif et ouvrage collectif sur identités

et territoires en Afrique du Sud et en Inde, dans leur introduction intitulée “ Afrique du Sud, Inde : grand écart, pieds joints. Un périlleux exercice de comparatisme ” (Gervais-Lambony, Landy, Oldfield, 2003). Ainsi, il convient tout d’abord de “ s’entendre sur les mots avant de s’essayer au jeu délicat du comparatisme ” (ibid, p. 14). Ceci nécessite de porter une attention particulière sur les concepts et définitions terminologiques employés dans chaque étude. Il est également nécessaire de veiller à une transparence des méthodologies suivies.

(Sur les difficultés posées par les comparaisons internationales, voir aussi : Dupont et al., 2000a).

Comme le rappelle Ph. Gervais-Lambony (2003, p. 38) dans un chapitre consacré aux approches comparatives (“ Quelques remarques générales sur la comparaison en sciences sociales en général, et en géographie en particulier ”), n’oublions pas par ailleurs de prendre la mesure de la subjectivité de chaque recherche individuelle lors de la mise en perspective comparative d’études réalisées par différents chercheurs.

Dans tous les cas, et pour suivre la démarche proposée par M. Détienne (2000), afin de produire “ des espaces d’intelligibilité ” à partir de la mise en perspective de plusieurs expériences, il faut “ construire des comparables ” (ibid., p. 41). “ Le comparatisme (...) ne cesse de promener deux ou trois questions en faisceau comme s’il voulait ainsi balayer le plus largement le champ d’une

investigation dont il n'a pas su encore fixer les limites ” (ibid., p. 47). Ensuite, “ le comparatiste procède à un démontage logique qui lui permet de déceler des articulations entre deux ou trois éléments, d'isoler des micro-configurations s'ouvrant sur des différences de plus en plus fines et contiguës (...) Le travail de l'analyste singulier-pluriel consiste à reconnaître les contraintes des configurations mises en perspective. (...) Les comparables, ce sont les plaques d'enchaînement décidées par un choix, un choix initial (...). [Il s'agit de] comparer des solutions logiques. ” (ibid., pp. 50-52).

Pour illustrer cette démarche, prenons l'étude comparative entre Delhi et le Cap, qui portait sur la fragmentation urbaine et l'accès à la ville (Dupont, Houssay-Holzschuch, 2003). Dans ce cas, le faisceau central de questions était : quel type d'accès à la ville les populations défavorisées ont-elles dans une ville ségréguée ou fragmentée ? Dans quelle mesure leur mobilité et leurs pratiques urbaines sont-elles orientées par l'organisation économique et sociale de l'espace urbain ? Quant aux contraintes à identifier, elles étaient liées aux configurations spatiales métropolitaines, à la spécialisation fonctionnelle de l'espace urbain et à son organisation.

4) Une démarche comparative “ maîtrisée ” dès la conception du projet L'ambition est ici d'appliquer une démarche comparative qui ne se contente pas d'une comparaison a posteriori d'études de cas



menées de manière indépendante, mais soit engagée dès la conception du projet, avant la mise en œuvre des différentes études de cas, sur la base d'une grille commune de lecture et d'interprétation se référant à un même cadre théorique.

Cette démarche peut être illustrée par un projet comparatif sur les mobilités spatiales et les transformations urbaines dans deux grandes métropoles en développement, Delhi et Bogota (Dureau, Dupont, 1996 ; Dupont et al., 2000b).

Les interrogations à l'origine de la démarche comparative étaient les suivantes : Comment, face au défi posé par l'universalité et la singularité du mouvement de métropolisation, progresser sur le plan théorique dans l'explication des processus en cours ? Comment établir des diagnostics pertinents des dynamiques spatiales et sociales des villes ? Ces questions posaient, entre autres, le problème des instruments conceptuels et méthodologiques adéquats pour atteindre un certain degré de généralisation, nécessaire à la démarche scientifique, sans pour autant se couper des particularités locales.

Afin d'avancer dans la compréhension des réalités urbaines et des processus à l'œuvre, de mieux repérer les similarités et les différences au-delà d'apparences parfois trompeuses, nous avons initié depuis le début de ce projet une démarche comparative "maîtrisée", résultant de la définition et de l'application d'une stratégie d'observation et d'analyse traduisant une même approche de la ville.

Les programmes menés à Delhi et à Bogota ont ainsi fait l'objet d'une coordination permanente tant des problématiques que des méthodes d'observation et d'analyse. L'approche privilégiée, ou grille de lecture commune des réalités urbaines, se fondait sur l'analyse des rapports entre les pratiques résidentielles et de mobilités spatiales des populations, et les transformations urbaines.

Concernant les méthodes d'observation, dans les deux métropoles nous avons mené des enquêtes spécifiques auprès d'échantillons de population, dans une sélection de quartiers permettant de rendre compte de la diversité des différents types d'habitat et de l'éventail des catégories socio-économiques. En outre, les questionnaires appliqués aux ménages étaient similaires, hormis quelques ajustements, fonction du contexte local.

Ainsi envisagée, une approche comparative présente deux atouts :

Elle permet de généraliser et progresser sur le plan théorique, sans pour autant se couper des observations empiriques approfondies et des singularités culturelles et historiques.

Elle permet également, sur la base d'un travail de conceptualisation préalable, de définir et appliquer à quelques espaces ou sociétés (ici deux métropoles) une grille de lecture propre (indépendante de l'information disponible) et commune à ces espaces/sociétés, c'est-à-dire de maîtriser réellement l'observation empirique à travers la définition d'une

méthodologie commune, résultant d'un même cadre théorique.

## Références bibliographiques

- Bourdieu P., Chamboredon J.-C., Passeron J.-C., 1983, “ La construction de l'objet ”, in *Le métier de sociologue*, Paris, EHESS-Mouton Editeur, pp. 72-80, 218-219, 257-259.
- Brunet R. , 1997, *Champs et contrechamps. Raison de géographe*, Paris, Belin.
- Buchet B., 1991, “ Analyse comparative ”, in *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, sous la direction de P. Bonte et M. Izard, Paris, PUF, pp. 167 - 169.
- Détienne M., 2000, *Comparer l'incomparable*, Paris, Le Seuil.
- Dupont V., Houssay-Holzschuch M., 2003, “ Fragmentation et accès à la ville : une perspective comparative entre le Cap et Delhi ”, in Gervais-Lambony Ph., Landy F., Oldfield S. (éds), *Espaces arc-en-ciel : identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*, Paris, Karthala, pp. 271-304.
- Dupont V., Dureau F., Lulle T., 1996, *Bogota - Delhi : portraits en travelling de deux métropoles du Sud*, Courrier du CNRS, N° 82 : Villes, mai 1996, pp. 72-74.
- Durand-Dastes F., 1992, “ Les modèles en géographie ”, in Bailly A., Ferras R., Pumain D. (dir). *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, pp. 311-325.

- Dupont V., Dureau F., Lelièvre E., Lévy J-P., Lulle Th., 2000a, “ Conclusion générale : un point de vue méthodologique ” in Dureau F. et alii (éds), *Métropoles en mouvement. Une comparaison internationale*, Paris, Anthropos-IRD, 2000, pp. 407-411.
- Dupont V., Dureau F., Lelièvre E., Lévy J-P., Lulle Th., 200b, “ Organisation de la comparaison internationale ”, in Dureau F. et alii (éds), *Métropoles en mouvement. Une comparaison internationale*, Paris, Anthropos-IRD, 2000, pp. 413-418.
- Dureau F., Dupont V, 1996, “ A propos de l’ambition comparatiste. Réflexions à partir d’une recherche sur Bogota et Delhi ”, Communication pour le séminaire “Les recherches urbaines dans les pays en développement”, PIR-Villes/CNRS, 11 avril 1996, Paris, 9 p.
- Dureau F., Dupont V., Lelièvre E., Lévy J-P., Lulle Th. (éds), 2000, *Métropoles en mouvement. Une comparaison internationale*, Paris, IRD-Anthropos (Coll. Villes), 656 p.
- Gervais-Lambony Ph., 2003, “ Quelques remarques générales sur la comparaison en sciences sociales en générale, et en géographie en particulier ”, in Gervais-Lambony Ph., Landy F., Oldfield S. (éds), *Espaces arc-en-ciel : identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*, Paris, Karthala, pp. 29-40.
- Gervais-Lambony Ph., Landy F., Oldfield S., 2003, “ Afrique du Sud, Inde : grand écart, pieds joints. Un périlleux exercice de

comparatisme ” in Gervais-Lambony, Ph., Landy F., Oldfield S. (éds), *Espaces arc-en-ciel : identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*, Paris, Karthala, pp. 7-26.

Gervais-Lambony Ph., Landy F., Oldfield S. (éds), 2003, *Espaces arc-en-ciel : identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*, Paris, Karthala, p. 369.

Marconis R., 1996, *Introduction à la géographie*, Paris, A. Colin.

## **Pierre LACHAIER** (Anthropologue, E.F.E.O.)

### **Notion de réseau et réseaux de sous-traitance**

Au cours de nos rencontres et discussions, je me suis toujours abstenu de donner une définition de « réseau ». Le peut-on ? Il semble que non. Quelques mois ont passé ; je n'ai pu me résoudre à laisser flotter cette notion entre le général et le spécifique. Il me fallait reprendre la question autrement : que contient de catégoriel et d'universel la notion de « réseau » ? Après un essai de construction d'une notion générale de réseau, je résume la critique des sources que j'ai faite avant d'entreprendre mon travail sur les firmes lignagères industrielles.

#### **1. Essai de construction d'une notion générale de réseau**

##### **Entre le général et le spécifique**

Chacun a, de façon plus ou moins claire et présente à l'esprit, une ou même plusieurs notions de réseaux. Mais si nous essayons de les objectiver, nous constatons qu'elles nous viennent de cas empiriques concrets et spécifiques. La notion de réseau est d'autant plus difficile à cerner qu'elle s'applique couramment à une foule de cas et de situations empiriques diverses, certains banaux et d'autres au contraire très particuliers. L'entrée

« réseau » du Grand Robert comprend huit subdivisions, dont une seulement, prise à la lettre, peut concerner les sciences sociales et humaines, tandis que beaucoup de dénominations sont extrêmement spécialisées : en tout, une disparate à la Prévert, la poésie en moins ! La notion de « réseau » est « encombrée de sens », dit avec raison H. Bakis dans l'introduction de son petit livre sur « Les réseaux et leurs enjeux sociaux »<sup>1</sup>. Par ailleurs, il n'est de théorie générale des réseaux qu'en mathématique : la théorie « des Graphes » peut vraisemblablement fournir un concept de réseau abstrait « bien formé » ; mais hormis certaines applications spécialisées des sciences sociales<sup>2</sup>, elle s'y avère le plus souvent inapplicable.

De ceci, il faudrait conclure qu'on ne peut discuter utilement de réseaux qu'au sein d'une discipline ou d'un domaine donné : les réseaux de voirie de l'urbaniste, ceux fluviaux et urbains du géographe, ceux de parenté de l'anthropologue, de firmes et d'entreprises de l'économiste, des faits et « causalités » de l'historien, des temples et ashrams du spécialiste des pèlerinages, d'Internet, etc., pour n'en citer que quelques uns. Mais, ne peut-on passer du concret à l'abstrait en s'efforçant de construire une notion de réseau générale, qui puisse s'appliquer à tous les cas envisageables ?

---

<sup>1</sup> Bakis, Henry : *Les réseaux et leurs enjeux sociaux*, P.U.F., Que-sais-je ?, 1993.

<sup>2</sup> Lazega, Emmanuel : *Réseaux sociaux et structures relationnelles*, P.U.F., Que-sais-je ?, 1998.

## Découpage de l'objet : un rapport de contraste figure/fond

Lorsqu'on parle d'étude de réseau, on n'envisage habituellement qu'une partie spécifique du réel, partie que l'on découpe dans un ensemble plus vaste, mais où il reste néanmoins inscrit. Situons a priori cet objet d'étude entre deux domaines de vastitude : le plus petit objet sociologique tend vers l'individu, le plus grand vers la société globale, laquelle a souvent été vue comme étant une partie constitutive d'un cosmos : une archéologie de la notion de réseau nous renverrait à des représentations globales très anciennes, qui mettent en œuvre tout un système de correspondances analogiques entre l'homme et l'univers, entre le micro- et le macrocosme : ainsi « la grande chaîne de l'être » d'avant Newton, les espaces Ciel-Terre de transformation du Yin et du Yang chinois, etc. D'où l'on peut penser que cette notion de réseau, lorsqu'elle inclut tout et n'a plus d'en-dehors, est un complexe de représentations archaïque « premier » qui a permis à l'homme de se penser dans, et en rapport avec l'univers<sup>3</sup>. Qu'il nous suffise ici de constater que ces représentations cosmiques d'une part, et l'individu d'autre part, sont les deux buttoirs de la notion de réseau.

La notion courante de réseau situe habituellement son objet à une échelle intermédiaire. Comme il est d'usage en toute science moderne, l'observateur

---

<sup>3</sup> Voir des systèmes de classification de sociétés archaïques dans Levi-Strauss : *La pensée sauvage*, Plon 1962.



découpe son objet réseau dans une réalité qui lui est déjà servie prédécoupée du fait de la division du travail scientifique. Pour faire bref, convenons donc qu'un réseau est une « figure » que l'on abstrait analytiquement d'un « fond », selon des critères définis dans le cadre d'une discipline ou d'un domaine d'activité, pour en prendre un point de vue spécialisé<sup>4</sup>. Les critères de découpages, variés et nombreux, sont décisifs, comme nous le verrons plus loin. Ce découpage prélève un morceau de la réalité pour le scruter afin d'y trouver des rapports significatifs particuliers, et ce faisant, il instaure un rapport de contraste entre une « figure d'ordre » et un fond laissé à lui-même. La figure est ainsi constituée parce qu'elle est supposée avoir certaines propriétés spécifiques qui la distinguent du fond ; un tel découpage exige de l'observateur une aptitude à repérer ce rapport de contraste et implique une opération mentale d'une grande complexité. De ce point de vue, aucune science empirique ne saurait se passer d'une notion de réseau.

### **Construction d'une une notion générale de réseau**

Considérant des notions de réseaux issues de plusieurs domaines des sciences naturelles et sociales, je constate qu'elles ont en commun :

- une idée de sous-ensemble spécifique contrastant avec le milieu dans lequel il est situé : c'est l'aspect contextuel que nous venons de voir ;
- une idée d'entités rendues interdépendantes par

---

<sup>4</sup> L'opposition figure/fond est empruntée au vocabulaire de la psychologie de la forme (Gestalt).

- des liens qui se situent dans le temps et l'espace : c'est l'aspect extensif et componentiel ;
- une idée de flux matériel, idéal ou virtuel, véhiculés entre les entités via les liens : c'est l'aspect véhiculaire ;
  - une idée d'un minimum d'ordre ou d'un certain mode d'organisation distinct de celui du fond : c'est l'aspect organisationnel ;
  - enfin, une idée d'orientation vers une utilité ou un but particulier : c'est l'aspect fonctionnel.

Reprenons ces catégories dans le synoptique suivant :

Découpage ; contraste ; contexte.					
Composants : entités et liens					
Extension		Flux		Organisation	
Topo- logique	Chrono- logique	Matériel	Imma- tériel	Structure	Fonction

Soulignons que l'objet réseau est à la fois distinct et partie du fond d'où il a été prélevé ; que les liens qui le tissent peuvent eux-mêmes constituer les entités (cas d'un filet noué ; point de vue tendanciel de la sociologie holiste), ou inversement, que les entités peuvent se lier entre elles (transactions diverses ; point de vue tendanciel de l'individualisme méthodologique), ou encore, que liens et entités participent ensemble à la formation du réseau (cas empiriquement le plus général en sociologie). La notion de réseau contient aussi une idée forte d'extension spatiale ; mais on peut aussi se représenter des réseaux étendus dans le temps (cas des

généalogies), bien que cela ne nous soit pas habituel<sup>5</sup>. La notion d'ordre est première et reste indéfinissable ; néanmoins, on peut ici la saisir empiriquement sous ses aspects structurels et synchroniques ou fonctionnels et diachroniques. En physique, la notion de flux est dérivée des grandeurs de temps, de quantité et d'espace ; mais il me semble bien qu'elle est première dans la cosmologie chinoise traditionnelle.

Parce qu'elles forment elles-mêmes un réseau complexe de représentations dont les domaines sémantiques sont sécants, ces catégories sont trop générales et abstraites pour qu'on n'ait pas ressenti la nécessité de rapporter toute représentation de réseau au cas empirique qui l'a inspiré. Bien qu'il soit sans doute possible de formuler ces catégories autrement, ou d'en trouver d'autres encore, nous en resterons là dans le cadre de cet essai ; mais toute représentation de réseau doit nécessairement en rendre compte dans leurs incarnations concrètes particulières.

### **De la difficulté de voir les réseaux regardés : cas de la sous-traitance<sup>6</sup>**

Au milieu des années 1980, il n'existait pas de véritable théorie pouvant rendre compte des phénomènes de sous-traitance et les rapports de sous-traitance faisaient l'objet de plus d'une dizaine de définitions qui renvoyaient chacune à certains cas

---

<sup>5</sup> Dans le temps, on parle habituellement de cycle, de figure rythmique et de ligne mélodique ; mais n'admire-t on pas aussi les espaces harmoniques wagnériens ?

<sup>6</sup> On retrouvera plus longuement ce qui suit dans Lachaier, P. : *Firme et entreprises en Inde, La firme lignagère dans ses réseaux*, 1999, p. 17-36.

empiriques assez bien connus. On aurait du considérer les trois acteurs qui sont parties prenante au rapport de sous-traitance : le donneur d'ordre (DO), le sous-traitant (ST) et le client destinataire ultime du produit final vendu par le DO. Mais ces définitions étaient le plus souvent construites du seul point de vue de l'entreprise donneuse d'ordre, c'est-à-dire de l'entrepreneur en tant qu'agent du développement et dont on s'efforçait alors de faire la sociologie ; plus rare étaient les auteurs qui considéraient le point de vue de l'entreprise sous-traitante (ST) dépendante des commandes de ses DO, tandis que le point de vue du client n'était évoqué qu'à propos de certains contentieux (la défaillance du produit final incombait elle au DO ou au ST ?). Sauf dans certaines études de la concentration industrielle, il n'était jamais question de réseau, et seule la dimension économique du rapport de ST était prise en compte. Une lecture critique de la littérature scientifique portant sur les entreprises industrielles permet de déceler quelques unes des raisons pour lesquelles ses auteurs ne virent pas les réseaux interentreprises qu'ils avaient sous les yeux.

### **Les rapports interentreprises à Coimbatore**

Examinons comparativement comment les trois chercheurs, J.J. Berna, M. Cartillier et J. Harriss<sup>7</sup>, qui

---

<sup>7</sup> Berna, J. J. : *Industrial Entrepreneurship in Madras State*, Asian Publishing House, Bombay, 1960. Cartillier, M. : *Petite industrie et développement agricole en Inde*, Thèse de 3ème cycle, E.H.E.S.S., Paris, 1976. Harriss, J. : « Character of an Urban Economy ; Small Scale Production and Labour Markets in Coimbatore », in *E.P.W.*, Vol. XVII, n°23-4, June 1982.

ont travaillé successivement sur l'industrie de Coimbatore (Tamil Nadu), y ont perçu les rapports de ST. En 1982, Harris voit bien que ce sont les filatures fondées par les planteurs de coton Kamavar Naidu qui susciterent par leurs commandes l'émergence de petits ateliers de mécanique et de fonderie ; au moment de son enquête, il constate que la majorité des entreprises de mécanique font des travaux de ST, que les petites sont souvent liées par des partenariats aux plus grandes, qu'il y a de nombreux cas de propriété multiple, etc., bref, que le secteur industriel est assez fortement structuré. En revanche, pour Cartillier, la faible extension des relations entre petites et grandes entreprises qu'il observe en 1972 parmi les fabricants de pompes serait assez habituelle en Inde ; il constate néanmoins que la production de pièces de pompe est en grande proportion assurée par des ouvriers d'usine qui se livrent à cette activité en dehors de leurs heures de travail avec des machines louées, que la majorité des grands industriels sont Naidu, etc. et rapporte nombre de traits qui sont caractéristiques de différentes formes de ST interentreprises. Précédant ces deux auteurs, Berna, en 1960, tout en reconnaissant la prédominance des industriels Naidu dans son échantillon et en notant qu'un partenaire Naidu permet d'obtenir plus facilement des commandes des usines textiles, préféra finalement exposer ses résultats selon une typologie socioprofessionnelle ; il souligna même la forte tendance à l'autosuffisance des entrepreneurs, y compris parmi les plus petits ; mais une lecture minutieuse de son travail permet de retrouver de nombreux liens entre les différents industriels de son échantillon.

Berna n'a pas porté attention aux rapports interentreprises parce qu'il n'était pas dans son intention d'observer des ensembles structurés, car pour lui, l'entreprise est une individualité autonome ; ce genre d'approche, qui grève encore aujourd'hui la sociologie des entreprises, correspond au point de vue de la théorie micro-économique de son époque et à celui de la macroéconomie lorsque celle-ci considère le secteur industriel comme des collections d'entreprises individuelles. Cartillier a eu une vue trop restreinte des phénomènes de ST, limitée par certaines de ses définitions formelles : la ST n'étant pour lui qu'un rapport contractuel entre deux entreprises, le travail à domicile, les ateliers informels, la ST de marque et l'existence de réseaux organisés ne lui ont pas semblé suffisamment importants pour qu'il en tienne compte ; en conséquence de quoi, ses données quantitatives se révélèrent inutilisables.

Harriss s'intéresse principalement à la segmentation du marché du travail entre secteurs industriels dits « formel » et « informel » et, ce faisant, il porte son attention, non pas sur des entreprises pour elles-mêmes, mais sur les rapports entre entreprises appartenant à différents secteurs industriels : plutôt que des entreprises, ce sont bien des rapports interentreprises qu'il considère d'un point de vue englobant, lesquels traversent les secteurs formels et informels. Par contre, l'approche de Berna, comme celle de Cartillier dans une moindre mesure, implique souvent un mode d'échantillonnage tel qu'il ne permet pas de mettre en évidence les rapports interentreprises (échantillonnage de type aléatoire

stratifié adapté à l'obtention de résultats quantitatifs, qui convient lorsque les entreprises sont d'une même espèce). Ni Berna, ni Cartillier n'ont relevé le poids de la communauté Naidu de Coimbatore, sans doute parce que la caste est étrangère à l'approche économique la plus courante.

### **Le secteur de la mécanique d'Howrah**

En 1978, les sociologues R. Owens et A. Nandy<sup>8</sup> publient leur commune étude sur les agriculteurs Mahishya des environs de Calcutta. Quittant leur village après 1910, les Mahishya se font embaucher comme ouvriers dans de petites entreprises de mécanique d'Howrah où ils sont bientôt promus chefs d'atelier avant de prendre peu à peu le contrôle des entreprises dont les propriétaires étaient trop souvent absents. En 1970, ces deux auteurs constatent que 70% des entreprises du quartier étudié sont aux mains des Mahishya et soulignent l'importance des processus de recrutement par filière et de la répartition du travail entre anciens et nouveaux ateliers. Owens et Nandy étaient plus intéressés par le processus de promotion sociale des Mahishya que par l'analyse d'un réseau de ST qu'ils repèrent pourtant bien ; nous sommes à l'époque où les théories de la modernisation orientent l'enquête de terrain. En 1982, E. Romatet<sup>9</sup> fait une étude économique des

---

<sup>8</sup> Owens, R. et Nandy, Ashis: *The New Vaisyas, Entrepreneurial Opportunity and Response in an Indian City*, Carolina Academic Press, Allied Pub., 1978.

<sup>9</sup> Romatet, Emmanuel : *Le rôle des petites entreprises dans le développement économique de l'Inde : l'exemple de Calcutta*, Thèse de 3<sup>ème</sup> cycle, Paris II, Droit, Economie et Sciences Sociales, 1982.

petites entreprises de mécanique sur le même terrain, confirme l'importance de la sous-traitance dans le secteur de la mécanique de Howrah et renvoie au travail de Owens et Nandy.

Les deux études, l'une sociologique et l'autre économique, se complètent ; mais les relations de caste échappent largement à Romatet et Owens et Nandy ne développent pas d'analyse poussée en terme de réseaux de ST. L'étude de ces derniers auteurs est pourtant la première qui réussit à montrer l'importance sociologique des réseaux de ST, peut-être parce qu'ils ont outrepassé les limites académiques d'alors de leur discipline (A. Nandy s'investira ensuite dans des travaux de psychologie sociale).



# Interventions Chercheurs et Doctorants

---



# Julie BAUJARD

(Doctorante en Anthropologie - Université de Provence, IRSEA-Marseille)

## Le pari d'une analyse sans parti-pris : Entre HCR<sup>10</sup> et réfugiés, rôle et responsabilité de l'ethnologue (Delhi)

Depuis 2001, dans le cadre d'études d'ethnologie<sup>11</sup>, je mène des recherches sur les réfugiés d'Afghanistan et de Birmanie accueillis à Delhi<sup>12</sup> et sous protection du HCR. La problématique générale de ces travaux s'articule autour des processus de construction identitaire en milieu réfugié.

L'objet de cette communication est de mettre en évidence les difficultés méthodologiques dues aux aspects objectifs et subjectifs d'une telle enquête. Après la présentation du contexte, nous analyserons le rapport de l'ethnologue avec le HCR et la relation entre le chercheur et les réfugiés selon la place qu'il occupe ou qui lui est attribuée. Puis nous aborderons la question de la restitution des données avant de conclure sur cette relation d'enquête de type « triangulaire ».

---

<sup>10</sup> Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés.

<sup>11</sup> Université de Provence, maîtrise (09/2001), DEA (06/2003).

<sup>12</sup> Ces réfugiés sont dénommés « réfugiés urbains », par opposition aux personnes regroupées dans des camps. Ils vivent au sein de la population locale.

## 1. La situation d'enquête

Cette recherche sur les réfugiés sous mandat du HCR à Delhi repose sur deux enquêtes de terrain (six mois en 2001 et 2002).

La première étude a essentiellement porté sur les Chin de Birmanie (80% des réfugiés birmans). Lors de cette enquête, je cumulais les positions de stagiaire au HCR et d'étudiante en ethnologie.

La PO<sup>13</sup> de Delhi m'avait proposé un stage au HCR dont l'objectif était d'étudier les réfugiés de Birmanie et l'implantation d'un nouveau programme visant leur autosuffisance alors qu'ils recevaient massivement, jusque-là, une allocation de subsistance<sup>14</sup>.

Ce stage s'inscrivait par ailleurs dans un cadre relationnel avec l'institution particulier car la PO était en même temps une tante par alliance<sup>15</sup>. En plus de répondre aux demandes HCR, elle savait que ce stage serait l'occasion d'une enquête ethnologique pour l'Université. Elle me faisait donc cette proposition à la fois pour m'aider dans mes études et pour réaliser un travail pour le HCR.

---

<sup>13</sup> Deux sections composent le HCR de Delhi : la Protection (détermination du statut de réfugié et protection juridique des réfugiés en Inde) et le Programme (mise en œuvre de la politique d'assistance du HCR).

<sup>14</sup> L'Inde, n'ayant pas ratifié les textes internationaux sur les réfugiés, considère ces derniers comme des étrangers, régis par Le Foreign Act de 1946 (permis de résidence temporaires, absence de permis de travail).

<sup>15</sup> Si je considère personnellement cette relation davantage dans un cadre amical que familial, elle est comprise par les enquêtés comme un rapport familial strict de tante à nièce.

Le questionnement de l'enquête de stage porta sur l'adéquation entre les conditions de vie des réfugiés chin et les objectifs du HCR. En tant que stagiaire, j'étais tenue de rendre un rapport écrit en quittant l'institution.

La seconde enquête a été un élargissement de la première étude. Elle s'appuie sur une comparaison des populations de réfugiés de Birmanie et d'Afghanistan et se déroule indépendamment du HCR ; la PO demeure mon hôte. Ce changement de statut a eu diverses conséquences que nous allons examiner en détail.

## 2. L'ethnologue et l'institution

### **De la subordination...**

Un stage au HCR s'ouvre avec la signature d'un formulaire soumettant notamment la diffusion des informations collectées lors du stage à l'approbation de l'institution, et se clôt par une attestation de fin de stage. Le stagiaire est bénévole et subordonné à un tuteur, ici la PO, qui assume la responsabilité de son travail.

Pour travailler auprès des réfugiés de Birmanie à Delhi, l'accès au HCR, en y réalisant un stage, constitue une opportunité appréciable mais le chercheur stagiaire doit avoir à l'esprit qu'il se place alors dans une relation de don/contre-don (accès à l'institution et à ses ressources/remise d'un rapport et contrôle de la diffusion de l'information interne). Généralement, le chercheur est perçu par les réfugiés

comme appartenant à l'organisation qui intervient auprès d'eux et considéré comme l'un de ses employés. C'est ce qui s'est produit lors de ma première enquête avec les réfugiés chin.

Lors de la seconde enquête, indépendante du HCR, mon changement de statut de chercheur a fait varier la relation avec la PO. Les connaissances du terrain acquises au cours de la première expérience y ont aussi participé.

### **... à l'indépendance**

Au cours des deux terrains, la PO n'a pas toujours compris ma position de chercheur qui s'efforçait de respecter la plus grande neutralité possible. C'est la difficile conciliation du regard distancié de l'ethnologue avec le point de vue impliqué de l'interlocuteur institutionnel.

Mais surtout, son attitude envers moi a évolué d'une recherche à l'autre. Les échanges d'informations ont été en partie maintenus lors de la seconde enquête, mais les rapports ont été plus délicats, s'orientant vers une « quasi-méfiance » mutuelle.

De façon plus générale, le HCR, subissant de nombreuses pressions (de la part de l'Inde, des réfugiés, des militants), est amené à éprouver une certaine réserve envers les personnes extérieures qui observent – et critiquent – son action.

Il n'a pas non plus été simple pour moi, ethnologue, ayant gagné la confiance des réfugiés, de ne pas avoir

le sentiment de les « trahir » lors de nos discussions quotidiennes.

Est posé le problème de la tension entre implication et distanciation, dans des contextes fortement médiatisés, politisés, et stigmatisés, caractéristiques des terrains « sensibles » ou « nouveaux terrains » (Agier, 1997). Cette tension naît entre autres des rapports triangulaires qui se tissent entre chercheur, institution et réfugiés pour avoir accès à l'information. Ils rendent plus délicats à la fois les rapports du chercheur avec l'institution qui intervient sur le terrain et ceux entretenus avec les enquêtés, ici les réfugiés.

### **3. Le chercheur et les réfugiés**

Nous analyserons ici la façon dont les groupes de réfugiés ont perçu ma présence, mon statut de stagiaire au HCR ayant orienté le discours des réfugiés.

#### **Espionne à la solde du HCR**

Les consultations sur la nouvelle politique au HCR (suppression prochaine de l'allocation) concordant avec le début de l'enquête ethnologique furent un élément très défavorable à son déroulement. Les réfugiés me suspectèrent d'être envoyée par le HCR pour pratiquer une évaluation socio-économique de la communauté. Certains n'ont cessé de me considérer comme une « espionne à la solde du HCR ».

Il convient d'ailleurs de souligner l'importance du

« logeur » dans toute enquête de terrain, le chercheur étant évalué selon le statut social de son hôte. Les réfugiés m'ont ici assimilée à la PO et m'ont située comme appartenant à un réseau social « onusien ».

### **Instrumentalisation de l'ethnologue... en messagère des réfugiés**

La relation de parenté existant entre la PO et moi a été clairement perçue et utilisée tant par les représentants birmans en Inde que par les Afghans plus tard, en particulier pour lui transmettre des informations ou pour solliciter des rendez-vous avec elle. Chaque fois je pris le parti de relayer leur message.

Le lien familial entre la PO et le chercheur est ainsi utilisé par les réfugiés qui tentent de faire de l'ethnologue un médiateur auprès de la responsable. Cette instrumentalisation informe sur la manière dont les réfugiés appréhendent le HCR et, de façon plus générale, les institutions et administrations.

Une autre difficulté s'est fait ressentir, qui cette fois tenait plus au statut même des réfugiés. Le discours de ces derniers est profondément orienté pour correspondre aux représentations que les institutions et l'opinion publique se font de leur statut. Un des thèmes principaux est la difficulté de vivre en Inde et les insuffisances du HCR. Or les réfugiés ne sont pas tous dans la même situation, ni uniquement des victimes. Apparaît ici une attitude classique adoptée par les personnes disqualifiées ou stigmatisées en société : la « mise en scène » et les discours de



victimisation par lesquels les réfugiés procèdent à une ré-appropriation de leur « stigmaté » (Goffman, 1975) de réfugié afin de servir des objectifs précis.

En tant qu'étudiante, j'ai parfois été sollicitée pour soutenir la cause des réfugiés (par la diffusion en France de rapports sur les réfugiés, par l'envoi de ma maîtrise ou du rapport fait pour le HCR). Recherchant un engagement plus marqué de ma part, un réfugié m'a priée d'émettre des recommandations en faveur des réfugiés aux ONG partenaires du HCR et à l'institution. Or, les recherches entreprises ainsi que mon statut d'étudiante ne permettaient pas de le faire.

Les Afghans sikhs et musulmans, eux, m'ont demandé d'aider leurs compatriotes réfugiés en France, et m'ont proposé de contacter leurs associations d'aide aux réfugiés, si j'en avais besoin. Au regard de ces éléments, une question se pose. Comment concilier la rigueur de l'enquête ethnologique, sa méthodologie, son analyse critique, et l'engagement du chercheur ? (cf. Weber, 1992, p. 365-433, « neutralité axiologique »). Dans ce contexte, il apparaît que faire des recommandations serait interprété comme une prise de position pour l'un des acteurs du système. Qu'en serait-il ensuite des relations du chercheur avec le HCR et les ONG, qui sont des membres incontournables du champ de l'enquête ? Qu'en serait-il du regard distancié de l'ethnologue ?

J'ai cependant répondu à certaines des sollicitations des enquêtés exposées plus haut, en les prenant

comme le contre-don nécessaire à l'échange avec les réfugiés, témoignant de l'empathie dont je souhaite faire preuve.

Nous avons qualifié plus haut ce terrain de sensible, en référence aux relations avec les acteurs institutionnels comme avec les réfugiés. Mais de plus, dans ces recherches effectuées sur des personnes vivant l'exil, le problème de la restitution des données se pose de façon particulièrement aiguë.

#### **4. La diffusion de l'information**

Que choisir de restituer quand on travaille sur des populations réfugiées ? L'à-priori le plus fréquent est celui qui consiste à dire que les réfugiés sont des victimes. C'est de cette manière que les associations de défense des réfugiés ou des Droits de l'Homme les présentent, c'est aussi la vision des choses proposée par les médias et par les réfugiés eux-mêmes. Mais si, dans un contexte politique particulier, ils sont effectivement des victimes, sous d'autres aspects, ils sont des acteurs capables d'initiatives et/ou de manipulations. Il ne s'agit pas de généraliser mais de rendre compte d'une situation complexe, tout en étant critique.

La victimisation globale des réfugiés apparaît comme le principal écueil à éviter. Ne pas mesurer les conséquences de ses propos ou de ses écrits en est un second qui peut être lourd de conséquence pour le devenir des réfugiés. Il faut donc se demander pour qui l'on écrit et ce que devient le travail que l'on remet.

Dans le rapport fourni à l'institution, j'ai dû me limiter à apporter des éléments de réponse et des recommandations prudentes. Tout d'abord, lorsque le stage a pris fin, le programme visant l'autosuffisance des réfugiés n'en était qu'aux phases préliminaires de négociation. De plus, j'étais tenue de rendre ce rapport en fin de stage, ce qui ne laissait que peu de temps à une réelle prise de distance.

J'ai néanmoins rédigé en anglais un document de trente pages présentant les conditions de vie des Chin à Delhi et une analyse critique des négociations entre les réfugiés et le HCR, ainsi que des pistes de réflexion sur les enjeux et les limites du projet. Les réfugiés y sont « protégés » par l'anonymat, et le rapport a été distribué aux réfugiés en même temps qu'aux membres du HCR.

Ce rapport a été remis par l'institution à son nouveau partenaire pour le volet autosuffisance au titre de source d'information sur les réfugiés.

## Conclusion

L'enquête effectuée auprès du HCR a permis de dégager plusieurs axes de réflexion méthodologique. La position privilégiée de stagiaire a facilité l'observation d'un des acteurs du système, l'institution. L'utilisation des données est soumise à autorisation, certains documents contenant des informations confidentielles comme l'identité des réfugiés.

Malgré le biais introduit par ce rattachement au HCR, cette expérience dans l'institution permet de mettre en évidence certaines logiques sociales internes et amènent donc à pouvoir faire une « sociologie du HCR ».

En même temps qu'il permet d'occuper une position privilégiée, le fait de passer par une institution pour réaliser sa recherche implique de se voir assimiler à celle-ci par la population prise en charge. Le statut de stagiaire au HCR peut alors occulter celui d'ethnologue. Il est interprété par les réfugiés et investi d'un pouvoir qui le dépasse.

La question de la qualification de l'ethnologue et de son implication auprès des différents acteurs ne peut donc être évacuée puisqu'elle détermine en partie les résultats de la recherche.

Cette relation triangulaire entre les réfugiés, l'institution et l'ethnologue n'était pas imposée dans mon cas, elle a résulté d'un choix. Malgré ses contraintes, elle n'a pas empêché que les travaux réalisés aient une incidence sociale (diffusion auprès du HCR et de ses partenaires) si minime soit-elle.

## Références bibliographiques

- Agier M. (dir.), 1997. *Anthropologues en dangers*. Paris, Éditions Jean-Michel Place.
- Goffman E., 1975. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris, Éditions de Minuit.
- Olivier de Sardan J.-P., 1995a. *Anthropologie et*

*développement*. Marseille, APAD, Paris, Karthala.

Olivier de Sardan J.-P., 1995b, « La politique du terrain », *Enquête*, 1, p. 71-109.

Weber M., 1992. *Essai sur la théorie de la science*. Paris, Pocket.

## **Prashant BANSODE**

(Ph.D. Student in Sociology, University of Mumbai)

### **Dalits Assertion for Land: The Bhumihin's Satyagraha (1953-1965).**

At the time of independence India witnessed the significant peasant movements: the Telangana and Tebhaga respectively, organized under the Left. These movements were based on the communist ideology. Both these movements raised the voice against the exploitative landlord and moneylender class and fought violent struggle against the landlords and the moneylenders. These movements can be called revolutionary as it aimed to change the entire rural structure (Dhanagare D.N, 1983). The result of these movements was the formation of the legislation in favour of the exploited class. These movements also raised the voice for the landless and forced/bonded labour, which was, justified under the caste system especially the abolition of vetti-labour in Telangana. But they remained under the rich and middle peasant caste/class hegemony and did not matter for the landless/dalits neither bonded labourers (Omvedt Gail, 1982). These movements did not empower the land to the landless labourers/dalits class or to the bonded labourers.

Ambedkar in Maharashtra started the Bhumihin's Satyagraha, for the dalits and the landless. Why such a movement of landless had started and what were

its specific demands? Did this movement raise other issues/ Yes the movement had raised the voice for the dalits, landless, tribes, small peasant caste and also the workers.

## **Dalit Movement and the Bhumihin's Satyagraha**

The Dalit Movement in Maharashtra took up the specific issues of the untouchables, annihilation of caste and slavery, civil and political rights and the formation of the protective Discrimination policy for the Scheduled Caste and Scheduled Tribes. There are very limited works in which Ambedkar's contribution towards the agricultural labourers are discussed. Ambedkar in his movement have focused on the agricultural labourers periodically. His writings on the landless labourers in the "Small Holdings in India their problems and remedies" is of significant importance. He had addressed the two exploitative practices in the agrarian structure as a) Khoti System and b) Abolishing of Mahar watan. The Khoti System was the exploitative system, which was hereditary system of title for the rent collection. The abolition of the watan lands would mean liberating the untouchables from the age-old practices from untouchability and economic exploitation.

The Bhumihin's Satyagraha was started under the guidance of B.R.Ambedkar. He had evolved the strategy for the Satyagraha when he asked his leaders in Aurangabad for the land grab and Jail Bharo. The landless dalit were organized under

the Peasants and Workers Federation, of which Dadasaheb Gaikwad was the President. With him there were local level leaders who were part of the Ambedkar's Movement. There were various centers at the tehsil level where the satyagrahis would register themselves for the Satyagraha. In the first phase (September 1953-November 1953) the Satyagraha was spread over Marathwada, which was in the then Hyderabad state and also in Latur and Ahmadnagar district. In the second phase it started in eastern and western Khandesh and later spread in whole Maharashtra State. It involves period between August 1959-October 1959. The centers of the satyagraha in Dhule district were 19. Then the satyagraha spread in Nasik, Vidharbha, Marathwada, Nagar, Bhusawal, Jalgaon. While in the third phase it spread all over India. It started in Vidharbha with Amravati having 55 centers, Akola 32 centers, Yeotmal 25 centers, Buldhana 31 centers. Which would be 143 centers in this region. Till December 1964, 250 000 people got arrested. The satyagraha spread in UP, Punjab, MP, Andhra, Mysore, Madras, Gujarat and Delhi.

In this Satyagraha with the untouchables the Adivasis, Bhill, Pawara, Koli, Teli, Mali, Tamboli, Kunbi, Maratha, Muslims, etc who were the landless participated in the Satyagraha. There was 3-lakh satyagrahis in the Satyagraha. The mobilization was done at the block and village level. The local level leaders were quite efficient in organizing and mobilizing the landless in their respective centers.



The Sabhas were regularly taken and protests were locally made with the Mamladars/ Tehsildars office. The party pamphlets were printed at the local level and distributed in the villages and the inaccessible tribal areas. Dadasaheb Gaikwad had almost toured whole Maharashtra and had been there for the local level meetings at various tehsils. Also the Satyagraha could show such level of heights not only with the mere participation of men but also the courage and fight given by women with their men. Also their children participated in the Satyagraha. Such participation of the women and children with men does not have parallel in the social movement in India and neither anywhere else.

The spread and the intensity of the Satyagraha can be attributed to the work of the Republican Party of India with little verbal support of the left parties. The left parties at the State level were the Communist, Socialist, Peasants and Workers Party and Janasangh, the Praja Socialist Party, Lal Nishan Paksha, etc. With Dadasaheb Gaikwad one of the prominent left peasant leader was Nana Patil. Also Datta Deshmukh of the Lal Nishan Paksha worked with Dadasaheb Gaikwad. The Republican Party had spread in the various states and had mobilized the landless hence the participation of the landless can be seen from the various states of UP, Punjab, MP, Andhra Pradesh, Mysore, Madras, Gujarat and Delhi. Also the participation from the Punjab United Socialist Party and Communist Party and some Janasangh leaders had come forward to support the Satyagraha.

The Dalit Movement had not only addressed the issue of the untouchables but the issue of landless labourers, workers, slum dwellers and the displaced tribal people. The Dalit Movement for the landless is against the two exploitative structures in the Indian society, which are interlinked to each other: caste and class. Hence the task before is to locate the Dalit Movement in the broader structure of the society.

## **Ideology and Political Mobilisation of Landless**

The ideology of the Dalit Movement is seen as the refutation of the Hindtradition and therefore limiting its scope to address issue of caste and untouchability. Hence it is apparent that the movement is for the economic and political advantages. It thus overlooks the revolutionary potential of the Dalit Movement, which challenges and tries to transform the existing order. The present study tries to explore the revolutionary and transformative ideology of the Dalit movement in the landless labourer's movement.

Dadasaheb Gaikwad saw the big gulf between the rural rich and rural poor and the growing disparity between them. He used a very famous sentence "Land to the tiller, but what about those who do not have land to till". He argued that the problem of food security could be overcome if the landless are integrated in the production of the food grains. It demanded the gairan land and the unused forestland.

The landless were in abject poverty and if they were not given land then they would die of starvation. The demand was then expressed in the slogan “ Give work, give bhakar”. Hence the issue of the right to livelihood and food and the discrimination against the untouchables were raised.

The Congress government in the name of the Gairan and forestland took the land from the dalits, which was earlier given by the Nizam Government to the Dalits. The forestland was taken back to keep proper environmental balance by keeping the 33% of land under forests. Thus the state deprived the dalits from their resources and livelihood. Hence the movement began by cutting the forest trees, grabbing the gairan land and tilling on these lands. The Satyagraha had addressed wide-ranging issues of untouchability, unequal agrarian structure and land relations, the Minimum Wages Act, the displaced people’s issue and the slum rehabilitation issue. Hence the ideology of the movement was to give land to the landless, eradication of the untouchability, reservation backlog in government jobs should be filled and giving reservation to the Neo-Buddhist at the all India level. The Bhumihin’s Satyagraha was organised on class lines along with issues of caste/untouchability and reservation.

Dalit Movement has the revolutionary potential that can be seen with the attempts, which Ambedkar made. He in 1924 formed the Bahishkrit Hitkarni Sabha. It carried the famous slogan of “ Educate, Agitate and Organise”. Later in 1936 he formed the Independent

Labour Party (ILP) as the party for the untouchables. The first point in the manifesto of the ILP was:

1) Agriculture had to be made more productive by giving security to the tenants, abolition of Khoti system, laws in the interest of the labourer's, giving loans to the peasants and prohibiting the exploitation of the peasants from the moneylenders.

The RPI in 1958 then started the Satyagraha. N. Shivraj was its first President. It was in fact due to the landless movement the RPI had made good ground in the rural pockets. This can be seen when the RPI had 9 representatives in the Parliament. Also in the state assemblies the RPI had got enough number of representations when there were elections for the Samyukta Maharashtra Samiti, when the state reorganization was done. In 1959 the Party was divided by B.C.Kamble on the issue of leadership and formed the Party named as RPI Kamble group. The struggle for the Satyagraha was with Dadasaheb Gaikwad and with the members of his group. Even then the factionalised RPI had got enormous amount of support for the Satyagraha. The RPI had challenged even then the Congress government when they had the famous slogan of “ Chale jao Chavan Sarkar”. The Communist and the Socialist parties had extended their support periodically for the Satyagraha.

## **Conclusion**

The demands of the Satyagraha went begging, as there was no implementation of these demands. Some few

were later implemented but the broader demands for the land for the landless is still not implemented as there had been four GR issued by the Maharashtra Government. When the demand for the gairan land comes and dalit starts to till the gairan land the crops are destroyed by the gaonkaris. The goankaris belong to the dominant rural elite, which had nexus with the political structure. Hence the state is silent on the atrocities done to the dalits by overlooking this nexus, which does not allow the landless the access of gairan land. Hence the unconstitutional and illegal possession of the common property resource still remains with the dominant rural elite. About the forestlands the lands are still not being allotted, as again they are made unavailable under the social forestry programme.

The organized efforts had led to the formation of the Political Party in the form of RPI. The movement was based on the class line to bring about change in the society. Hence the need is to give the geneses of the Satyagraha, as it not only addressed relative deprivation but absolute deprivation. The Satyagraha not only demanded social mobility but transformation of agrarian relations pertaining to land. If the careful reading of the demands of the Satyagraha is made then we come to know that it had also the revolutionary intent to change the land relations in the rural society. Also it addressed the dominance of the rural elite on the gairan lands by demanding these lands. The lands are still not given to the landless.

In the case of the social movement this is a very unique movement involving the above features. Hence analyzing this would be the main aim of the research. This movement can be called as transformative and revolutionary too. The impact of the movement can be seen with the subsequent legislation formed for the landless to regularize the grabbed land, which was under the government possession. But still the legislation had not been implemented and the landless are in the same penury and pauper conditions. Presently various left parties, RPI under different groups and Dalit Panther address the issue of the gairan and the forestland.

## Bibliographic References

- Dhanagare D.N., 1983, *Peasant movements in India*, Oxford University Press, New-Delhi.
- Dolas Ranganath, 2002, *Padmashree Karmaveer Dadasabeb Gaikwad* (in Marathi), Yugantar Publication, Nasik.
- Guru Gopal: *One Dimensional View of Dalit Movement*, EPW, Janata Saptahik: (in Marathi) 26th September 1953.
- Kshirsagar R.K., 1979, *Bharatiya Republican Paksha, Nath Prakashan* (in Marathi), Aungarabad.
- Omvedt Gail (ed.), 1982, *Land Caste and Politics in Indian States*, Authors Guild Publications, Delhi.
- Prabuddha Bharat: (in Marathi) 6th December 1964.
- Prabuddha Bharat: (in Marathi) 7th June 1958.

## Glossary

- Bhumihin** : Literally means landless person.
- Satyagraha** : A peaceful protest or boycott.
- Zamindar** : The landlord
- Jail bhara** : Literally means to get arrested and to go in jail.
- Bhakar** : Jowar bread
- Veth-begar** : Forced labour.
- Gairan** : Grazing land for the cattle's.
- Watan** : Land given to a specific caste for providing services to the villagers.
- Khoti System** : The system of rent collection by the intermediaries, which was hereditary.
- Gaonkaris** : The Villagers.
- Tehsils** : A block of the district place.

# Cyril FOUILLET

(Doctorant en économie, I.F.P.)

## Méthodes d'évaluation en microfinance : l'économiste face à l'interdisciplinarité

La microfinance peut être définie comme étant la mise à disposition de services financiers à des personnes à faibles revenus. Une définition plus complète est donnée par Jean-Michel Servet : la microfinance « réunit un ensemble d'organisations, aux formes et aux statuts divers, pratiquant des opérations de prêt et/ou de collecte d'épargne de faibles montants, à une échelle décentralisée et fondées sur la proximité. Elle peut permettre, même aux plus démunis, de créer leur propre emploi et d'être ainsi des acteurs/rices économiques à part entière. »<sup>16</sup>. La microfinance n'est plus seulement un outil financier mais devient, par l'enjeu qu'elle représente, une démarche politique dont l'objectif est d'élargir les capacités<sup>17</sup> des clients et de leur famille.

Cet objet d'étude et les sous thèmes qu'il induit (circulation de l'information, méthodes d'évaluation, servitude pour dette, etc.) nécessitent

---

<sup>16</sup> Citation issue du forum, *Qu'est ce que la microfinance ?*, Epargne Sans Frontières, 2002.

<sup>17</sup> Par capacités nous entendons : « un ensemble de vecteur de fonctionnements qui indique qu'un individu est libre de mener tel ou tel type de vie » (Sen, 2000). Deux sous notions peuvent être distinguées dans ce concept : les capacités, c'est à dire être capable de faire quelque chose, et les potentialités de les faire (« being and doing »).



d'aller au-delà des cloisonnements disciplinaires, trop souvent mis en avant. En effet, la compréhension d'un phénomène socialement complexe par les dimensions multiples qu'il active suppose l'interdisciplinarité ; d'où l'éloignement de nombre d'économistes universitaires de cet objet potentiellement fort pour des recherches innovantes.

La microfinance, en s'inscrivant comme une alternative entre le secteur informel et le secteur bancaire, connaît un engouement certain auprès des acteurs des politiques publiques d'aide au développement. Pour Paul Mosley : « *La faculté de ces institutions à prêter efficacement au-delà la « frontière » de ceux qui ont des garanties, alors que ceux qui se situent derrière cette frontière subissent des pertes bien plus graves en prêtant à des personnes plus nanties, constitue l'acquis le plus extraordinaire de la politique de développement de notre époque* » (Hulme et Mosley, 1995). Néanmoins, nous devons rester prudent. Dans quelle mesure, par exemple, l'appui des fonds publics à ce type de dispositif est-il justifié et à quelles conditions ? La microfinance s'inscrit-elle dans un processus d'émancipation pour ces bénéficiaires ? Quel est son impact, ses effets sur les conditions de vie des femmes et des hommes directement ou indirectement concernés par ses programmes ? Augmenter la dette de millions de personnes n'est pas obligatoirement une bonne nouvelle. La microfinance n'a pas besoin de prédicateurs aveuglés par leur croyance, ou leur trop bonne volonté. Les pratiques microfinancières doivent être évaluées à

l'aune de leurs performances financières et sociales et, tenter de mesurer l'ensemble des changements dans la vie et l'environnement des personnes est une démarche consubstantielle à la microfinance.

Adoptons une définition générale d'une évaluation d'impact en microfinance : l'ensemble des processus dont la finalité est de déterminer quels changements significatifs et durables, positifs et négatifs, prévus ou imprévus sont survenus dans un espace donné à la suite de l'intervention d'une institution de microfinance (Fouillet, 2003). Précisons que l'impact peut être appréhendé à plusieurs niveaux : micro, meso, macro, autrement dit, à l'échelle de la personne, du ménage, d'un groupe, d'une micro entreprise, d'un marché particulier, d'un village, d'un quartier, d'une région. L'évaluation d'impact n'est pas une démarche neutre et peut, dans les résultats qu'elle produit, remettre en question des pratiques et des postulats.

Outil d'appréciation d'un projet, de sa conception et de son pilotage, l'utilité et la pertinence de l'évaluation d'impact dans le déroulement et le développement d'un programme de microfinance apparaissent d'autant plus fortes dans le contexte de concurrence acerbé actuel. Même si les attentes des évaluations d'impact diffèrent selon les acteurs (bailleurs de fonds, donateurs internationaux, salariés et bénévoles des institutions de microfinance), ces évaluations s'avèrent indispensables dans un secteur d'activité en expansion.

Or, aujourd'hui, le secteur de la microfinance a établi

de très bons outils pour mesurer et rendre compte de la performance financière et dans une moindre mesure de l'*empowerment* économique mais il reste encore un long chemin à parcourir pour établir des critères comparables en termes d'*empowerment* social ou encore vis-à-vis du degré de performance sociale. La microfinance est considérée par une partie des bailleurs de fonds comme un secteur à but lucratif ; les rendements doivent être élevés pour attirer les fonds de placements. Une telle approche éloigne la microfinance de l'une de ces prérogatives : être un outil financier au service de développement des capacités en permettant même aux personnes les plus démunies de devenir des acteurs de leur vie tant dans la sphère publique que privée. En suivant une logique collective et solidaire, le crédit fond le groupe dans le collectif et peut devenir facteur d'émancipation et de redistribution du pouvoir. *A contrario*, avec les usuriers, le crédit devient un instrument d'appauvrissement, de contraintes et de servitude (Guerin et Servet, 2003). L'exemple de certaines faillites sont là pour nous rappeler l'importance de la prise en compte des éléments non seulement économiques mais aussi sociaux, culturels et politiques pour mener à bien une action somme toute subjective<sup>18</sup>.

La différence fondamentale entre approche disciplinaire et approche interdisciplinaire réside

---

<sup>18</sup> La démarche évaluative, d'impact ou non, est avant tout une action de jugement et elle s'effectue sur : « l'ensemble des informations dont il est nécessaire de disposer pour formuler un jugement conforme à cette démarche [d'évaluation], mais aussi, et ce n'est pas moins important, par l'ensemble des informations exclues de l'évaluation directe. Ces exclusions sont constitutives essentielles de la démarche d'évaluation. » (Amartya Sen, 2002: 81-82).

dans l'organisation des méthodes et des savoirs. La première produit des savoirs organisés autour des traditions d'une discipline scientifique, tandis que la seconde produit des connaissances structurées en fonction d'une situation précise. On parle d'une démarche interdisciplinaire quand un programme de recherche utilise des savoirs et des méthodes provenant de différentes disciplines scientifiques, ce qui lui donne plus de solidité qu'une approche globale qui n'utiliserait que des savoirs de bon sens. Nous pouvons donc définir l'interdisciplinarité au sens strict comme l'utilisation des disciplines pour la construction d'une représentation d'une situation, cette représentation étant structurée et organisée en fonction d'un objet d'étude. Contrairement à la multi et à la pluridisciplinarité, l'interdisciplinarité implique d'abord une véritable interaction entre deux ou plusieurs disciplines, ce qui va au-delà d'une simple juxtaposition de points de vue (comme cela peut être le cas pour la multi et la pluridisciplinarité).

Cette démarche face aux problématiques de la microfinance et plus largement des politiques d'aide au développement peut nous permettre d'accéder à une compréhension des phénomènes économiques et sociaux, de nature complexe, ambivalent, parfois contradictoire, sans tomber dans le piège de réduire les significations et représentations sociales à « un » sens, « notre » sens (où celui de notre discipline, de notre structure de pensée formatée par des années d'apprentissage), ce qui n'est pas « donner du sens ».

L'économiste classique, devenu mathématicien, a depuis longtemps abandonné l'observation directe de son *homo economicus* que Bourdieu n'hésitait pas à qualifier de « *monstre anthropologique* ». Toujours selon lui, « *la plupart des actions sont économiques objectivement sans être économiques subjectivement, sans être le produit d'un calcul économique rationnel.* » (Bourdieu, 1984: 29). Il faut donc abandonner la dichotomie de l'économique et du non économique. Celle-ci refuse d'aborder les problèmes humains de manière historique et refuse d'offrir aux personnes une logique propre à leurs comportements.

A cet effet, nous pensons que la mobilisation d'un cadre socioéconomique (Bürge nmeier, 1994) peut s'avérer une voie utile à la compréhension de phénomène socialement complexe. Par son pluralisme méthodologique et le décloisonnement des disciplines qu'elle préconise, la socioéconomie nous offre une perspective interdisciplinaire que nous jugeons nécessaire à la démarche qui est la nôtre ; apporter de la lumière sur les méthodes d'évaluation d'impact, établir un état des lieux tout en dégageant les limites et les déterminants de cet objet d'étude. La complexité des actions des personnes dans les différentes pratiques économiques et sociales ne peut être saisie par l'hypothèse comportementale de l'*homo economicus*. Afin d'offrir à notre objet d'étude une grille d'analyse prenant en considération un environnement complexe, nous estimons qu'il est indispensable d'inscrire dans un même élan de recherche le regard économique avec celui d'autres disciplines des sciences humaines. En un mot, il nous faut tenir compte de l'encastrement de l'économique

dans le social et le culturel (Polanyi, 1983). En effet, le processus évaluatif interagit dans un environnement où des normes et valeurs sociales, culturelles et économiques régissent également les formes de production et de circulation des biens et des services.

Cette contribution n'a aucune prétention à l'exhaustivité mais vise tout simplement à ouvrir le débat et à donner quelques repères dans un domaine encore mal défriché<sup>19</sup>.

## Bibliographie

- Bourdieu Pierre, 1984, « Réponse aux économistes », *Economie et société*, t. XVIII, n°10, pp. 23-32.
- Bürgenmeier Beat, (1994), *La Socio-Economie*, Paris : Economica, 161 p.
- Fouillet Cyril, 2003, « L'évaluation d'impact en microfinance : Proposition d'une grille de lecture », in : I. Guérin et J-M Servet, (éds.), *Exclusions et liens financiers, rapport 2003 du Centre Walras*, Paris : Economica, pp. 561-592.
- Guerin et Servet, (éds.) 2003, *Microfinance : From daily survival to social change*, Pondy Papers in Social Sciences n°30, IFP, 153 p.
- Hulme David et Mosley Paul, 1995, *Finance Against Poverty*, Londres : Routledge, 451 p.

---

<sup>19</sup> Pour plus d'informations sur le questionnement des méthodes d'évaluation en microfinance, voir le numéro spécial de Techniques financières et développement, *Techniques financiers et développement*, n° 70, mars 2003 ; ainsi que le rapport du Centre Walras 2003, I. Guérin et J.-M. Servet, *Exclusions et Liens Financiers, Rapport du Centre Walras 2003*, Paris : Economica, 793 p.

- Polanyi Karl, 1983, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris : Gallimard, 419 p.
- Sen Amartya, 2000 [1992], *Repenser l'inégalité*, Paris : Seuil, 2000, 281 p.
- Sen Amartya, 2002 [1999], *Un nouveau modèle économique, Développement, justice, liberté*, Paris : Odile Jacob, 479 p.

## Olivier HERRENSCHMIDT

(Professeur émérite d'ethnologie, Université de Paris-X-Nanterre).

### Défense et définition du terrain en sciences sociales

Toutes les questions posées sur la “thématique” par les organisateurs de ces journées concernant les “pratiques de terrain” sont justes et légitimes. Je me les suis posées, les responsables des trois ateliers aussi et vous y ont apporté quelques réponses. Je n’y répondrai pas, ici, directement et ne raconterai pas, ici, mon expérience personnelle, fort proche de celles entendues hier. Il était sympathique et intéressant d’entendre ainsi trois générations de questionnements semblables et au moins deux de réponses voisines !

Il n’y a pas, à mon avis, de manuel de terrain possible. Je voudrais donc seulement rappeler ce qu’est, doit et peut être le terrain en sciences sociales et les implications de sa pratique. Je ferai seulement quelques propositions à caractère très général, que peut-être vous n’accepterez pas toutes, mais tant pis.

Je pense que nous sommes tous d’accord pour dire que nos disciplines appartiennent toutes au domaine des *sciences sociales*. Ces deux termes signifient que nous nous intéressons aux *hommes en société* (et non d’abord aux *individus* humains) ; que nous tentons de comprendre comment ils pensent, agissent, interagissent ; de comprendre ce qui, dans les faits sociaux, est conscient et inconscient – pour les *acteurs*



*sociaux*. Comme nous sommes de nombreux chercheurs en sciences sociales (nous nous inscrivons dans une communauté contemporaine, qui a son histoire) nous devons rapporter les sociétés que nous essayons de connaître à la totalité des sociétés connues, notre expérience, notre problématique et notre compréhension à celles des autres chercheurs.

Il faut bien que nous pensions participer à l'élaboration d'une connaissance – théorie générale des sociétés, même si en même temps nous n'oublions pas l'évidence que cette théorie, cette connaissance, ne sera jamais complète, fermée et définitive.

Pour l'essentiel de nos disciplines la pratique du terrain est condition de toute connaissance.

Je commencerai par considérer deux visions fausses du terrain.

## 1. Ce que le terrain n'est pas.

### **L'abus du terme ; son utilisation indue et illégitime.**

On entend bien souvent, trop souvent, des indianistes, mais aussi des historiens hors du domaine indien, dire: “ Mes textes, c'est mon terrain.”

La première question que je me pose à entendre cette assertion est : pourquoi cet emprunt aux ethnologues paraît-il à ses auteurs si *valorisant* ? Il leur appartient de répondre, non à moi. Quoi qu'il en soit, une telle réclamation ignore totalement ce qu'est la véritable

nature du terrain qui a) est *d'abord une relation interpersonnelle, intersubjective*, la plus directe possible: "eux" – "moi" (j'y reviendrai) ; et qui b) dans ce qu'il a ainsi de relation interpersonnelle, vivante et *unique* donc, nous *impose une attitude scientifique rigoureuse et une exigence morale, "éthique" sans faille: nous sommes simultanément – et seuls – producteur de notre "matériel" (nos informations et observations) et de son interprétation*. Pour ces autres chercheurs, indianistes, historiens, il est toujours possible (et parfois souhaitable) qu'un autre chercheur relise les textes (écrits, "figés") qu'ils ont lus et commentés ou consulte à nouveau des archives (toujours conservées, sauf catastrophe). Le terrain est donc à la fois la condition qui rend notre recherche possible et ce qui en fait la spécificité scientifique.

### **Le terrain serait une "épreuve initiatique".**

Les ethnologues (en particulier) s'en vanteraient, comme un militaire d'une campagne risquée, et ne serait rien d'autre. Ceci s'entend en général de la bouche de ceux qui se passionnent pour les "questions anthropologiques" (terme à la mode) mais ne veulent pas aller au charbon. Ils ne manquent pas d'arguments ; l'un d'entre eux est que l'on a suffisamment observé, décrit, publié depuis des décennies, pour ne pas aller encore chercher ce qui devrait être trop bien connu.

Alors donc, clarifions les choses.

Nous ne sommes "initiés" à rien par la pratique du terrain – et les ethnologues qui ont vraiment été "initiés" ont nécessairement un problème, puisqu'ils

ont, en règle générale, juré de garder secret ce qui leur a été révélé . En revanche, chacun de nous a sans doute fait l'expérience que le "terrain" l'a beaucoup bousculé et lui a révélé une part de vérité de lui-même, non toujours plaisante. C'est sans doute d'ailleurs le cas de quiconque doit fréquenter longuement "l'autre" et se vivre hors de ses habitudes et de sa routine (de pensée, de comportements). Au lieu de se poser la grave question ("post-coloniale") de ce que l'ethnologue (coupable) a changé chez "les autres" – avec cet argument ronflant, trivial et pseudo-scientifique : l'observateur modifie l'objet de l'observation – on pourrait insister davantage, quoique rapidement, sur cet effet du terrain. Jeanne Favret-Saada, avec un peu d'emphase l'a quand même bien décrit naguère.

Tout ceci n'a rien à voir avec les difficultés matérielles et psychologiques de l'enquête de terrain, qui dépendent pour chacun de sa personnalité, de celle "des autres", de leur interrelation, justement, de son amour plus ou moins grand de telle ou telle nature, de tel ou tel climat, de telle ou telle nourriture ... et des très diverses mais toujours présentes difficultés de l'apprentissage linguistique inévitable.

Maintenant donc, que peut-on dire de positif sur le terrain ?

## II. Ce que peut être le terrain

**Il est partie d'une relation dialectique entre une théorie et sa mise à l'épreuve du concret.**

Le terrain s'aborde avec une formation théorique, un bagage conceptuel, une "problématique" ; il les met

à l'épreuve de la réalité de la société choisie. L'enquête une fois faite (déclarée terminée, à tort ou à raison), le travail de compréhension conduit à questionner notre bagage, la/les théorie(s) emportées, pour y apporter corrections ou nouveauté nécessaires à la compréhension de la société particulière étudiée; en fait, de toutes les sociétés humaines en général.

### **Dans ces conditions, que peut être une “formation au terrain” ?**

1. A Nanterre, nous nous sommes toujours refusés à l'enseigner en tant que telle. Encore plus d'aller ballader une trentaine d'étudiant(e)s dans un village de la France profonde à la recherche de paysans à interroger, de traite des vaches à décrire. Peut-être sommes-nous un peu pervers, compte-tenu de la forte demande, des inquiétudes (des angoisses ?) des étudiant(e)s. Mais nous sommes parfaitement logiques si l'on accepte tout ce que je viens de dire.

La relation interpersonnelle se résume en une paraphrase de Montaigne : “Parce que c'était eux, parce que c'était moi.” L'enseignant (universitaire) peut avoir une idée des “eux” ; en tout cas pas de chaque “moi”, et surtout pas de ce qui se passera quand un “moi” particulier sera mis en présence d'un “eux” tout aussi particulier, dont le choix relève largement de l'inconscient et de l'histoire personnelle de ce “moi”. C'est donc une relation non prédictible, dans un contexte qui sera celui du moment, de la rencontre. Il reste donc que chacun sera irrémédiablement seul en face des autres (avant de se sentir, ce que l'on peut espérer, avec les autres) lorsqu'il arrivera sur son “terrain”.

2. Il ne peut donc y avoir de “préparation” au terrain” autre qu’ *une très solide formation théorique dans sa discipline*. C’est-à-dire en maîtriser le mieux possible les concepts, en connaître le mieux possible la littérature. Il faut arrêter de croire, comme cela devient à la mode, que tout ce qui a été écrit une (demie-) génération avant votre entrée dans l’arène est “obsolète” - ce qui permet, en outre, de se débarrasser avec une bonne conscience politique peu coûteuse de la “littérature coloniale», qu’elle soit de l’époque coloniale ou d’idéologie coloniale, ce qui, en principe est très différent, mais, et en particulier dans les études indiennes, est constamment amalgamé.

Je pense que bien des prises de position actuelles qui se donnent pour “progressistes” et sont au mieux “politiquement correctes” seraient comprises pour ce qu’elles sont : du vent, de la prétention ignorante, si les jeunes chercheurs en sciences sociales consentaient à relire en priorité l’ensemble de ces grands penseurs qui ont fondé les sciences sociales et ont voulu essayer de penser la totalité des sociétés humaines dans leur histoire, leur fonctionnement. Qu’il s’agisse de Durkheim, Max Weber, Marcel Mauss, ou Louis Dumont - sans oublier Karl Marx ! Non tous d’accord entre eux – il faut bien les distinguer et, pour ma part j’ai nettement mes préférences ! – ils nous ont apporté les règles, les concepts, les méthodes (n’ayons pas peur des mots : les bases épistémologiques) sans lesquels on ne peut pratiquer nos disciplines. Et aucun d’entre eux n’échappe à la réévaluation, à la critique, au *dépassement*,– encore faut-il savoir les lire avant de les “déconstruire”. Il y a chez eux des réponses à nos questionnements légitimes – mais naïfs aussi parfois

parce que, justement, nous les avons mis à l'écart – et ils nous permettent de démontrer, à condition que l'on s'entende, que les sciences sociales sont "objectives". Faut-il rappeler, avec eux:

A) le *b-a-ba* : *chaque science construit son objet* (y compris les sciences exactes : G. Bachelard l'a bien dit). Croire que l'objet est tout donné dans la nature, c'est se placer hors du discours scientifique. Cela implique, évidemment, que selon la construction, selon la méthode choisies (on peut dire, pour être très clair : selon le *point de vue*) on atteint à un certain résultat scientifique – il ne s'agit donc pas d'un "biais" introduit par l'observateur;

B) qu'il faut *réfléchir aux valeurs et aux jugements de valeur*, ce qui est lié au point précédent et que Max Weber a appelé le "rapport" aux valeurs – qui demande aussi que l'on comprenne ce qu'est la "neutralité axiologique". Tout ceci mériterait que chacun reprenne les *Essais sur la théorie de la science* de Max Weber, certes difficiles d'abord, mais qui permettent de répondre à l'essentiel des critiques faites aux sciences sociales par le "post-modernisme"<sup>20</sup>. Sont en jeu pour déterminer l'orientation et l'objet de telle recherche à tel moment, les valeurs qui sont celles du

---

<sup>20</sup> On ne peut éviter quelques citations : " Le 'rapport aux valeurs' désigne simplement l'interprétation philosophique de l' 'intérêt' spécifiquement scientifique qui commande la sélection et la formation d'une recherche empirique" ; Weber lui-même en donne l'exemple le plus explicite : " Le problème central de cette discipline [l'histoire de la musique prise comme exemple] réside sans aucun doute, du point de vue de la curiosité de l'Européen moderne (voilà le 'rapport aux valeurs' !) dans la question suivante: pourquoi la musique harmonique etc... " (p 408). Ou encore, pour illustrer aussi bien le point précédent : " Toute connaissance de la réalité culturelle est toujours une connaissance à partir de points de vue spécifiquement particuliers" (*Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, "Agora", 1992, pp 395, 408, 161 ; c'est Weber lui-même qui souligne). Ces essais ont été écrits de 1904 à 1917 ...

chercheur (de son époque, de sa culture) et l'interrogation sur ce qu'est la valeur, pour l'autre culture, de l'objet retenu pour la recherche<sup>21</sup>. Tout ceci n'a rien à voir avec votre opinion personnelle sur telle ou telle croyance ou pratique qui vous enchante ou vous dégoûte. Encore faut-il en prendre conscience;

a) qu'il y a, en bref, des règles pour un bon exercice du *Métier de sociologue* (titre d'un ouvrage de 1968 de Bourdieu, Chamboredon et Passeron), règles nécessaires à toutes les sciences sociales. Comprendre, pour *déjouer les pièges de la subjectivité*, ce que sont "la rupture épistémologique", "l'illusion de la transparence", "la sociologie spontanée";

b) qu'il s'agit de *construire des modèles des idéal-types, de dégager des structures* (opérations différentes les uns des autres), pour essayer de dégager la logique, l'organisation, la cohérence (plus ou moins grande, plus ou moins réelle) de ce que cherchons à comprendre. Sans eux, pas de comparaison possible, sans comparaison les sciences sociales ne peuvent même pas exister.

Avant même de se préparer au terrain, voilà le bagage minimum nécessaire ! Celui qui vous permettra de construire une "*problématique*" claire, solide, intéressante (elles sont, de nos jours, loin de l'être toutes), liée au lieu, à *la société objet de votre enquête* –

---

<sup>21</sup> J'aime particulièrement, dans ce qu'elle définit parfaitement notre visée scientifique en même temps que la limite de ce que nous pouvons atteindre et pour ce qu'elle impose une *sociologie comparative*, cette phrase dans *Le savant et le politique* : « Tout ce qu'il nous est donné de comprendre, c'est ce que le divin [à remplacer par tout ce qui vous intéresse] signifie pour une société donnée, ou ce que l'une ou l'autre société considère comme tel ».

il y a un lien dialectique entre les deux. De savoir donc quelles questions vous vous posez, suffisamment *pertinentes* pour permettre de :

- a) connaître mieux cette société-*ci* et ce problème-*ci*;
- b) d'apprendre quelque chose sur les sociétés humaines en général. Ce qui veut dire : savoir bien choisir le *micro*, pour comprendre le *macro*, la partie pour comprendre le tout.

Et n'oubliez surtout pas que, *une fois sur le terrain, à pied d'œuvre, votre objet, votre questionnement initial pourra complètement changer*. L'on peut s'apercevoir que l'on allait s'intéresser à quelque chose d'en réalité très marginal ; qu'il y avait autre chose d'absolument central pour cette société dont on n'était pas conscient. Il faut donc savoir adapter sa recherche à la réalité où l'on est plongé.

## Conclusion

Voici donc ce qu'il me paraît important de dire sur le "terrain". Si j'ai été clair, c'est peut-être aussi quelques réponses à vos questions. Pour le reste, c'est trivial : *il faut apprendre son métier*.

1. Cela va de soi qu'il faut *travailler dans la langue* – c'est son apprentissage qui ne va pas de soi !
2. Le travail en sciences sociales demande *du temps*. Connaître, comprendre, "s'intégrer", se faire accepter: si l'on ne veut pas de vous, pas d'enquête possible ! Votre soi-disant position "d'autorité" est encore une invention, qui vous renvoie (et encore)



à la recherche de l'époque coloniale!

3. *L'échange, le contre-don.* A vous de savoir si vous travaillez pour quelqu'un (une institution, un gouvernement, une organisation indigène), ou si vous pouvez vous offrir encore le luxe (politiquement menacé) de faire encore une recherche *fondamentale libre*. A vous de savoir si vous payez vos "informateurs" – et d'abord si vous donnez, à vos interlocuteurs ce fameux statut d'"informateur"! A vous de vous débrouiller avec eux pour savoir quels cadeaux faire, individuels ou collectifs, et quand.

Il n'y a aucune règle à enseigner, sauf trois, si évidentes:

1. *Le respect des autres.* Mais, si vous n'avez pas de respect pour eux, pourquoi aller chez eux ? Et le "terrain" sans empathie est bien difficile à supporter. C'est ici que les sciences sociales sont aussi des sciences humaines. En revanche, les respecter, leur culture, leur savoir, leur savoir-faire est déjà un bon retour – ne croyez pas que tout le monde, national ou étranger, respecte les gens avec lesquels vous travaillez. La seule chose peut-être dont vous leur êtes redevable, surtout avec le temps, c'est de la mémoire de leur histoire et de leur culture que vous avez constituée et dont vous pourrez, un jour, les faire dépositaires.

2. *Savoir écouter et regarder.* N'oubliez pas que l'objet de vos recherches ne sont pas seulement des discours, des représentations qu'il faudrait analyser, décrypter:

il n'y a pas seulement des savoirs (dits, écrits), il y a aussi des *savoir-faire*, des pratiques, des comportements.

3. Enfin, puisqu'en dernier ressort vous êtes engagés dans des relations humaines : *soyez patients et soyez discrets* !<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup> Ce ne sera qu'une note, qui pourtant remet en contexte, parfois douloureux, tout ce qui vient d'être dit. En plus de "vous" et d' "eux", il y a les "ils", qui transforment le tête à tête en relation ternaire, quand ils ne l'interdisent pas ! "Ils" : le pouvoir, le gouvernement, l'administration, qui vous permettent ou non d'enquêter, de travailler ; qui "vous" laissent libre de vos mouvements, orientent ou censurent vos questionnements ; ou qui les empêchent, "eux", de vous accueillir et de vous répondre. Les sciences sociales sont mal vues de presque tous les pouvoirs (au minimum : "ils" voudraient piloter la recherche "d'en haut", définir laquelle est "utile" et, si possible, la réserver à leurs "nationaux" plus aisément contrôlables) – nous fouinons, nous dérangeons, nous posons des questions là où cela fait mal. Il ne manque pas d'élégantes formulations politiques ou économiques pour nous écarter.

# Djallal HEUZÉ

(Sociologue, C.N.R.S.)

## « Sur quelques idées que j'ai développées et sans doute aussi sous développées »

Il s'agissait du rapport au terrain et à l'engagement. Vous êtes incités à me pardonner les “moi-je” parce que, dans ce genre d'exercice et à ce moment particulier je ne me suis senti capable que de parler que de ce que j'avais pu oser, inventer, imiter, commettre (etc,...). Tout d'abord il convient d'être clair: j'écris en premier jet, ce sont seulement des réflexions destinées à susciter des réactions, des pensées croisée ou un sourire si c'est trop bête (pas trop condescendant tout de même, le sourire, les plus belles fleurs poussent sur le fumier). Il serait tout-à-fait hors de propos de se mettre en rage (vous pouvez remarquer les fautes d'orthographe, j'en suis à deux). En plus je ne suis pas aussi méchant que je le laisserai parfois paraître. C'est donc un brouillon calamiteux et je doute qu'il en jaillisse une supernovae de pensée. Au contact de la vôtre, cependant, rien n'est perdu. Une petite étoile, qui sait? Les étoiles (sitarah, etrellas, iskra) sont une image de jaillissement bref et limité, ce dont nous avons extrêmement besoin. Le catéchisme des lumières, pour intéressant qu'il ait été, n'en finit pas de traquer les zones d'ombre. Les recompositions des trois décennies passées ne sont pas seulement nuisibles, comme le brouillard quand on navigue sur le Gange. Elles ont un aspect

répugnant. Notre univers d'ambiguïtés, assez normal et humain depuis qu'il se transmet des savoirs, se charge d'ambivalences terribles: le poids croissant de puissance exige une simplification de l'ensemble pendant que les tueurs et les secoueurs ne sont que les mêmes porteurs d'habits différents (le mouchoir et le lathi, dit-on à Mumbai à propos de la Shiv Sena ou de l'Etat, au Vietnam c'était: bonbons le matin, napalm l'après midi). L'ennui est que les enchères montent. Les Indiens que j'ai rencontrés savent parfaitement, ou mieux encore imparfaitement, que la lumière ne va pas sans nuit ou ombre et qu'il faut autant de rêves et de nuits (leila) que de jours, tout cela pour simplement survivre. Ensuite, la science...

1) J'ai pris l'Inde comme une claque dans la figure lorsque je l'ai rencontrée en arrivant d'Iran, (alors au début du processus de sa dite Révolution islamique) en 1978. Le sentiment submergeant mon intellect voulut me faire croire que c'était un lieu où les réfugiés de 1964, voir 1948 croupiraient encore et toujours dans des camps de toile, où les gros paysans étaient brutaux et discourtois mais la majorité très maigres sans être pour autant courtois ou héroïques, où l'on coupait les zizis des dames et homme sans leur permission (il venait d'y avoir dix millions de stérilisations forcées), où les gens chiaient et pissaient dans les rues de villes qui avaient conservé des équipements de 1947 (ensuite ils les ont laissé pourrir), où les bureaucrates étaient d'une résistance placide de Guinness Book of records, les flics assassins (ou simplement meurtriers, il ne faut pas noircir), où, enfin, l'idée de fraternité humaine manquait

totallement de consistance. J'ai acheté une bicyclette et parcouru le pays. En partant (6 mois après) j'avais compris l'inanité totale de mes appréhensions et de mes chocs de compréhension mais n'avais tout de même pas compris grand chose. Bonne incitation à continuer, revenir, ce qui fut fait. Je ne savais pas encore à quel point le discours de presse, plus tard celui des ONG, Rotary clubs et nombreux bons offices politiquement précorrects, fabriquaient des Indes, réelles quelque part mais toujours à prendre, à user avec des précautions extrêmes.

2) Je suis revenu étudier les bassins miniers de la Damodar, les cotonniers de Mumbai et les petites entreprises, plus un tas étrange ou merveilleux, assez beurré et fumé, de temples accroupis, de fermes, de chantiers, de mines cachées. Je suis resté (brefs intervalles en France) plusieurs années dans le pays et ai appris deux langues, plus la langue de bois bureaucratique anglaise (bien conservée). Je me suis trouvé presque toujours, à ce moment, avec des gens que j'aimais et que je respectais, plutôt de gauche, bhaktistes en religion, ouvriers et paysans, parfois des métiers bizarres comme le vol et le trafic de matériaux (tout était alors en manque et contingenté). J'avais des relations d'amitié ou plus d'une force extrême. Je me suis très rapidement blindé contre les visions de la pauvreté, de l'exploitation (j'avais vu fonctionner en France, en tant qu'ouvrier, artisan, militant, les mêmes processus ou peu s'en faut), de la maladie horrible et de la mort, la vie écourtée. C'est le sort général, pas l'idiosyncrasie indienne. C'était vital pour

observer et comprendre, mes amis indiens normaux (ni bourgeois ni urbains) aidant beaucoup. J'apprenais d'eux puis tentais de saisir l'essentiel, de reconstruire en variant les niveaux, les réseaux, les positions de l'observateur aussi. J'ai été trop de choses pour en faire le détail. Notre saisie de savoir ne se sépare jamais de l'implication dans le vif. Il faut dire qu'en cas contraire je serais reparti. En ce qui concerne l'engagement, il me semblait que leurs actions étaient l'important. Je m'en serais voulu, en général, d'interférer, sauf pour leur signaler qu'il y avait des chômeurs dans mon pays, que la corruption de hauts fonctionnaires s'y portait pas mal et que la pauvreté avait été le lot général de mon entourage, les aînés ayant subi en outre la faim et la misère noire durant deux périodes de guerre, que la patrie des Droits de l'Homme (cela se sait jusque Dhanbad) manipulait l'Afrique avec une absence totale de scrupules avant de commencer à mettre en cause ces étranges acquis sociaux nés de la résistance. Ils pouvaient se sauver eux-mêmes. Résister aussi. C'était ma culture de base. Je n'y crois plus (croyance) mais j'y tiens encore. Je m'étais détaché du marxisme bien avant (à cause de l'eschatologie, de l'historicisme, du productivisme, etc, ...). J'avais et ai encore bien plus de mal à accepter ce qui touche à la destruction d'espèces, de forêts, de ressources: je crois que cela dessine un bel enfer au futur, que c'est socialement très dur quand il vit 1200 hab. au km<sup>2</sup> dans les campagnes. Par ailleurs je n'y pouvais et n'y puis absolument rien. C'est ainsi que j'ai vu disparaître la forêt au Sud du Bihar (JH) puis la plupart des rapaces et grands animaux. En 2003 ce

sont la plupart des vautours qui ont quitté le paysage. Domage, ce sont des bestiaux intéressants: l'univers se rétrécit (même s'il s'étend à je ne sais combien de parsecs), l'humain et la pensée avec.

3) Je ne répugnais pas complètement aux actes engagés mais il ne fallait pas qu'ils empiètent sur ma capacité d'analyse critique évolutive, en prenant trop de temps et en me situant comme un pourvoyeur de quelque chose fut-ce de libération (mukti plutôt que moksha). J'ai transporté des documents depuis le Cachemire pour Amnesty I., donné une partie de mes ressources à des lalkhandi (insurgés de marque maodalit) ou encore rédigé des textes pour des syndicalistes locaux qui avaient quelques problèmes avec l'anglais juridique (moi aussi). Je ne pense pas que cela ait été utile. Je souhaite seulement que cela n'ait pas été nuisible. J'abhorre l'utilitarisme en sciences sociales, en sciences tout court parce que je trouve que cela stupéfie la pensée (si précieuse). Utilisatrisme-productivisme-planification, croissance, très bel arsenal: quand on s'en éloigne les contrats de recherche disparaissent. On vient encore de me proposer des bêtises sur le "développement durable" (nouveau terme pour les anciennes pratiques d'exploitation et de prédation). Refus parce que j'ai les moyens de vivre autrement mais c'est normal d'accepter dans les circonstances actuelles des jeunes chercheurs: vous apprendrez toujours quelque chose. Les sujets vraiment importants que j'ai traités (comment devient on nationaliste dans une nation morcelée, que devient l'ensemble hindou, que se passe t-il dans la tête des jeunes sans travail? etc), tout cela

n'intéresse personne parmi les monstres froids ou chauds qui baillent des fonds.

4) Je l'ai vérifié en effectuant une enquête très longue et lourde auprès de populations déplacées par des centrales thermiques au Sud de Varanasi. Ce fut le moment d'objectivation de l'Autre le plus intense de mon travail. Règle du jeu plus grosse équipe à mener (vers rien, c'est la loi des contrats, relire Gaston Lagaffe et De Maesmaker). Ce n'était pas aussi dévasté, cette région de Singrauli (têtes, paysage, perspectives) que la Palestine mais cela avait quelque rapport. En fait de rapport j'ai écrit 300 pages et le seul commentaire des chercheurs... de caution (NTPC, Banque mondiale et autres) fut que j'aurais du écrire autre chose que "Chamar" pour désigner les chamar (ils en étaient fiers) parce que cela aurait pu vexer les intéressés. Notez que c'est à cette époque, en faisant une indigestion de Gandhiens, marxistes roses et violine, Public relation officers de grandes firmes inaugurant des villages tribaux (sans tribus et d'une laideur extrême ce dont tout le monde se doute), que j'ai pris en grippe les ONG, distributeurs de bonheur, laveurs de consciences et autres. Le paternalisme est l'un des grands stérilisateurs de l'Inde. Il n'y a que la folie de l'individu à faire pire. Il est si prégnant, sur les terrains, qu'il n'existe pas de mots pour le désigner.

5) Ensuite je me suis retrouvé parmi des "chômeurs givrés" (mélangeant la Reconquista, Disneyland, Nostradamus, le Temple d'Ayodhya, les briques des émeutes et leurs sexualités malheureuses, notez que la



mienne en Inde le fut aussi généralement et que cela finit par poser problème: ce ne sont pas seulement les Autres qui ont des traumas, glissements, dérives, etc,... ). Ce fut un moment très intéressant, à Raipur et région, mais c'est là que j'ai commencé à fatiguer (1992). J'ai aussi ressenti à quel point les sentiments indiens (pas les analyses) pouvaient imbiber le (la) chercheur malgré les diverses entraves et jeux posés par l'ingéniosité anthropologique face à l'émotion, au ressentiment, à la rage et j'en passe. N'oubliez pas de lire Devereux (Angoisse et méthode) avant ou après chaque terrain. Globalement, à cette époque, les images valorisantes de l'humain et du social se sont inversées: la ville (son fantasme) est venue en campagne et non plus l'inverse (il n'y avait que 24% de catalogués urbains). C'était un fait majeur pour cette région sans doute vécu à d'autres rythmes ailleurs. Notez que les chiffres sur les migrations, le chômage, le travail à domicile ne valent rien, cela peut faire de bons sujets, très, très épuisants. L'approche de cette parole sauvage urbaine, fabriquant du mythoïde au kilog (depuis c'est devenu une industrie lourde, sans doute la première du pays, très dommage que cela ne soit pas côté en bourse) m'a encore éloigné de l'utilitarisme et de la volonté de bien faire (bien que je sache très bien que au fond je ne désire que cela: bien faire, mais ... l'enfer...bonnes intentions). Travailler sur les imaginaires, les liaisons avec le rêve, la psychanalyse de qualité, tout en se souvenant du poids de ce foutu univers du travail, des techniques, des appropriations, des modes de vie et des moyens de survie, donc reconstituer l'Homoindicus contemporain (homohierarchicus est lentement passé vers la corbeille,

homoequalis m'avait fait rire jaunasse tellement c'était con), au moins en saisir des fragments, cela me parut, m'a paru, le plus important.

6) Ensuite il y eut les émeutes à Mumbai et la longue série d'études subséquentes (c'est un joli terme qui fait rapport de gendarme), le démontage d'une ville quartier par quartier, rue par rue parfois, le travail parfois l'intimité avec les nationalistes hindous ex et toujours Fils du sol de la Shiv Sena. Là on se rend vraiment compte de son inanité et du caractère aléatoire (allez à Thouars si vous désirez c'est dans les Deux Sèvres) de toute initiative, de la recomposition très rapide des images de l'Autre (en plus j'en étais un), du poids des monstruosité mythohistoriques venues d'Europe et des USA où le savoir collectif sur l'Inde se perd ou se parcellise. J'ai pas mal travaillé avec des ONG en France (oui je milite avec des tares mais ne le dites pas) J'y ai entendu que les "hors castes" constituaient les trois-quarts de la population indienne (c'est une population dotée d'au moins trente ou quarante quarts ce qui facilite les choses), que la Partition avait fait "presque 50 000 victimes" ou que les "castes avaient été abolies": celle là tous aiment la faire, c'est tellement bête. Où vont ils chercher des informations en ce monde supposé informatoire? Pourquoi une telle inculture dressée sur une suffisance de gens qui font le Bien en plus? Pas de réponse, cela me court seulement l'épiderme.

Pour ce qui est des concepts ou des termes usuels j'avais jeté depuis longtemps modernité à la poubelle. Occident attendait de suivre: c'est soulageant, c'est

utile. Ennui: l'incompréhension jusque dans les colloques scientifiques ou des personnes très variées parlent, pensent par schémas, souvent des choses hégéliennes ou des morales de tous ordres. Je dois dire qu'en science je suis totalement amoral, en plus que d'être inutile. A certains moments j'ai pensé avec autant de force que d'angoisse retenue, que la seule chose qui semblait apporter vraiment à la scène, la mienne, la leur, ce sont ces contacts, parfois ténus, parfois intenses, qui déconstruisent la chape des stéréotypes, le poids des persistances coloniales et des rapports de force (oui, ma concordance de temps est merdique). Il y a beaucoup de pas de côté à faire. Certains sont ludiques. L'approche anthropologique ce n'est pas que de l'ennui et je crois même que c'est, bien fait avec un acharnement artisan, assez génial.

Une raison pour laquelle je persiste.

7) Après j'ai travaillé en direction des mouvements dalit. Ni mieux ni pire qu'avant. Des monstres dedans c'est-à-dire des composites fait d'éléments qui ne s'agenceront jamais dans le sens de la vie: la reprise des idéologies racistes durcies par les délires arabes antisémites et le mouvement "noir" des USA se fait un chemin assez étrange dans l'ambedkarisme. La ville folle (du coup je suis revenu étudier la Ville, la grande, devenue le laboratoire des mauvais traitements de la capacité de songer, tout cela étant d'ailleurs présenté comme la science: classique). Chez ces dalititudes, des densités et des parcours fabuleux aussi. Mais là ce sont les humains, pas les Indiens qui sont en cause.

8) J'ai toujours insisté auprès de moi (le CNRS n'y entend rien, les autres très peu) pour voir l'Inde à l'échelle minuscule, de très près, et à pouvoir me promener dans le pays entier en comprenant quelque chose. J'abomine les monographamaniaques de villages mais, contradiction intime et douloureuse, ils écrivent parfois des choses passionnantes. Je trouve par ailleurs essentiel, formateur, intelligent (je n'ai pas assez de qualificatifs élogieux) de partir là où quelque chose peut se comparer à ce que l'on connaît bien. Je l'ai fait au Mexique, Russie, Palestine, Bosnie, Iran, enfin même aux USA (cette dernière petite province est sympa mais pas intéressante ni en tous cas comparable, ne pas se servir des Etats Unis comme modèle ou jauge, les snober délibérément est un devoir civique, sans doute. C'est surtout une nécessité de libération du savoir, y compris au niveau le plus minuscule des mots: lire Wacquant dans Actes de la R.). L'ennui c'est la fatigue et les coûts. Cela va tant que l'on peut tenir debout évidemment. On lit d'autres textes, voit d'autres agencements, rencontre d'autres imaginaires. C'est essentiel. Fondateur. Lorsque l'orientalisme sera vraiment fini, comme champ et perspective, comme légitimité, nous aurons le privilège délicat de pouvoir le regretter. En attendant c'est Saïd qui est mort (Sayid veut dire : ami).

9) Comme on le voit je n'ai pas de leçons à donner. Tout juste des leçons sur la leçon? J'ai pourtant fini par avoir une certaine érudition et me permet d'en informer des étudiants. Je crois que c'est tout ce dont je me sens vraiment capable pour les Indiens parce que je m'en sens capable pour moi.

10) En fait, les choses pourraient se révéler plus compliquées et ardues que mes simplifications ne le laissent croire. Des gens qui me lisent trouvent que je produis des brûlots marxistes ou encore des textes militants d'une parfaite orthodoxie altermondialiste ce qui est, apparemment un péché du même genre. Bien sûr les alter m'horripilent, surtout en Inde avec leurs manières de petits bourgeois cherchant des victimes, perpétuellement occupés à nier ce qui est vivant en eux et bougeant autour. Le marxisme c'est plutôt devenu débris total (sauf aux USA, tendance Fukuyama, avec Hutington et le Political correct, triade magique de la stupéfaction décennale universitaire 90) ce qui serait tant mieux si le niveau de pensée ne semblait pas régresser en deçà, vraiment très en deçà, dans des milieux dont l'on pourrait attendre quelques chose. Je ne peux ignorer leurs sentiments, à ceux qui me voient rouge, et dois donc reconsidérer mon sentiment de détachement. Je ne suis pas bien placé pour dire si je fabrique du texte orienté. Le sentiment d'appartenance à des entités ethnicisées et à un système tueur de monde est variable mais presque toujours présent. Avez vous rencontré ces innombrables "Nous" derrière lesquels se cachent les producteurs de poncifs passifs poussifs mais installés, oui, très bien installés, imparables, incontournables? Prenez des expressions comme "classe moyenne", "société civile", "holisme" (des Autres évidemment car c'est mal classé, d'être "traditionnel"): qu'est ce qu'on peut en faire, de ces couteaux sans lame auxquels il manque le manche dans des travaux de terrain, l'espèce de combat avec soi qui les appuie et leur restitution soignée? Nada-

Nielza, Kutch nahin= Rien certes mais les moyens de s'en passer? Le secteur informel par exemple? C'est complètement idiot mais c'est aussi planté partout. Le langage est un de nos champs d'intervention, de compréhension, d'invention mais c'est un domaine où la puissance du flot, de flux compte bien plus que nos analyses et, n'en parlons pas, de nos terrains. Est-ce que les champs de pensée deviennent de plus en plus limités, comme bornés par les ornières de chars à bœufs dont, vous avez déjà essayé, il paraît impossible de sortir lorsque l'on circule à vélo en Inde. Tout ce qui fonctionne en dipôle (orient-occident, tutti et quanti) me semble relever de la facilité, de l'ethnicisation cachée sous l'universalisme, de la persistance du colonial ou, c'est pas trop différent quant à la pensée, de la nostalgie agressée de statut de domination anciens, fantasmée par l'industrialisation actuelle de la pensée et de l'imaginaire. La pensée binaire fabrique des infinités de représentations de son présupposé initial, ce qui est le contraire d'une approche. C'est un acte de foi et une peur théorisée.

J'ai compris, dans ma stupidité bornée, que la plupart des gens pensent autrement. C'est actuellement, pour moi, l'enjeu le plus crucial de l'engagement. Il ne s'adresse pas à des Indiens qui s'en tirent bien mieux que tant d'autres (pas de détails, vous remplissez les cases vides, merci). Il se veut un témoin de débats pour l'humain dont chacun peut se servir même si dans de nombreuses circonstances du présent personne n'a rien à faire. La science et son statut, ne me grattent pas très souvent la conscience. Il est

entendu que notre savoir n'a d'intérêt que parce qu'il est réfutable. J'ai moi-même cassé de nombreuses représentations que j'avais si vaillamment construites. Ce n'est pas un titre de gloire mais la problématique me rappelle un peu la notion d'héroïsme minuscule, très quotidien, qu'évoquait Taguieff (1987) à la fin de *La force du préjugé*. Je n'ai pas les mêmes perspectives que Taguieff parce que j'admets très mal le chantage aux valeurs, (voire la référence aux susdites quand elles sont précédées de LES) et l'OPA effectuée par la philo, ou ses excréments médiatisées plus le mandarinat tourainien et ses épigones, sur la socio, qui en sombre. L'anthropologie résistant mieux, étant oubliée par les autorités de la Vérité, je m'y retranche. S'engager c'est rester exigeant vis à vis de soi-même, respecter l'Autre, fût-il tueur de Surat. Sinon on prend son courage à deux mains et on le liquide mais la vengeance cowboy ou TPI, avec ou sans thikedar et bourgeoisie lettrée ce n'est pas trop notre domaine: nul et inconcerné dans le champ? Certes pour moi. Varier des échelles, jouer dans les cours interdites, entendre et donner des mots, gestes, histoires, reprendre ses certitudes, explorer ses inconnues, le travail que je fais me semble un processus sans fin.

Je ne sais pas ce que vous faites, tous, mais il faut continuer, il me semble. Nous sommes très peu nombreux. Je vous trouve très courageux.

Cordialement votre

Djallal Heuzé

## Grégoire SCHLEMMER

(Docteur en Ethnologie, Université Paris-X,  
Nanterre)

### **Le doute chez des informateurs de terrain : calvaire de l'enquêteur ou matériaux pour une analyse anthropologique ?**

Ce travail a été motivé par la prégnance du doute chez les gens auxquels mon premier terrain m'a confronté. Mon propos est alors de montrer qu'il est parfois possible de retourner ce qui peut être perçu comme un problème, en objet d'analyse. Le fait que les gens doutent des croyances qu'on leur attribue est parfois noté en marge du travail ethnographique, mais rarement pris comme objet d'analyse. Si le doute est évincé, c'est peut-être parce que la notion de croyance, qui lui est liée, et qui fut à la base de nombreux déboires en anthropologie l'est souvent aussi. Le problème de la croyance vient notamment du fait qu'on l'a appliquée à tout va et sans toujours réfléchir à la manière de la définir. C'est ce qui a fait dire à J. Pouillon<sup>23</sup> que c'est généralement l'incroyant qui croit que le croyant croit ; la détermination spontanée d'un énoncé comme croyance se faisant donc souvent par son irrecevabilité pour nous. Cela impliquerait que la croyance se définisse par rapport à son objet alors que la croyance est une *attitude* cognitive de confiance en la véracité d'un énoncé. Et

---

<sup>23</sup> Pouillon, Jean. 1993 *Le cru et le su*. Paris : le Seuil.



la seule manière que l'on ait d'observer cette attitude est de voir si l'adhésion à telle représentation est totale ou non. Seule la référence au doute peut permettre de différencier la croyance du savoir. Le doute n'entre donc pas nécessairement en contradiction avec la croyance ; souvent, il la fonde. Si l'on évince la notion de croyance, cette différence ne se saisit plus.

On peut évidemment se demander quel est l'intérêt de vouloir opérer ce genre de distinction. Il ne s'agit pas pour moi de poser la notion de croyance comme nécessaire à la compréhension de tout phénomène religieux, mais de montrer que le doute n'est pas nécessairement un élément parasite à évincer. C'est ce que je voudrais essayer de montrer ici, en présentant plusieurs formes de doute chez les Kulung (un groupe tribal du Népal), et leur effet quasi politique. En effet, la question de la croyance se pose généralement pour ce qui ne relève pas directement de l'appréhension. Adhérer à un discours qui porte sur de l'invérifiable nécessite une *confiance* dans l'énonciateur de ce discours. Celui-ci doit donc faire *autorité*. Croire, c'est donc, en quelque sorte, faire de la politique, et douter, cela pourrait alors être de la résistance.

## La tradition comme phénomène naturel ?

La principale instance légitime du savoir qui requiert la confiance des Kulung est la tradition, que les Kulung nomment *muddum*. Je vais donc parler de ce rapport qu'ils entretiennent avec la tradition. Mais

avant cela, je voudrais défendre l'idée, importante pour la suite, qu'il existe un relativisme intrinsèque à la notion de tradition.

Pour J. Pouillon, les individus des sociétés traditionnelles ignorant leur tradition, ils ne pourraient donc la remettre en cause, sauf lorsqu'elle n'irait plus de soi. Si les sociétés à tradition orale n'ont en effet pas le moyen d'évaluer les variations de leur société dans le temps par manque de technologie scripturale, il me semble qu'elles ont la possibilité d'observer les variations dans l'espace, car les traditions culturelles de leurs voisins sont bien différentes. Pour eux non plus la tradition ne serait pas de nature, mais aussi de convention.

Comment s'expliquerait alors l'adhésion d'un groupe à ses traditions, même s'il les sait être des conventions ? D'abord comme une sorte de respect, notamment pour les ancêtres et l'ordre social qu'ils ont établi. Ensuite comme une assurance, un choix adaptatif : le *muddum*, c'est un peu les recettes des anciens qui permettent à la société de se maintenir en harmonie dans le monde, et la preuve de son efficacité est que la société kulung s'est perpétuée grâce à lui. Le *muddum* a donc quelque chose de la convention, sauf que les conventions ne s'opposent pas à une réalité qui serait naturelle, mais à d'autres conventions. Le *muddum*, chacun a le sien, mais on suppose que tous les groupes humains en ont un. Cela nous amène à un troisième point qui semble en quelque sorte justifier l'adhésion à la tradition et qui est, justement, le caractère différentiel de la tradition.

En plus de permettre la perpétuation du groupe, la tradition en est aussi sa marque spécifique ; chaque tradition, qui est un héritage, est spécifique à un groupe, et oeuvre de ce fait comme un marqueur identitaire.

L'idée d'un certain relativisme de la tradition n'implique pas nécessairement que l'on en doute ; elle ne fait qu'en offrir la possibilité, et il reste à expliquer comment il se manifeste. Comme tout ethnologue, je suis sur le terrain confronté à recevoir, à la plupart de mes questions, la sempiternelle réponse : parce que c'est la tradition. Ce simple fait de se référer au *muddum* nous permet de voir qu'il est un référent qui se suffit à lui-même ; le *muddum* ne s'explique pas, il explique. La référence au *muddum* évince alors tout questionnement que l'on peut se poser, notamment au vu des nombreuses assertions contre-intuitives que le *muddum* implique. Car en plus d'être légitime, il forme un domaine propre, et on ne peut pas étendre une vérité du *muddum* à un domaine qui lui est étranger. Si l'on peut douter du *muddum*, il s'agit d'un doute qui ne remet rien en cause. Il n'est que la marque d'une impuissance à comprendre, et le caractère auto-référentiel du *muddum* fait qu'il n'a pas besoin d'une adhésion active de ceux qui le mettent en œuvre ; il faut s'y soumettre.

## **Le doute concernant les devins**

Si la tradition est une sphère auto-légitime, non discutable, il n'en donc va pas de même pour ceux

qui la mettent en œuvre : si le devin dit vrai, c'est que l'institution divinatoire est efficace, s'il se trompe, c'est qu'il est mauvais. L'expression de doutes apparaît donc particulièrement forte concernant les devins et leurs cures, lors desquelles ils disent pouvoir communiquer avec les esprits.

Les décisions des devins se fondent sur le système divinatoire, dont le flou permet l'adaptation à toute situation, mais sert aussi d'argument aux gens pour mettre en cause ce pouvoir. Les devins ont potentiellement un pouvoir énorme sur le groupe : ils décident, par leurs prescriptions divinatoires, de la quasi-totalité des rituels à effectuer, ce qui, quand on sait l'importance, ne serait-ce que sociologique des rituels, est énorme. Si l'ouverture de la fonction à une multitude de personnes permet, par la compétition, d'empêcher l'accaparement de ces pratiques par des individus ou une corporation, elle crée aussi une multiplicité de discours. Pour ceux qui font appel aux devins, le doute qui plane sur leurs compétences permet de justifier la multiplication des opérations de divinations, ce qui augmente le nombre d'hypothèses formulées par les devins, et permet ainsi à son commanditaire et aux autres membres du groupe d'opérer parmi elles un choix. On dit que la critique et la remise en cause d'un savoir naît lorsqu'il y a des alternatives à celui-ci, ce qui n'existerait pas en contexte traditionnel. Or, au sein même du groupe, il existe une concurrence entre spécialistes, comme les devins.

L'incertitude intrinsèque qui pèse sur le travail des

devins, et plus généralement sur tout ce qui relève de la croyance, permet donc tout autant d'accepter une affirmation que de la réfuter. Face à une affirmation invérifiable, les non-spécialistes semblent suspendre leur jugement, qui leur permet finalement de douter autant que de croire, selon le contexte et l'intérêt qu'ils y trouvent.

### **Rêve, croyance et manipulation**

Cette interprétation du doute peut s'appliquer à d'autres situations et devenir un élément actif dans les relations de pouvoir. Prenons l'exemple du rêve : c'est par lui que l'on accède aux nombreux postes de spécialistes religieux ; il tient, de ce fait, une place centrale dans la vie religieuse kulung. Pourtant, le rêve est aussi perçu comme renvoyant aux désirs de l'individu et fait, à ce sujet, l'objet de nombreuses plaisanteries. Cela peut conduire les Kulung à supposer que la référence au rêve peut être le fait de manipulations. Je vais présenter un exemple qui a plus ou moins à voir avec ce point.

Chez les Kulung, le seul rituel qui concerne la communauté villageoise a pour effet d'unir le groupe et de réaffirmer son lien au territoire ainsi que de renouveler sa fertilité. Il a donc une grande importance. S'il est normalement un officiant par village, tiré au sort par divination, dans le village où j'ai travaillé, il en est, depuis peu, deux. Une nuit, ce deuxième futur officiant vit en rêve une pierre qui lui dit être l'esprit de la terre, lui indiqua où elle se trouvait. Il fit part de ce rêve à des anciens, qui allèrent

au lieu dit et déterrèrent la pierre. On l'installa et une partie du village se mit à lui rendre un culte. J'avais là un récit typique du mode de naissance de nombre de cultes kulung, et dont l'origine semble toujours plongée dans un passé atemporel.

La naissance de ce nouvel officiant n'a pas été sans heurts dans le village. Nombreux sont ceux qui n'ont pas accepté sa présence, qui marquait une scission dans la communauté villageoise. Voici la version du récit de la naissance de cette pierre, par un partisan du premier officiant : "à la mort de l'officiant précédent, le tirage au sort en désigna un nouveau, mais celui-ci refusa la fonction. On en désigna un second, qui accepta. Entre-temps, le premier changea d'avis et reprit la fonction. L'autre officiant fut dépité ; se demandant que faire, il sortit une nouvelle pierre, et y rendit un culte". Si, dans le premier récit, le contexte particulier dans lequel le second officiant est apparu est absent, c'est la référence au rêve qui disparaît dans le second. Demandant ce qu'il en était du rêve, on me dit qu'avec les rêves, on n'est jamais sûr de rien, sous-tendant qu'il ne s'agit que d'une légitimation à posteriori.

Si l'élection par le rêve est valorisée, elle est aussi perçue comme étant sujet à la manipulation. Pour ceux qui suivent le nouvel officiant, la question de la véracité ne se pose pas : l'intérêt et les valeurs du groupe et de la tradition sont assurées, il est donc normal que l'on ne retienne de ce récit que l'histoire exemplaire de cette apparition, le reste n'étant que détails superflus. Seuls les sceptiques vont fouiller

dans les coulisses de l'histoire pour y voir la cuisine du récit. C'est alors la procédure, contextuelle et politisée qui est mise en avant. Là encore, tous se réservent la possibilité de croire, mais aussi de douter, selon leur intérêt.

## **Scepticisme généralisé versus traditionalisme militant**

Qu'il s'agisse des devins ou du mode d'élection des officiants, on voit deux exemples où le doute œuvre en quelque sorte comme une arme politique. Il ne remet pas en cause le système, mais des cas circonstanciés de son application pratique. Je voudrais maintenant montrer qu'il existe aussi une forme de doute beaucoup plus radicale. Une des personnes qui illustre le mieux cette attitude fut Jit. Contrairement aux personnages précédents, c'est la légitimité même du discours traditionnel qu'il remettait en cause. Chez Jit, le "on ne sait pas" ne conduit plus à un "on ne sait jamais" mais à un "donc c'est faux". Certes, il ne clamait pas ouvertement le rejet de la tradition (sinon on est mal vu), mais dès que l'on en parlait, il faisait preuve d'un scepticisme tenace, n'ayant foi que dans un discours "moderne". Mais ce changement de représentation ne se fait pas par conviction d'une plus grande véracité ou pertinence des discours qui lui sont liés, mais par les enjeux concrets auquel il est associé. Pareillement, le rejet de l'ordre traditionnel se fonde moins sur des représentations jugées erronées que sur les manquements pratiques de l'objectif vers lequel il tend. En effet, on a vu que la tradition se donnait comme objectif principal l'adaptation réussie du

groupe dans le monde. Or la situation sociale et économique des Kulung est faible alors que les “modernes des villes” sont plus riches et plus puissants, ce qui ne peut-être qu’une preuve de l’efficacité de leur “tradition”. Ce serait lorsque la tradition n’est plus perçue comme adaptative que s’exprimeraient des volontés de “conversion”.

Cette remise en cause de la tradition du fait de son inadaptation au monde actuel rend maintenant difficile ce rapport de “neutralité docile” des Kulung face à leur tradition. Cette confrontation des systèmes de vie force les individus à se positionner par rapport à leurs valeurs, qui deviennent des choix, des engagements. Ainsi, Parsu est un ardent défenseur de la tradition kulung. Cet individu, que je prenais pour la figure idéal-typique du sage traditionnel, a été dans sa jeunesse communiste, a adhéré au christianisme et s’est intéressé au bouddhisme. Son attachement à la tradition est donc loin d’être une donnée qui va de soi. Elle résulte d’un long parcours par des modes de représentations divergents, voire concurrents. De plus, cette adhésion n’a en fait que l’apparence d’un retour car, chez Parsu, le rapport à la tradition a changé de registre : la tradition n’est plus un mode de relation efficace dans la gestion des forces invisibles, mais avant tout un moyen de revendication d’une identité. Le discours traditionnel prend en quelque sorte un sens figuré : il est avant tout l’expression de la spécificité du groupe (on retrouve cette tension évoquée au début entre l’aspect efficace et identitaire du rapport à la tradition). Finalement, l’attitude de rejet de la tradition de Jit



est presque plus traditionnelle que celle de Parsu : il juge la modernité à l'aune des critères du rituel : elle doit être mécaniquement efficace. Reste que, dans les deux cas, la tradition a pour effet d'inscrire le groupe dans le monde tout en le positionnant par rapport à un autrui : dans un cas, l'autre est perçu comme modèle d'efficacité, dans l'autre, il sert de référent pour l'expression de sa différence.

Je m'arrête là, sans conclure. Il s'agissait juste pour moi d'exposer des pistes de recherches et de montrer que le scepticisme pouvait être l'objet d'une approche ethnologique, et non uniquement un parasite à l'approche du monde enchanté du symbolisme. Et, enfin, que cette approche pouvait notamment aider à comprendre l'usage concret que l'on fait de certains discours, replacés dans un cadre "cognitivo-politique" où la pluralité et la contextualité des vérités sous-tendent la pluralité des forces en jeu dans le groupe et entre groupes.

## Nicola SCHNEIDER

(Doctorante en Ethnologie, Université Paris-X, Nanterre)

### **De la méthode au terrain : Réalités et difficultés d'une enquête parmi les nonnes tibétaines en exil**

Pour étudier les nonnes tibétaines et leurs raisons de choisir la vie monastique, j'ai mené une étude dans deux couvents de femmes tibétains : 1. un institut monastique de type universitaire, fondé récemment (1992) en exil (Inde, Dharamsala) ; 2. un couvent de femmes au Tibet (région chinoise du Sichuan, Lhagang). En comparant le fonctionnement et le parcours des habitantes de ces deux monastères, je m'intéresse principalement aux raisons qui poussent les femmes à renoncer à la société et plus particulièrement à celles qui sont spécifiques au sexe féminin (le refus du mariage, de la maternité et du rôle / statut de la femme en général).

L'objet de l'exposé était de traiter les particularités d'enquête à Dolma Ling, le couvent de femmes en exil. Contrairement à ce que je pensais avant d'entamer cette étude, il s'est avéré qu'enquêter parmi les expatriés tibétains pose un certain nombre de difficultés liées la crise sociale et aux intérêts d'une communauté d'exilés. L'ethnologue n'est pas neutre, et en dépit de lui-même, il assume aux yeux des expatriés des fonctions qui sont en dehors de sa profession. De plus, il n'est pas le seul à s'intéresser

aux problèmes des Tibétains expatriés; d'autres personnes avec des buts et des méthodes divergentes l'ont précédé. C'est ainsi qu'une certaine réticence de la part des interlocuteurs a pris forme.

Dolma Ling se trouve à une heure de route de Dharamsala, ville qui héberge la résidence du dalaï-lama et qui est devenue la capitale de la communauté tibétaine expatriée. Fondé en 1992 sous l'auspice de l'association des nonnes tibétaines (Tibetan Nuns Project, TNP), dirigée par la belle-sœur du dalaï-lama, Rinchen Khandro, une nonne tibétaine, Lobsang Dechen et une bouddhologue américaine, Elisabeth Napper, ce couvent fut construit pour accueillir des nonnes nouvellement arrivées du Tibet à la fin des années quatre-vingt et souhaitant recevoir une éducation religieuse traditionnelle. Sa particularité réside dans le fait qu'il se veut être la première université bouddhique pour femmes et pour cela un programme de "hautes" études a été introduit. Il se divise en deux parties : 1. l'étude de la philosophie bouddhique, dirigée vers l'obtention du diplôme de geshe, l'équivalent du docteur en théologie ; 2. l'étude de matières modernes ou occidentales (anglais, mathématiques, sciences humaines etc.) pour faciliter l'adaptation de ces nonnes à leur nouvel environnement. Pour financer ce nouveau monastère, les besoins quotidiens des nonnes et le fonctionnement de l'université, les fondatrices ont fait appel à des bailleurs de fond, ainsi que des donateurs individuels, pour la plupart occidentaux, suivant ainsi le modèle général des monastères tibétains reconstruits en exil. Cependant, en mettant

en avance le fait d'ouvrir l'éducation religieuse aux nonnes pour la "première fois" dans l'histoire tibétaine, elles ont également attiré l'attention de nombreuses donatrices à tendance féministe qui souhaitent souvent s'engager au-delà du simple soutien financier.

Lorsque je me suis intéressé à Dolma Ling pour la première fois en 1996, dans le cadre d'une maîtrise sur l'évolution du monachisme féminin en exil, j'ai été accueilli par la co-directrice Lobsang Dechen et le principal de l'époque, Pema Shastri, ex-directeur d'une école tibétaine en exil qui n'est pas ordonné. Tous les deux m'ont aidé à résoudre les nombreuses questions que j'avais, mais ils ont également dirigé mes recherches en me soumettant de nombreux documents publiés ou archivés par l'association des nonnes tibétaines, notamment des extraits de biographies des nonnes. Ces récits de vie, d'environ une page, ont été catalogués dans l'intention d'être distribués aux donateurs (*jindag* en tibétain, un terme qui se réfère aux bienfaiteurs des religieux qui accumulent ainsi des mérites) et sont ciblés sur des questions clés, comme : leurs origines géographiques, les liens familiaux, les monastères d'affiliation (s'il y en a), les raisons de fuite en exil et leurs projets d'avenir.

En 2001 et en 2002 (des visites plus courtes ayant eu lieu en 1998 et en 1999), je suis retournée à Dolma Ling pour approfondir mes recherches dans le cadre d'une thèse sur le renoncement. Au début, le niveau de mon tibétain n'étant pas suffisamment bien pour

être autonome, j'ai été assistée lors des entretiens par une nonne parlant l'anglais. Mais une certaine réticence / méfiance s'est fait ressentir très vite : visiblement, beaucoup de nonnes essayaient de me fuir, d'autres posaient des conditions (pas d'enregistrement p.ex.) ou encore venaient me voir seule. L'une des raisons est que ma traductrice était une nouvelle nonne, et par conséquent peu expérimentée en tant que religieuse. De plus, elle était la seule résidente née en exil, ne faisant ainsi partie d'aucuns des "clans" à l'intérieur du monastère. Cependant, la contrainte majeure semble avoir été une sur-exposition des nonnes à des interviews de divers genres (journalistiques, de la part d'associations pour la défense des droits de l'homme ou d'associations pour la cause tibétaine etc.). Dès leur arrivée en exil, au Népal, les réfugiés tibétains sont interrogés par le Centre de réception du gouvernement tibétain en exil (Reception Centre soutenu par le HCR), basé à Kathmandou, qui les dirige par la suite vers l'une des institutions tibétaines. C'est à cette occasion qu'on découvre si la personne concernée a été poursuivie pour son engagement politique au pays ou non. Des nonnes qui ont vécu des emprisonnements, tortures et restrictions de toutes sortes sont nombreuses et elles sont classées sous le terme "nonne politique" (shabsi ani). Ces victimes de la politique chinoise sont souvent prises à part pour témoigner contre les atrocités commises au Tibet et les organisations tibétaines en exil se servent littéralement d'elles lors de conférences de presse, pour des publications etc. Même l'association des nonnes tibétaines a tendance à les exposer en premier chef afin d'attirer l'attention de donateurs

potentiels. En règle générale, c'est la parole de ces nonnes politiques qui sert comme raison d'être de l'institut. En même temps, des consignes ont été données afin que les nonnes ne se sentent pas obligées de répondre aux questions venant de l'extérieur, voire qu'elles refusent tout simplement tout entretien qui ne passe pas par les responsables de Dolma Ling. C'est ainsi que l'Institut se réserve en quelque sorte la diffusion d'informations sur lui-même.

Quand une réticence générale s'est établie, et parallèlement, ma relation avec la direction s'est aggravée (de peur que je dévoile certains renseignements, notamment en ce qui concerne l'aspect financier), j'ai dû changer de stratégie. Au lieu de choisir des nonnes selon des critères socio-géographiques, j'ai utilisé les relations établies lors de mes voyages précédents en Inde comme au Tibet et je me suis proposée à conduire les entretiens des nonnes fraîchement arrivées. L'avantage de cette approche tient au fait qu'une relation de confiance existait déjà grâce aux multiples retours sur le terrain, et, de plus, j'ai été en quelque sorte "initiée" par les aînées, préalable obligatoire pour s'intégrer dans la communauté monastique. Entre-temps, le réseau de mes connaissances s'est également agrandi et c'est grâce à des personnes extérieures (employés, professeurs, voisins et membres de la famille des nonnes) que j'ai pu obtenir des informations que les nonnes ne peuvent (et ne veulent) révéler en raison de leurs préceptes (incidents dans le couvent, départs de nonnes...). Par ce biais, il s'est également avéré que les critiques et remises en cause du

fonctionnement de l'institut étaient nombreuses. Le programme d'étude n'étant pas conforme à celui enseigné dans les grandes universités monastiques, les professeurs religieux et les nonnes commençaient à douter du sens d'un tel projet. De plus, des nonnes qui avaient espéré pouvoir apporter une aide à leur pays, se sentaient de plus en plus écartées et "utilisées" de manière inappropriée pour la cause tibétaine.





# Organisation des Ateliers

---



## Organisateurs

La septième édition des ateliers de l'A.J.E.I. a été organisée par :

David Picherit : [david.picherit@ajei.org](mailto:david.picherit@ajei.org)

Doctorant en ethnologie à l'université de Paris-X, Nanterre, travaille en Andhra Pradesh, sur la circulation des travailleurs manuels.

Raphaël Voix : [rvoix@jerevox.com](mailto:rvoix@jerevox.com)

Doctorant en ethnologie à l'université de Paris-X, Nanterre, travaille au Bengale, sur le mouvement politico-religieux Ananda Marga.

## Partenaires

Centre Etudes de l'Inde et de l'Asie du Sud (**CEIAS**), CNRS, Paris, France.

Centre des Sciences Humaines (**CSH**) de l'ambassade de France en Inde, New Delhi, Inde.

Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (**LESC**), Université de Paris-X, Nanterre.

Programme Franco-Indien, (**MSH**), Paris.

Service Culturel de l'Ambassade de France (**SCAC**), New Delhi, Inde.

## Listes des participants

Les ateliers 2004 se distinguent par une composition originale en terme de participants. La composition traditionnelle (1/3 de géographes, autant d'anthropologues venant avant tout de Paris et ensuite de Rouen et Bordeaux) a complètement changé. Les Géographes sont totalement absents (pour la première fois), et les villes de Bordeaux et Rouen ne sont donc plus représentées. Par contre, Les anthropologues d'Aix-Marseille semblent investir le terrain (5 représentants). Le pôle parisien (grâce à l'université de Paris-X-Nanterre) reste, de peu, le plus gros fournisseur d'étudiants. On note également la présence de Toulousains, de Rennais et de Lillois. La parité est respectée (9 femmes pour 8 hommes) chez les doctorants, mais pas chez les chercheurs (3 femmes pour 8 hommes), et la grande majorité des étudiants étaient doctorants (2/3).

## Etudiants présents – Pune 2004

Nom	Prénom	Discipline	Diplôme	Université
BAUJARD	Julie	Ethnologie	Doctorat	Aix Marseille
BRUN	Christelle	Ethnologie	D.E.A.	Toulouse
CHAISSÉ	Julien	Economie	Doctorat	C..S.H.
CHALANNE	Hind	Droit	Maîtrise	Aix-Marseille
EGRETEAU	Renaud	Sc. Politiques	Doctorat	I.E.P. Paris
FOUILLET	Cyril	Economie	Doctorat	Lyon, I.F.P.
GOLDENBERG	Anne	Anthropologie	Doctorat	Lille III
HACKETT	Jessica	Anthropologie	Maîtrise	Aix-Marseille
JAUZELON	Celina	Anthropologie	Doctorat	E.H.E.S.S. Paris
JOLLY	Johanna	Ethnologie	D.E.A.	Aix-Marseille
PICHERIT	David	Ethnologie	Doctorat	Paris X Nanterre
RIBO	Pascal	Ethnologie	Maîtrise	Aix-Marseille
SEN-GUPTA	Jean-Dillip	Economie	Doctorat	Lille I
SCHLEMMER	Grégoire	Ethnologie	Doctorat	Parix X Nanterre
SCHNEIDER	Nicola	Ethnologie	Doctorat	Paris X Nanterre
SIMON	Charlène	Sc.Politiques	2ème année	I.E.P. Rennes
VOIX	Raphaël	Ethnologie	Doctorat	Paris X Nanterre

## Chercheurs présents – Pune 2004

Nom	Prénom	Discipline	Université
DUPONT	Véronique	Démographie	I.R.D./C.S.H.
GRIMAUD	Emmanuel	Anthropologie	C.N.R.S.
HERRENSCHMIDT	Olivier	Ethnologie	Parix X Nanterre
HEUZE	Djallal	Sociologie	C.N.R.S.
LACHAÏER	Pierre	Anthropologie	E.F.E.O.
LECLERC	Eric	Géographe	C.S.H.
NEGERS	Daniel	Ethnologie	E.F.E.O.
POITEVIN	Guy	Sociologie	C.C.R.S.S.
RAIRKAR	Emma	Sociologie	C.C.R.S.S.
PATEL	Sujata	Sociologie	Université de Pune



Association Jeunes  
Etudes Indiennes -  
A.J.E.I.

---





# Historique de l'Association Jeunes Etudes Indiennes - A.J.E.I.

*« L'initiative d'un atelier, pour prendre le temps de réfléchir avec les étudiants français poursuivant leurs travaux en Inde et la volonté affichée de confronter les expériences personnelles de chacun, est à saluer comme une décision courageuse et importante »*

Serge François, Directeur du bureau des boursiers français à l'étranger, MAE, 1998

C'est sous l'initiative de Christophe Z. Guilmoto, à l'époque responsable du département de sciences sociales de l'Institut Français de Pondichéry (IFP), et d'un petit groupe d'étudiants français, que l'Association Jeunes Etudes Indiennes (AJEI) vit le jour en 1998. La vocation de cette association Loi 1901 était de mettre en relation les jeunes chercheurs en sciences sociales (de la maîtrise au post-doctorat) travaillant, trop souvent de manière isolée, dans différentes régions de l'Inde.

## Les Ateliers Jeunes Chercheurs

Les Ateliers Jeunes Chercheurs en Sciences Sociales (AJCSS) ont permis de remédier en partie à cet écueil en favorisant l'échange des expériences de terrain et des méthodologies de recherche autour de différents événements organisés chaque année par les membres de l'AJEI. Ces rencontres se sont très rapidement révélées formatrices, non seulement pour les étudiants de maîtrise, mais aussi pour les doctorants, qui ont pu exposer à l'occasion, et parfois à titre expérimental, l'évolution de leurs travaux face à un public.

Événement modeste pour certains, la tenue annuelle des Ateliers Jeunes Chercheurs (aux mois de février-mars) a permis de créer de manière incontestable un lieu mobile d'interdisciplinarité, favorisant la rencontre entre des chercheurs d'horizons différents, et suscitant des échanges fructueux, tant aux niveaux institutionnel que scientifique. Depuis 1998, les organisateurs des ateliers se sont toujours assuré une collaboration active de la part d'institutions indiennes et françaises.

Date	Lieu	Thème	Partenaires	Organisateurs
1998	Pondichéry	Libre	IFP, CSH	Christophe Z. Guilmoto
1999	New Delhi	Libre	IFP, CSH	Emmanuel Bon
2000	Bhopal	La question des limites en Sciences Sociales	Musée de l'homme de Bhopal, Alliance Française de Bhopal, CSH, IFP, EFEO.	Emmanuel Bon Corinne Giron
2001	Chennai	Le terrain en Sciences Sociales	C.S.H.; E.F.E.O.; I.F.P.; M.A.E.; Madras University	Sébastien Oliveau
2002	Pondichéry	La santé en Inde	I.F.P. Pondicherry University	Sébastien Oliveau
2003	Kolkata	Identités et territoires en Inde	University of Calcutta, EHESS, IFP, CSH	Rémy Delage Zoé E. Headley
2004	Pune	Pratiques de terrains et discours scientifique en Asie du Sud	C.S.H. Laboratoire d'ethnologie et de sociologie de Nanterre, M.S.H.	David Picherit Raphaël Voix
2005	New-Delhi	La restitution des données dans la recherche en sciences sociales : techniques et enjeux	En cours d'élaboration Voir site <a href="http://www.ajei.org">www.ajei.org</a> .	Julie Baujard Anne Goldenberg

## Les séminaires Jeunes Chercheurs

Depuis 2001, l'AJEI organise un Séminaire Jeunes Chercheurs (SJC) aux mois de novembre-décembre. Ces réunions d'une journée autour de thématiques flexibles permettent désormais aux doctorants indianistes de faire connaître l'état d'avancement de leur recherche face à un public français.

Date	Lieu	Thème	Partenaires	Organisateurs
2001	Paris	Enjeux et perspectives de l'Inde du XXIème siècle	C.E.I.A.S.	Clarisse Didelon Blandine Rippert
2002	Bordeaux	Regards interdisciplinaires sur l'Asie du Sud	R.E.G.A.R.D.S. D.Y.M.S.E.T. C.R.E.T.	Remi Bordes Zoé E. Headley Christelle Hinnewinkel
2003	Poitiers	Migrations en Asie du Sud	MIGRINTER	Tristan Brusle Aurélie Varrel
2004	Rouen	L'Inde et le politique : Rapport de force et rapports de sens.	Université de Rouen L.E.D.R.A.	Virginie Chasles, Elsa Chavignier Anne-Cécile Hoyez

## Les rencontres « autour de... »

Pour la rentrée universitaire 2004-2005, l'association a mis en place, dans un cadre convivial, des séances de réflexion autour du parcours de recherche d'un chercheur confirmé. Ces manifestations ont vocation à créer de nouveaux espaces de rencontres entre jeunes chercheurs et chercheurs. Plus courtes que les Ateliers ou Séminaires Jeunes Chercheurs, elles veulent se renouveler régulièrement au gré des attentes et des désirs exprimés par les étudiants. Tous les détails relatifs à ces « Autour de... » sont régulièrement mis en ligne sur le site de l'A.J.E.I.

Date	Lieu	Thème	Invité	Organisation
Sept. 2004	Paris	Transdisciplinarité et enjeux politiques de la recherche.	Jean-Luc Racine	David Picherit Raphaël Voix

## Un site internet : **WWW.AJEI.ORG**

Le site Internet de l'association propose une série de services aux visiteurs avec :

- ✓ La mise en ligne d'un répertoire interactif des jeunes chercheurs. Il s'agit d'une base de données sur les étudiants mise à jour en temps réel.
- ✓ Toutes les informations sur la vie de l'association, notamment les détails pratiques de l'organisation des ateliers et séminaires.
- ✓ De nombreuses publications en ligne sont disponibles (communications présentées lors des ateliers et séminaires, articles de revue, mémoires de maîtrise et de DEA...).
- ✓ Des forums de discussion thématiques (actualités AJEI, actualités recherche, forum général...).
- ✓ Un répertoire de sites Internet spécialisé sur l'Inde et évalué par les jeunes chercheurs.

Le site web [ajei.org](http://ajei.org) constitue la véritable colonne vertébrale de l'A.J.E.I. Il permet de tisser un lien entre des membres éparpillés dans toute la France et sur divers terrains en Inde. Bien que les informations contenues ne concernent qu'un public restreint d'étudiants, de jeunes chercheurs en sciences sociales et d'indianistes confirmés, l'accroissement de la popularité du site depuis sa création en 1999 est constant. On observe aujourd'hui plus d'une trentaine de connexions par jour, soit plus de 3000 pages vues par mois (sans compter le forum, l'annuaire de liens et les mémoires en ligne).

Outre la page d'accueil, certaines pages sont particulièrement visitées : la page "visas" (plus de 400 visites par mois), celle des membres (300), des évènements et des publications (200). L'objectif du site qui depuis sa création cherche à distribuer des informations sur l'Inde peu disponible ailleurs et de rendre la jeune recherche française indianiste en sciences sociales plus visible est ainsi atteint progressivement.

Les communications et mémoires mis en ligne (non comptés dans les statistiques présentées) connaissent des taux de fréquentation honorables avec plus de 30 visites par mois.

Si vous voulez être lus, désormais c'est vers le site de l'ajei qu'il faut se diriger !

## Le Bureau 2004/2005

Et bien sûr derrière l'association, il y a surtout un bureau actif solidaire et convivial :

**Président** : David Picherit

(david.picherit@ajei.org)

**Vice-président Inde** : Julie Baujard

(julie.baujard@zazie.net)

**Vice-président France** : Grégoire Schlemmer

(schlemmergreg@hotmail.com)

**Secrétaire** : Tristan Brusle (tristan.brusle@free.fr)

**Secrétaire-adjoint** : Raphaël Voix

(rvoix@jerevox.com)

**Treasorier** : Zoé Headley (zoehedley@yahoo.com)

N'hésitez pas à les contacter si nécessaire...





Répertoire des jeunes  
chercheurs français en  
sciences sociales  
travaillant sur le  
monde indien

---



## Disciplines représentées<sup>24</sup>

Disciplines	Effectif
Géographie	9
Anthropologie/Ethnologie	16
Ethnomusicologie	2
Histoire	2
Sciences Politiques	2
Economie	2
Sociologie	1
Géopolitique	1
<b>Total</b>	<b>35</b>

## Localisation de la jeune recherche française en Asie du Sud

Etat/ville	Effectif	Etat/ville	Effectif
<b>INDE</b>		Mumbai	5
Assam	1	New Delhi	5
Andhra Pradesh	1	Orissa	1
Bangalore	1	Pondichéry	2
Chattisgarh	0	Orissa	1
Himachal pradesh	2	Pondichéry	2
Hyderabad	1	Tamil Nadu	5
Karnataka	0	Uttar Pradesh	1
Kerala	3	Uttaranchal	2
Ladhak	1	West Bengal	1
Madhya Pradesh	0		
<b>AFGHANISTAN</b>	1	<b>BANGLADESH</b>	1
<b>NEPAL</b>	3	<b>PAKISTAN</b>	1

<sup>24</sup> Ce repertoire n'a pas prétention à l'exhaustivité, il ne comprend que les membres de l'A.J.E.I en 2004

## ARRAGO Emilie

**E-mail :** arrago.emilie@free.fr

**Discipline :** Anthropologie sociale et ethnologie

**Titre de la recherche :** Le culte de la Parole et la notion de « Magie » autour d'une Déesse locale en Assam

**Lieux de terrain :** Assam (Extrême nord-est de l'Inde).

**Diplôme préparé :** Doctorat (1<sup>ère</sup> année)

**Directeur de recherche :** Francis Zimmermann

**Université :** EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales)

**Laboratoire de rattachement :** LAHIC (Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire de l'Institution de la Culture)

### Résumé du projet de recherche :

Ce travail de thèse se penche sur un grand centre de pèlerinage hindou qui rend quotidiennement un culte tantrique à Kamakhya. L'inventaire des institutions sociales et culturelles de ce temple est orienté par deux réflexions : l'image de la Déesse et son ancrage régional, bien que son image intègre à la fois des catégories universelles qui m'amènent à allier au sérieux de l'anthropologie religieuse le souci des études sur la parenté (une partie prépondérante du culte est vouée aux femmes et aborde des représentations sur la procréation et la sexualité). Le deuxième axe me conduit à analyser l'alliance opératoire entre la Parole et « la magie » à la lumière de l'anthropologie cognitive d'aujourd'hui. Ce domaine de recherche part du lien entre la Déesse et la Parole, thème hérité des études indiennes classiques, et du rôle de la pragmatique dans l'étude des mantras.

# BAUJARD Julie

**E-Mail :** julie.baujard@zazie.net

**Discipline :** Anthropologie

**Date de Naissance :** 22/04/1976

**Titre de la recherche :** Identité « réfugié » ou la construction d'une citoyenneté mondialisée. Le cas des réfugiés à Delhi.

**Lieux du terrain :** New Delhi

**Diplôme préparé :** Doctorat 1<sup>re</sup> année

**Directeur de recherche :** François Robinne

**Laboratoire de rattachement en France :** Université de Provence, Aix-Marseille l'Institut de Recherche sur le Sud-Est Asiatique (IRSEA-Maison Asie Pacifique, Marseille)

**Laboratoire de rattachement en Asie du Sud :** Centre de Sciences Humaines de New Delhi (du 15/10/04 au 31/03/05)

## **Résumé du projet de recherche :**

Commencée en 2001, dans le cadre d'une maîtrise d'ethnologie puis d'un DEA, cette recherche sur les réfugiés de Birmanie et d'Afghanistan accueillis à New Delhi et sous protection des Nations Unies s'interroge sur les processus de construction identitaire en milieu réfugié et en particulier sur la place prise par le statut de réfugié dans la redéfinition de soi et de son groupe d'appartenance.

Pour la thèse, l'étude se fondera sur les ethnographies des deux groupes précédemment cités, accompagnées du recueil des informations sur l'ensemble des réfugiés de la zone d'enquête (les Tibétains et les réfugiés non-

statutaires) ; ceci afin d'avoir un état le plus fidèle possible de la "catégorie" des réfugiés dans toute sa diversité, à un moment donné en un lieu donné, Delhi.

L'intérêt de travailler en Inde, pays non signataire des textes onusiens relatifs au statut des réfugiés, réside dans le fait que cette absence de législation introduit un flou intéressant, plus fertile que la catégorisation binaire réfugié/non réfugié qui prévaut dans les pays ayant adopté la législation des Nations Unies. Cette situation permet plus de latitude dans la définition de la personne réfugiée.

Des questions de territoire et de territorialité se posent. Si les réfugiés sont, par nature, déterritorialisés, les agences des Nations Unies et autres organisations internationales qui gravitent autour des réfugiés sont elles-mêmes déterritorialisées. En découle une perception particulière de son identité pour un réfugié. Dans mon DEA, je parle de changement d'échelle dans les référents identitaires, de rapprochement entre les dimensions locales et globales. Cette déterritorialisation y participe. A Delhi, le réfugié est la fois dans le local et le global. Il est dans une logique locale, régionale du fait de sa propre histoire et, quand il vient à Delhi, il entre dans une sphère d'intérêts globaux. C'est en cela que je parle de « citoyenneté mondialisée ».

**Financement Actuel :** Allocation de recherche (2003-2005)

# BAUTES Nicolas

**E-Mail :** nicolas-ba@noos.fr

**Discipline :** Géographe

**Date de Naissance :** 19/09/1974

**Titre de la recherche :** Emergence et approche géographique du changement dans la ville d'Udaipur (Rajasthan) : système touristique et territoire

**Lieux du terrain :** Udaipur, Rajasthan

**Diplôme préparé :** Doctorat

**Directeur de Recherche :** Philippe Cadène

**Rattachement en France :** UMR SEDET (Université Paris VII)

## **Résumé du projet de recherche :**

Dans un contexte dans lequel les territoires locaux indiens sont soumis à de nouvelles configurations liées à une dynamique complexe de changements initiée depuis l'Indépendance et affirmée depuis l'ouverture du pays, l'objet de cette recherche est de mettre en place une approche du changement territorial.

A partir de l'étude du système touristique local, qui se pose depuis les années 1950 comme l'une des réponses aux changements et à une nécessité d'établir une dynamique locale de développement économique, il s'agit d'appréhender le fonctionnement du système territorial, dans ses perspectives sociales et économiques. Quelles sont les forces sociales qui priment dans la gestion du territoire ? Quelles sont les perspectives, pour les individus, de s'engager dans une économie qui leur permettrait d'enrayer des situations de crise? Quels

changements le tourisme induit-il sur les rapports qu'établissent individus et groupes avec leur territoire?

Le tourisme est approché comme étant l'un des domaines témoignant de l'évolution de la ville d'Udaipur, orientant son développement, et déterminant largement ses possibilités d'évolution. En questionnant la durabilité du tourisme dans la ville, cette recherche propose une réflexion sur l'avenir des territoires locaux intermédiaires.

**Financement actuel :** Bourse franco-indienne



# BORDES Rémi

**Discipline :** Ethnologie

**Date de Naissance :** 20/03/1974

**Lieux du terrain :** Région de la Seti, District de Doti, Népal

**Diplôme préparé :** Doctorat

**Directeur de recherche :** Annie Hubert

**Rattachement en France :** ATOTEM (Université Bordeaux II)

## Résumé du projet de recherche :

Mon travail est centré sur la traduction de corpus issus principalement de deux genres distincts, tous deux caractéristiques de la partie ouest des piémonts de culture indo-népalaise : les récits héroïques (*bharat*) et les chants alternés (*denda*).

Les *Bharat*, interprétés par des basses castes, sont l'héritage d'une époque féodale qu'ils peuvent contribuer à éclairer. C'est cependant avant tout sous leurs aspects formels que je les étudie : analyse de leur langue, de leur logique narrative, de leurs figures de style, des procédés d'improvisation orale, ainsi que de leurs traits musicaux. En s'intéressant ensuite à leur réception, j'explique pourquoi et comment les valeurs et discours que les épopées mettent en scène perdurent dans la société contemporaine.

Les *Denda* en revanche sont un ensemble de chants masculins ou féminins, dont la forme peut varier de la ronde villageoise à la plainte intimiste, aux connotations plus 'profanes'. L'étude de leurs

répertoires d'images et de leurs formes poético-mélodiques montre les facettes d'un genre d'autant plus répandu et apprécié, qu'il laisse libre cours à des sentiments dont l'expression est partout ailleurs réprouvée par la culture.

**Financement actuel :** Allocation de recherche

# **BOUIFROU Linda**

**E-Mail :** lindavie@yahoo.fr

**Discipline :** Géographie (urbaine)

**Date de Naissance :** 01/12/1974

**Titre de la recherche :** L'insertion des bidonvilles dans les réseaux de la mondialisation, le cas de Delhi.

**Lieux du terrain :** Inde : Delhi & autres villes.

**Diplôme préparé :** Doctorat, 1<sup>ère</sup> année.

**Directeur de recherche :** P. Cadene

**Laboratoire de rattachement en France :** PARIS VII. Labo SEDET.

**Université de rattachement en Asie du Sud :** Université J. Nehru et CSH.

## **Résumé du projet de recherche :**

Le but de cette future thèse est de démontrer que la forme spécifique de ségrégation urbaine que sont les bidonvilles n'empêche pas ces territoires de participer à la dynamique mondiale. En effet, les bidonvilles sont des lieux de pauvreté et d'exclusion mais dans lesquels existent une certaine vitalité, des opportunités, des activités. L'hypothèse fondamentale est donc que les bidonvilles ne sont pas coupés des localités, des régions et du monde. La ségrégation n'implique pas la rupture de tous les liens, mais au contraire les renforce peut-être.

En m'intéressant au cas particulier de Delhi, je voudrais mettre en valeur le dynamisme économique et social des bidonvilles et leur relation à la mondialisation. Pour cela, je tenterais de mettre en avant le rôle des acteurs des bidonvilles (habitants,

communautés, associations locales, ONG...) et de voir dans quelles mesures ils contribuent au processus d'intégration de ces territoires dans l'économie mondiale. Puis j'essayerais de voir comment les bidonvilles s'inscrivent dans la métropole de Delhi, comment s'effectue la connexion entre ces espaces et la ville internationale, entre le local et le global. Et enfin, je voudrais parvenir à discerner quels sont les liens, les flux et les réseaux qui se nouent entre les habitants des bidonvilles, leurs territoires et l'espace métropolitain, voire mondial.

Ce projet de recherche permettra d'envisager l'intégration de ces espaces ainsi que la vitalité endogène, les activités et les potentialités de développement qui existent dans les bidonvilles. Ces territoires urbains pouvant être pleinement intégrés à la métropole et à l'espace mondialisé.

**Financement Actuel :** Allocataire de recherche + bourse MAE.

# **BRUN Christelle**

**E-Mail :** kikouaquarelle@yahoo.fr/

kikou\_aquarelle@msn.com

**Discipline :** Anthropologie

**Date de naissance :** 28/06/1978

**Titre de la Recherche :** “Les Bohras: étude d’une communauté ismaélienne au Maharashtra”.

**Niveau :** DEA

**Lieux du terrain :** Mumbai, Pune

**Directeur de Recherches :** Djallal Heuzé

**Affiliation en France :** EHESS Toulouse

## **BRUSLÉ Tristan**

**E-Mail :** tristan.brusle@free.fr

**Discipline :** géographie

**Date de Naissance :** 27/01/1972

**Titre de la recherche :** Les travailleurs temporaires de l'Ouest népalais en Inde. Logiques migratoires et construction du monde.

**Lieux du terrain :** Ouest du Népal ; Inde : Delhi et Uttaranchal

**Diplôme préparé :** 4<sup>ème</sup> année de doctorat de Géographie

**Directeur de recherche :** Emmanuel Mamung

**Laboratoire de rattachement en France :** MIGRINTER, CNRS Poitiers ; UPR 299 « Milieux, sociétés et cultures en Himalaya », CNRS, Villejuif.

### **Résumé du projet de recherche :**

Dans l'Ouest du Népal, les exploitations agricoles dépendent en grande partie des migrations pour leur survie. Les récoltes ne couvrent en effet que la moitié des besoins annuels en nourriture. La rareté du travail au Népal entraîne les hommes, plus rarement les femmes, à migrer en Inde durant la morte-saison agricole estivale ou hivernale. De l'Uttaranchal à Bangalore en passant par Delhi ou l'Andhra Pradesh, ces migrations saisonnières, que l'on peut qualifier de circulations, sont inscrites dans le fonctionnement des systèmes agraires depuis au moins une quarantaine d'années. Les logiques des migrations, leur organisation, leur articulation avec l'économie villageoise sont parmi mes centres d'intérêt.

En outre, je tente de comprendre comment les népalais se meuvent dans un environnement urbain qui ne leur est pas familier. Quels sont les discours qu'ils tiennent sur leur espace de travail ? Dans quelle mesure peut-on parler d'appropriation de l'espace de migration ? En quoi ces espaces de migration sont-ils intégrés dans les territoires des Népalais ?

Enfin la migration est synonyme de confrontation avec l'Étranger, Indien ou Népalais d'une autre région. C'est une occasion de prendre conscience de sa propre identité, vue en termes de différences. Je m'intéresse aux discours et manifestations identitaires développés par les Népalais.

**Financement Actuel :** Enseignement.

## **CARU Vanessa**

**E-Mail :** vanessacaru@hotmail.com

**Discipline :** Histoire

**Date de Naissance :** 03/10/1979

**Titre de la recherche :** L'habitat ouvrier à Bombay, époque coloniale, 1850-1947.

**Lieux du terrain :** Bombay

**Diplôme préparé :** Doctorat (1<sup>e</sup> année).

**Directeur de recherche :** J. Pouchepadass

**Laboratoire de rattachement en France :** Paris VII, SEDET.

### **Résumé du projet de recherche :**

La notion d'habitat ouvrier étant entendue à la fois comme espace matériel et comme ensemble de réseaux sociaux et de pouvoir, le questionnement qui lui est adressé se situe à la croisée entre l'histoire sociale, ses dimensions spatiales et ses implications politiques.

**Financement Actuel :** Allocation de recherche.



# CHAISSÉ Julien

**E-Mail :** julien.chaisse@csh-delhi.com

**Discipline :** Droit

**Date de Naissance :** 21/04/1976

**Titre de la recherche :** L'implication de l'Inde dans le contentieux commercial relevant de l'Organisation Mondiale du Commerce

**Lieux du terrain :** Delhi / Bombay

**Diplôme préparé :** Doctorat 4<sup>ème</sup> année

**Directeur de recherche :** Rostane Mehdi

**Laboratoire de rattachement en France :** Université d'Aix-Marseille III / Centre d'Etudes et de Recherches Internationales et Communautaires (CERIC)

**Laboratoire de rattachement en Asie du Sud :** Centre de Sciences Humaines de New Delhi

## **Résumé du projet de recherche :**

L'institution de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) en 1994 a notamment apporté une innovation juridique importante sur la scène internationale en l'objet du mécanisme de règlement des différends. Destiné à résoudre les contentieux commerciaux, ce mécanisme est également l'indicateur principal du degré de mise en conformité des législations nationales au droit de l'OMC. Au sein du système juridique OMC, l'Inde occupe une place singulière. Loin d'atteindre les parts européennes ou américaines dans le volume mondial des échanges, elle occupe toutefois une place de choix en se trouvant au premier rang du groupe des pays en voie de développement. Sur le plan juridique, cela se traduit par une implication quantitative importante

dans le mécanisme de règlement des différends de l'organisation. Que ce soit en tant que défenderesse, plaignante ou tierce partie, l'Inde apparaît déjà dans plus d'une quinzaine de contentieux de première importance. Chaque posture est examinée au regard du droit matériel et des structures argumentaires déployées dans chaque affaire. Sur la base de ces analyses, il s'agit de dégager les centres d'intérêts principaux pour l'Inde, en sachant déjà qu'une grande part repose sur trois secteurs couverts respectivement par l'Accord sur les Aspects des Droits de Propriété Intellectuelle qui touchent au Commerce, l'Accord sur l'Agriculture et l'Accord sur les Textiles et les Vêtements. Au-delà de l'analyse sectorielle et sur le plan global de la recherche, nous devrions parvenir à évaluer la contribution indienne au développement jurisprudentiel du droit de l'OMC depuis presque une dizaine d'année et, ce faisant, juger au plus près du rôle tenu par ce pays dans l'évolution du droit du commerce international.

**Financement Actuel :** Chercheur contractuel du Ministère des Affaires étrangères

# CHIRON Olivier

**Date de Naissance :** 24/04/1973

**E-Mail :** Chiron\_olivier@hotmail.com

**Discipline :** Géographie

**Diplôme préparé :** Doctorat - + de 4 ans

**Affiliation en France :** Maison des Sciences de l'Homme / BORDEAUX III

**Laboratoire en France :** TIDE/MIGRINTER

**Titre de la Recherche :** les paysages de l'ouest du Sikkim : représentations spatiales et enjeux identitaires

**Terrain :** Dagdogra-Bombay-Poona

## **D'HUBERT Thibaut**

**E-Mail :** thdhubert@hotmail.com

**Discipline :** Histoire de la littérature religieuse nord indienne

**Date de Naissance :** 05/07/1981

**Titre de la Recherche :** La culture indo-persane dans la littérature médiévale bengalie

**Lieux du terrain :** Bangladesh

**Diplômes préparés :** DEA Hautes Etudes Asiatiques, deuxième année de Persan à l'INALCO.

**Directeur de recherches :** Françoise « Nalini » Delvoye

**Laboratoire de rattachement en France :** EPHE, section IV Sciences Historiques et Philologiques / Laboratoire Hautes Etudes Asiatiques

### **Résumé du projet de recherche :**

Je viens de soutenir un mémoire à l'INALCO, sous la direction de Philippe Benoît, en bengali sur une adaptation médiévale du Râmâyana. Mon travail portait sur les légendes purâniques contenues dans le premier livre du Krittibâsî Râmâyana (XVe/XVIe s.?). Cette étude visait à définir le rôle de ces récits dans l'adaptation bengalie de l'épopée sanscrite de Vâlmîki. Ceci impliquait une comparaison avec la littérature sanscrite et une autre version vernaculaire médiévale du Râmâyana, le Râmcaritmânas de Tulsîdâsa rédigé en Avadhi au XVIe/XVIIe s.. Ce mémoire s'inscrit dans les domaines de l'intertextualité et de la rhétorique des textes religieux en Inde. Je vais cette année entreprendre un DEA à l'EPHE sur les adaptations en bengali d'ouvrages de

la littérature persane et avadhi par des poètes musulmans au cours de la période médiévale. Cette étude abordera des questions de l'ordre de la transtextualité et de l'histoire religieuse.

## DEJOUHANET Lucie

**E-mail :** lucie.dejouhanet@wanadoo.fr

**Discipline :** Géographie, cartographie, SIG

**Date de naissance :** 12/03/1980

**Titre de la recherche :** Les plantes médicinales dans les dynamiques paysagères des Ghâts occidentaux au Kerala (Inde du Sud) : le double enjeu de la conservation de la biodiversité et de la participation des populations à la gestion des ressources

**Terrain de recherche :** Kerala

**Diplôme préparé :** Doctorat de Géographie, 1ère année

**Directeur de recherche :** Jérôme Marie, Frédéric Landy

**Laboratoire de rattachement en France :** Géotropiques, Université Paris X Nanterre

**Établissement de rattachement en Asie du Sud :** Institut Français de Pondichery

### **Résumé du projet de recherche :**

La forêt des Ghâts occidentaux (Inde) est remarquable par sa riche biodiversité et ses densités de population élevées. Face à la déforestation et la dégradation des milieux, l'État du Kerala, notre terrain d'étude, veut encourager la participation des populations locales à la gestion des écosystèmes forestiers. Dans un contexte d'essor des recherches pharmaceutiques sur les plantes médicinales des forêts tropicales, l'exploitation de ces plantes par les habitants permettrait-elle un développement « durable » de la zone ? Partant de l'hypothèse que cette activité déstabilise le milieu, j'analyserai, par une étude de paysage, l'impact sur la

biodiversité de l'occupation humaine, puis j'étudierai, par un travail sur la filière des plantes médicinales et par des changements d'échelle géographique, les modes d'exploitation de ces plantes et la manière dont ils structurent l'espace et illustrent la perception de la biodiversité par les populations locales, l'impact de l'exploitation sur la vie et l'économie rurale et enfin l'intégration de la forêt des Ghâts occidentaux à de larges circuits de commercialisation.

**Financement actuel :** Allocation de recherche de l'IFP

## **DELAGE Rémy**

**E-Mail :** remy\_delage@yahoo.com

**Discipline :** Géographie

**Date de Naissance :** 26/02/1975

**Titre de la recherche :** Identités et territorialités d'un pèlerinage au Kerala. Le cas du phénomène Sabarimala en Inde du sud. (provisoire)

**Lieux du terrain :** Kerala, Tamil Nadu

**Diplôme préparé :** Thèse (1999-2004)

**Directeur de recherche :** Prof. Singaravelou

**Laboratoire de rattachement en France :** Université de Bordeaux III, Ades-Dymset

### **Résumé du projet de recherche :**

Le pèlerinage à Sabarimala, dans le sud intérieur et montagneux du Kerala, constitue l'un des phénomènes religieux les plus significatifs dans la période contemporaine puisqu'il combine des caractéristiques anthropologiques originales (cérémonie d'initiation, période d'austérités, masculinité), tout en drainant des populations essentiellement originaires des quatre états du sud de l'Inde (Kerala, Tamil Nadu, Andhra Pradesh et Karnataka).

Le projet de thèse s'articule autour de quatre angles d'approche complémentaires : les rapports et les formes d'attachement aux lieux via une critique des sources historiques du pèlerinage et une analyse du rôle territorialisant du récit mythologique (1) ; un volet institutionnel introduit ensuite les modes majeurs de gestion de l'espace du temple, avec une



vérification de l'hypothèse de la gestion déterritorialisante du pèlerinage par l'autorité actuelle du temple, le Travancore Devaswom Board et une étude des conflits de légitimité territoriale internes aux groupes processionnels (2) ; les significations sociales et religieuses du geste pèlerin sont abordées, avec une présentation du profil sociologique global du pèlerinage et une analyse des rapports de l'individu au corps et à l'espace durant le trajet et la marche à pied (3) ; enfin, divers essais de cartographie du pèlerinage permettent de montrer la déformation de la carte de l'Inde du sud alors que la circulation religieuse nous renseigne sur les processus d'identification des groupes de pèlerins à l'espace régional sud-indien (4).

**Financement Actuel :** Bourse Lavoisier 2004/2005  
et affiliation SOAS, Dept of Anthropology 2004 2005

## **EGRETEAU Renaud**

**E-Mail :** regreteau@hotmail.com

**Discipline :** Sciences Politiques – Relations Internationales

**Date de Naissance :** 31/07/1978

**Titre de la recherche :** La Rivalité Inde-Chine en Birmanie : la Birmanie (Myanmar) dans la politique chinoise de l'Inde.

**Lieux du terrain :** Inde – Birmanie - Chine

**Diplôme préparé :** Doctorat commencé en octobre 2002.

**Directeur de recherche :** Christophe Jaffrelot

**Laboratoire de rattachement en France :** Institut d'Etudes Politiques de Paris et CERI

**Laboratoire de rattachement en Asie du Sud :** Centre de Sciences Humaines (CSH Delhi 2002-2004) et Institut de Recherches sur l'Asie du Sud-Est Contemporaine (IRASEC Bangkok, 2004-2005)

### **Résumé du projet de recherche :**

Le projet de thèse proposé va consister à analyser la perception que l'Inde a de l'éventuelle rivalité politique et stratégique avec la Chine et la réponse qu'elle pourra y apporter dans les années à venir en établissant clairement une « politique chinoise » à New Delhi. Plus spécifiquement, un cadre d'analyse restreint, mais véritablement stratégique, pourra être envisagé en focalisant la recherche sur la « compétition stratégique » sino-indienne qui se dessine en Birmanie et dans le Golfe du Bengale. La confrontation des intérêts sino-indiens dans cette région pivot, de l'Assam à l'Irrawaddy, devient en effet de plus en plus flagrante, et avec l'influence grandissante de Pékin sur la junte birmane, la

Birmanie est devenue le pays où l'Inde et la Chine pourraient être le plus susceptibles, à terme, de recréer les conditions d'un véritable « Grand Jeu » régional. Dans les années 1990, la configuration géopolitique et sécuritaire de cette région « indo-chinoise » a conduit l'Inde à se rapprocher du régime militaire birman et à se distancer progressivement des mouvements démocratiques, en particulier des activistes politiques réfugiés sur son territoire. La perception d'une menace chinoise sur son flanc oriental et dans l'Océan Indien, ainsi que l'instabilité récurrente du Nord-Est de l'Inde en proie à de multiples insurrections et trafics ont amené New Delhi à changer d'orientation diplomatique et à appliquer une politique véritablement réaliste vis-à-vis de la junte birmane depuis le milieu des années 1990, abandonnant ainsi son credo idéaliste et moralisateur. L'influence de la situation politique régionale (Etat birman fortement militarisé, insurrections et troubles du Nord-Est de l'Inde, trafics de drogues et d'armes dans cette région reculée, influence et stratégie chinoises) sur la diplomatie que l'Inde entend définir dans cette région pivot pourra être le fil directeur du projet.

Il s'agira donc de considérer les nouveaux rapports de forces entre l'Inde et la Chine en Birmanie et d'analyser la réaction de la diplomatie indienne et la dimension politique que l'Inde entend se donner dans cette zone cruciale de l'Asie où la diplomatie chinoise a déjà avancé ses pions depuis plusieurs années.

**Financement Actuel :** Bourse MAE-CSH Sciences Politiques (2002-2004) et Bourse IRASEC-Lavoisier (2004-2005)

## **ESPERANDIEU Aurelie**

**Date de Naissance :** 13/05/1980

**E-Mail :** esperandieu@ifrance.com

**Discipline :** Géographie

**Diplôme Préparé :** DEA

**Affiliation en France :** Paris VII

**Titre de la Recherche :** Insertion des bidonvilles dans  
la ville: quels déterminants ?

**Terrain :** Pune

# FOUILLET Cyril

**Date de Naissance :** 05/05/1975

**E-mail1 :** cyril.fouillet@ifpindia.org

**E-mail2 :** cfouille75@yahoo.fr

**Discipline :** Economie

**Diplôme préparé :** Doctorat – 2ème année

**Directeur de Recherche :** Jean-Michel Servet

**Affiliation en France :** Université Lumière Lyon II

**Laboratoire de rattachement en France :** Centre  
Léon Walras (CNRS/Lyon II)

**Laboratoire de rattachement en Asie du sud :**  
Institut Français de Pondichéry

**Titre de la Recherche :** Les nouvelles formes d'action  
des politiques publiques d'aide au développement: le  
cas de la microfinance

## Résumé du projet de recherche :

En Inde, le développement de la microfinance passe en grande partie par l'essor des *Self-Help Groups* (SHGs). Selon la NABARD<sup>25</sup>, émanation de la banque centrale indienne qui a fortement poussé à l'expansion de ces groupes, plus de 700 000 groupes avaient été formés en mars 2003 soit plus de 11 millions de personnes touchées. Dorénavant, une grande partie des ONGs mais aussi et surtout des agences publiques considèrent ces groupes comme la « nouvelle solution » à la pauvreté. L'État indien mise énormément sur eux et les « utilise » comme les nouveaux vecteurs des programmes publics (*schemes*). L'action de ces nouvelles formes d'action publique se substitue à l'action de l'Etat. Partant de ce constat, l'objectif de ma recherche est le suivant : Dans quelle mesure ces nouvelles formes d'action publique sont efficaces et légitimes ?

---

<sup>25</sup> NABARD : National Bank for Agriculture and Rural Development

Deux axes de recherche sont privilégiés :

- Une analyse de l'offre de services de ces nouvelles formes d'action des politiques publiques d'aide au développement ; Comment sont-ils conçus et mis en œuvre ? On suppose que les méthodes sont davantage participatives et les produits plus efficaces, plus adaptés mais qu'elles sont les critères d'évaluation ? Dans quelle mesure ces services diffèrent-ils des programmes précédents de lutte contre la pauvreté ? Qu'induisent les liens complexes entre banques, *schemes* et institution de microfinance ?
- Une analyse du point de vue des clients en s'interrogeant sur les aspects économiques (variation des revenus ; démarrage d'activité économique ; diminution de l'endettement ; mobilisation de l'épargne) et sociaux (diminution de certaines formes d'inégalités) de l'appropriation de ces nouvelles formes d'action par les bénéficiaires et leur famille.

Toutes ces interrogations sont nécessaires pour déterminer si ces formes d'action publique mobilisent plus efficacement les fonds qui leur sont alloués au regard d'autres types d'actions d'aide au développement.

Pour mener à bien ces objectifs, mon projet de recherche, inséré dans le programme « *Microfinance and Socially Sustainable Development* », poursuivra un premier travail effectué durant un séjour de six mois au sein de l'Institut Français de Pondichéry (novembre 2003 – mai 2004) et se focalisera sur le point de vue des institutions et des clients, tant au niveau individuel que collectif.

**Financement Actuel :** Bourse de l'Institut Français De Pondichéry

# GOLDENBERG Anne

**E-Mail :** icianita@hotmail.com

**Discipline :** sciences de l'information et de la communication

**Date de Naissance :** 26/08/1979

**Titre de la recherche:** Autour des initiatives « d'informatique sociale » en Inde, coordinations, concepteurs, usagers et imaginaires sociotechniques.

**Lieux du terrain :** technopoles indiennes/ un village nord indien en cours d'équipement par le projet Chiraag (à définir)

**Directeur de recherche :** Bernard Conein, Serge Proulx

**Laboratoire de rattachement en France :** GRAAC, Lille3 GRM, UQAM (Montréal)

## **Résumé du projet de recherche :**

L'Inde, sous continent de contrastes socioculturels, se trouve être à la fois une puissance informatique en plein essor et un pays en développement, avec de nombreuses zones de précarités et d'exclusion. Or si "la plus grande démocratie du monde" ne se situe pas à proprement parler dans un contexte de redistribution sociale, si l'explosion de l'informatique semble avoir surtout concerné une petite section élitiste et consommatrice de la population, cette juxtaposition n'est pas restée impensée et de façon originale une grande diversité d'acteurs ont tenté de faire des TIC un outil de développement et ce de façon relativement endogène, dans des imaginaires sociotechniques qui oscillent entre globalisation et spécificité indienne. Mon étude se donne pour objet

de rendre compte de ces innovations sociales et techniques en analysant le cadre symbolique et représentationnel dont elles s'entourent.

En m'inspirant du modèle d'action et de création développé par l'univers du logiciel libre, j'interrogerai notamment la notion de coopération (entre concepteurs, concepteurs et usagers, entre usagers) dans l'élaboration, la mise en place, le maintien de ce type d'initiatives. Pour cela mon travail se divisera en deux axes. Tout d'abord je m'attacherai à une analyse mêlant sociologie des techniques et du développement via une typologie panoramique de plusieurs projets de "développement" autour de l'informatique en Inde, (sur la base de comparaisons avec le même secteur en France et au Québec).

Parallèlement, je mènerai deux études de "terrain", une analyse du processus coopératif de construction et de diffusion, sous licence libre, d'un ordinateur du pauvre (le Simputer), l'autre étant le suivi de l'arrivée d'Internet dans un village nord indien dans le cadre d'un projet d'insertion basé sur l'interaction (projet Chiraag, IIT Madras).

**Financement Actuel:** contrat en tant qu'intervenante externe chez France Telecom



# GUILLEBAUD Christine

**E-Mail :** cguillebaud@free.fr

**Discipline :** Anthropologie-Ethnomusicologie

**Date de Naissance :** 01/10/1973

**Titre de la recherche :** « Musiques de l'Aléatoire. Une ethnographie des pratiques musicales itinérantes au Kerala (Inde du Sud) », Thèse, Paris X-Nanterre, 2003

**Lieux du terrain :** Kerala – Trichur et Palakkad District

**Diplôme préparé :** Post-doctorat

**Laboratoire de rattachement en France :** Laboratoire d'ethnomusicologie (UMR 8574 - CNRS / Musée de l'Homme)

**Laboratoire de rattachement en Asie du Sud :** IFP (1999/2000) - Kannur University - Department of Anthropology (2004)

## Résumé du projet de recherche :

J'ai consacré ma thèse à un réseau de musiques itinérantes dont participent trois castes de spécialistes (Pulluvan, Mannan et Panan) dans l'Etat du Kerala en Inde du Sud. Ces musiciens 'intouchables' ont la particularité de travailler à la demande ou au porte-à-porte pour le compte de familles de plus haut statut, auxquelles ils fournissent un certain nombre de services rituels visant à traiter les maux et les infortunes. J'ai suivi les musiciens itinérants dans les différentes phases de leur activité et me suis attachée à reconstituer les différents réseaux de patronage auxquels ils participent : rituels domestiques, tournées de chant au porte-à-porte, All India Radio, industrie de la cassette folk, réseaux des universités de

musicologie et des académies gouvernementales. Dans ce vaste système de médiation, la musique ne s'actualise pas de la même façon en fonction du cadre où on l'observe. J'ai envisagé la musique comme un phénomène interdépendant, en interaction avec des supports variés (voix, instruments, images, concepts, divinités) et dont les codes se trouvent sans cesse renouvelés en fonction des commanditaires, des lieux et des contextes. La musique se donne ainsi à penser dans sa mobilité, à la fois dans son contexte d'élaboration, de réception et de circulation.

Mon projet post-doctoral porte sur les processus de patrimonialisation et de folklorisation des musiques régionales. Je concentre actuellement mes investigations ethnographiques sur les formes musicales d'Onam, la « fête nationale » du Kerala.

**Financement Actuel :** Post-doctorat CNRS.

# HACKETT Jessica

**E-Mail :** jeleigh76@yahoo.fr

**Discipline :** ethnologie

**Date de Naissance :** 28/07/1976

**Titre de la recherche :** recherche actuelle :  
l'accouchement à domicile en France

**Lieux du terrain :** Maharashtra

**Diplôme préparé :** maîtrise

**Directeur de recherche :** Laurence Herault

**Sujet de maîtrise:** L'accouchement à domicile en  
France

**Projet de DEA :** La transmission des savoirs et  
techniques des sages-femmes traditionnelles en  
Maharashtra.

**Université de rattachement en France :** Université  
d'Aix-Marseille III

**Laboratoire de rattachement en Asie du Sud :**  
Centre for Cooperative Research in Social Sciences,  
Pune

**Financement Actuel :** Pour l'année 2004-2005 :  
Bourse Fulbright

## **Résumé du projet de recherche :**

D'origine américaine, je suis en maîtrise d'ethnologie à l'université de Provence (Aix-en-Provence) où je fais mon mémoire sur l'accouchement à domicile dans le sud de la France sous la direction de Laurence Hérault. Mais, depuis plusieurs années, c'est l'Inde qui m'intéresse. L'année prochaine, donc, je ferai une étude sur les sages-femmes traditionnelles de la région de Maharashtra, pour étudier leur manière de travailler mais aussi pour voir comment elles

transmettent leur savoir, et plus encore, comment elles font face à l'arrivée de techniques d'accouchement de plus en plus "occidentalisées". J'espère faire ce projet en DEA sous la direction d'Alice Desclaux qui dirige un DEA de l'anthropologie de la santé à l'Université d'Aix-Marseille III.

# HEADLEY Zoé

**E-Mail :** zoeheadley@yahoo.com

**Discipline :** Anthropologue

**Date de Naissance :** 20/02/1974

**Les voleurs d'Indra :** perceptions, réseaux et enjeux identitaires d'une sous-caste tamoule

**Lieux du terrain :** Madurai, Tamil Nadu

**Diplôme préparé :** Doctorat (5<sup>ème</sup> année)

**Directeur de Recherche :** Jean-Claude Galey

**Rattachement en France :** CEIAS (EHESS Paris)

## **Résumé du projet de recherche :**

Cette recherche s'attache à analyser différentes versions de la narration réflexive d'une sous-caste indienne ou comment sont produites différentes facettes de l'identité collective de la caste en termes de transmission, de négociation et d'évolution. Les narrations et les pratiques de l'identité incluent un vaste nombre de phénomènes allant de la prestation à la possession, du mythe au mariage, de la langue au lignage, et implique une prise de position de l'individu face à la collectivité.

Ce projet de recherche, qui entame sa dernière étape, s'attache non seulement à mieux connaître l'idée d'appartenance chez les Pramalai Kallar au début du XXI<sup>ème</sup> siècle, mais aussi à comprendre les rôles joués à la fois par le capital symbolique d'un corpus mythologique, le capital normatif de l'institution de l'alliance, le capital « substantiel » des conceptions corporelles, le capital religieux des cultes locaux et le capital politique des associations de castes dans la notion et l'expression de l'identité collective des Pramallai Kallar.

Notre approche de la caste, par le biais de ses véhicules structurels et discursifs, tentera d'offrir une nouvelle perspective sur ce phénomène social complexe.

## HOYEZ Anne-Cécile

**Discipline :** Géographie

**Date de Naissance :** 06/09/1976

**E-Mail :** hoyez@yahoo.com

**Identités indiennes et globalisation :** la diffusion du Yoga de l'Inde vers l'occident

**Lieux du terrain :** New Delhi, Rishikesh (Uttaranchal), Pune (Maharashtra), Chennai (Tamil Nadu)

**Diplôme préparé :** Doctorat (4<sup>ème</sup> année)

**Directeur de Recherche :** Alain Vaguet

**Rattachement en France :** LEDRA (Université de Rouen)

### **Résumé du projet de recherche :**

Comment se pencher sur la question de la compréhension des phénomènes de diffusion et sur la question de la globalisation à travers l'exemple des « nouveaux mouvements religieux » ? L'Inde représente un cas particulier en ce sens qu'elle abrite une religion, l'hindouisme, qui a pour particularité de ne point être prosélyte ni conquérante mais qui est connue pour être à l'origine de plusieurs de ces nouveaux mouvements qui se répandent dans de nombreux pays. A l'heure où l'Inde cherche à s'affirmer comme une puissance économique et militaire, elle cherche aussi à s'imposer comme puissance culturelle. L'hindouisme constitue alors une ressource identitaire que divers partis et organisations politiques nationalistes cherchent à organiser et instrumentaliser.

Le sentiment identitaire qui semble s'élever de l'Inde n'est pas seulement le fait de la présence des partis nationalistes indiens, mais aussi d'un phénomène de rétroaction occasionné par l'engouement de certains Occidentaux pour un hindouisme romanisé. Ceux-ci ont publié de nombreuses recherches mettant en avant l'important corpus philosophique qui est longtemps resté ignoré de l'Occident. Cherchant à faire reconnaître les valeurs de l'hindouisme dans leurs sociétés « rationalistes », ils ont accentué leurs recherches sur les bienfaits physiques de cette religion, qui se révèlent à travers la pratique du yoga, pour trouver un public plus large.

Les cours de yoga se multiplient partout dans le monde aujourd'hui et deviennent les relais de l'identité hindoue. De plus en plus d'Occidentaux se convertissent à l'hindouisme ou adhèrent à un rythme de vie répondant aux codes de conduite dictés par les védas.

La transplantation de cette pratique religieuse a ses effets sur le renforcement et les transformations de l'identité hindoue en Inde et ailleurs, tout en ayant un impact sur la création d'un réseau de diffusion qui se lit dans un maillage territorial multiscalaire.

**Financement actuel :** ATER

## HUMEAU Julie

**E-Mail :** julie\_humeau@hotmail.com

**Discipline :** Anthropologie

**Date de Naissance :** 11/02/1981

**Titre de la recherche :** Donner pour recevoir, le don dans la communauté tibétaine réfugiée en Inde.

**Lieux du terrain :** Dharamsala (Himachal Pradesh)

**Diplôme préparé :** Master recherche 2

**Directeur de recherche :** François Robinne

**Laboratoire de rattachement en France :** IRSEA (Institut de Recherche sur le Sud-Est Asiatique) Université de Provence.

### **Résumé du projet de recherche :**

L'étude envisagée vise à découvrir l'univers du don dans la communauté tibétaine réfugiée en Inde depuis 1959. Les réfugiés tibétains sont majoritairement bouddhistes et le don est un des préceptes du bouddhisme accepté par tous ses adeptes. « Il est le premier des « extrêmes » de vertu (parami) ou perfection que doit acquérir et pratiquer tout candidat à l'Eveil. » (Marie Gatellier, ASIES CREOPS, 1992 : 13). Le système de donation est très présent dans la vie pratique et spirituelle puisqu'il serait un comportement à suivre. L'offrande par exemple, est systématiquement présente dans les cérémonies traditionnelles et religieuses. Des représentations symboliques et des pratiques en découlent forcément. Autrement dit, s'il « faut » donner, de quelle manière donne-t-on ? Alors que cette population montre des signes de sécularisation, les Tibétains se revendiquent bouddhistes et cette religion est devenue pour eux



« un cheval de bataille » de réfugiés contre les Chinois envahisseurs. Comment interprètent-ils cette philosophie aujourd'hui et notamment par le fait de donner ? D'autre part, la société tibétaine en exil est une société reconstruite qui a combiné tradition et modernité pour faire survivre leur culture. Il existe un élément significatif de la modernité acquise : cette communauté vit essentiellement grâce aux apports financiers extérieurs, c'est-à-dire grâce aux dons des étrangers. Les ONG internationales sont devenues incontournables. En effet, chaque Tibétain a bénéficié plus ou moins directement des dons étrangers, que ce soit pour sa scolarité, sa profession ou sa famille. Comment alors conçoivent-ils ces dons extérieurs ? Quels comportements adoptent les Tibétains face à ces apports importants ? Il s'agit donc dans cette étude de répondre à la question : comment les Tibétains conçoivent le fait de donner et de recevoir dans ce contexte d'exil qui dure depuis plus de quarante cinq ans ?

**Financement Actuel :** Aucun

## **JAUZELON Céline**

**E-Mail :** celinaindia@yahoo.com

**Discipline :** anthropologie sociale

**Date de Naissance :** 01/05/1974

**Titre de la recherche :** Les acteurs de la protection sociale en Inde : de l'Etat providence à l'Etat non gouvernemental? Etude de cas au Tamil Nadu.

**Lieux du terrain :** Tamil Nadu

**Diplôme préparé :** Doctorat 2<sup>ème</sup> année

**Directeur de recherche :** Djallal Gérard Heuzé

**Laboratoire de rattachement en France :** EHESS  
Paris

### **Résumé du projet de recherche :**

Les acteurs de la protection sociale en Inde : de l'Etat Providence à l'Etat non gouvernemental? Etude de cas des femmes au Tamil Nadu.

Après avoir travaillé sur la définition du travail social en Inde dans le cadre de la maîtrise, j'ai étudié la professionnalisation du secteur associatif et la tentative de constitution du champ professionnel pour les travailleurs sociaux en Inde. A travers l'étude des acteurs (profil, formation...), je souhaite étudier le fonctionnement du système de protection sociale en Inde et particulièrement dans le Tamil Nadu (décentralisation, politiques sociales, institutions...)... Notre étude s'attache à analyser l'économie des échanges entre les intervenants du secteur social (gouvernement, ONG, associations de caste...) et les bénéficiaires de ces actions. Ces institutions et organisations participent-elles, à reproduire ou

modifier, les liens et échanges au sein de la structure sociale hiérarchique ? Quel est l'impact de leur action en terme de protection sociale des citoyens indiens, dans une perspective de changement social ? De la médiatisation des ONG à leur explosion numérique, nous interrogerons ce phénomène au niveau national, au regard d'éléments de la situation internationale.

**Financement Actuel : Personnel**

## JOLLY Yohanna

**E-mail :** omtricky@yahoo.fr

**Discipline :** ethnologie

**Date de naissance :** 25/11/1978

**Titre de la recherche :** « Caste et identité chez les Latins du Kerala »

**Lieux du terrain :** Kerala (essentiellement district d'Ernakulam)

**Diplôme préparé :** DEA

**Directeur de recherche :** Christian Bromberger

**Laboratoire de rattachement en France :** Université de Provence (Aix-Marseille I) ; laboratoire de l'IDEMEC (Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative).

### Résumé du projet de recherche :

Les chrétiens du Kerala (environ 21% de la population) se répartissent en différentes Églises (distinctes par leur rite : syrien, protestant, catholique, ...et dont certaines revendiquent le début de leur présence au Ier s. de l'ère chrétienne) ainsi qu'en différentes castes (5, dont certaines sont subdivisées) distinguées par l'ascendance plus ou moins prestigieuse de leurs membres.

Cette recherche de DEA est axée sur l'une de ces castes, les Latins. Majoritairement descendants d'intouchables convertis au catholicisme par les missionnaires Portugais, ils sont de bas statut et exercent souvent des activités jugées dégradantes par la société indienne. Ce travail, plutôt de type monographique, s'interroge sur les notions d'identité,

de communauté et de caste chez les Latins à travers l'observation et l'analyse de pratiques sociales et religieuses (quoique la distinction soit délicate en Inde) ainsi que le recueil de discours ; il s'agit de tenter de répondre à la question suivante : que signifie être un Latin en termes de pratiques, de rituels et de croyances ?

Nous considérons alors d'une part, la sphère privée qui comprend une éthique, une vision du monde, un rituel et une vie ecclésiastique propre, ainsi que des normes d'endogamie qui déterminent le niveau de contact et d'intimité entre les individus ; d'autre part, la sphère publique régie par des normes de pureté et de pollution hindoues qui donnent à l'individu une place et un statut dans le système social global, dont il a conscience et qui lui permettent de respecter des « règles » (échange de nourriture, termes d'adresse, langage par exemple).

Nous partons alors de l'hypothèse que les Latins, en tant que caste partagent une identité particulière façonnée par leur histoire et par les sphères privées et publiques dans lesquelles ils évoluent.

**Financement actuel :**

- 2003/2004 : bourses du CROUS
- 2004/2005 : personnel

## **MINATCHY Vanadja**

**E-Mail :** vanadjaminatchy@yahoo.fr

**Discipline :** Science Politique

**Date de Naissance :** 04/11/1972

**Titre de la recherche :** La politique étrangère de l'Inde à partir des années 90 .

**Lieux du terrain :** Inde

**Diplôme préparé :** Doctorat 3<sup>ème</sup> année

**Directeur de recherche :** Thomas Lindemann

**Laboratoire de rattachement en France :** IEP, Université des Sciences sociales, Toulouse

### **Résumé du projet de recherche :**

L'Inde a franchit une étape en politique interne qui s'est répercutée dans sa politique externe. Nous voulons voir dans cette recherche si sa politique étrangère est désormais élaborée en fonction de nombreux autres facteurs et si l'Inde a abandonné la constante du non - alignement.

Nous voulons dans cette recherche mettre en lumière les changements de relations de l'Inde avec ses pays voisins et différents partenaires. L'affirmation de la puissance avec la relance des essais nucléaires, le rayonnement régional, le développement des relations avec les Etats Unis, le Pakistan, Israël, l'idée de la grande Inde dans l'Océan Indien et l'interaction entre la politique interne et la politique externe sont les orientations dans lesquelles nous tentons de vérifier cette hypothèse d'un changement de politique internationale que nous avons choisi d'étudier.

Nous étudierons aussi dans cette perspective la recherche d'une mise en réseau d'une « diaspora » indienne à travers le monde et de sa sensibilisation à l'économie et à la politique indienne ; notamment le rôle joué par cette diaspora aux Etats Unis sur les relations avec l'Inde.

Pour finir nous voulons voir si la page du non-alignement a été définitivement tournée et se trouve remplacée par la mise en place d'une politique étrangère réaliste, qui prendrait désormais en compte les intérêts économiques et politiques indiens sur une scène internationale modifiée par la fin de l'ère bipolaire.

**Financement Actuel :** Cofinancement Union Européenne, Conseil Régional de la Réunion

## **OLIVEAU Sébastien**

**E-Mail :** oliveau@ifpindia.org

**Discipline :** Géographie

**Date de Naissance :** 16/07/1975

**Titre de la recherche :** Modernisation villageoise et distance à la ville en Inde du Sud

**Lieux du terrain :** Tamil Nadu

**Diplôme préparé :** doctorat 5<sup>ème</sup> année (soutenance le 16 novembre 2004)

**Directeur de recherche :** Denise Pumain

**Laboratoire de rattachement en France :** UMR Géographie-cités – Université Paris 1

**Laboratoire de rattachement en Asie du Sud :** Institut Français de Pondichéry

### **Résumé du projet de recherche :**

La question de la modernisation, c'est à dire du développement dans sa compréhension la plus large (depuis le développement économique jusqu'au développement personnel et l'empowerment des groupes sociaux les plus faibles) est toujours une priorité politique mais aussi scientifique dans un pays comme l'Inde.

Ce problème des inégalités sociales, culturelles et économiques a une dimension très largement géographique, souvent oubliée, ou réduite à des oppositions manichéennes. Une des approches souvent rencontrées confronte les villes aux campagnes. Notre travail sort de ces schémas trop simples pour intégrer la diversité des milieux urbains et ruraux. C'est pourquoi nous envisageons la



modernisation des villages en fonction d'une donnée fondamentale, mais peu étudiée : la distance à la ville. La distance se place en effet au cœur des systèmes géographiques, et son rôle est fondamental. Notre travail consiste à le mettre en valeur, pour en modéliser les effets. Cette modélisation sera la pierre d'angle d'un travail de construction d'une géographie originale. En effet, à travers cette modélisation, ce sont des régions que l'on veut faire ressortir, mais avec une vision renouvelée, qui prenne mieux en compte les articulations internes des espaces.

Pour tester cette méthode, nous avons décidé de nous concentrer sur un état indien, le Tamil Nadu, car on y trouve le matériel nécessaire à cette entreprise. La diversité des espaces et des populations, compris dans un territoire construit autour d'une langue commune crée des variations socio-spatiales intéressantes. Le nombre de villages (plus de 16 000) et le développement de l'urbanisation sont des éléments primordiaux pour souligner, par une approche quantitative (géostatistique), le rôle des villes. Enfin, un SIG appuyé sur le recensement nous fournit la matière première du projet. Tous ces éléments nous laissent espérer la mise en place d'une géographie tamoule originale.

**Financement Actuel :** terrain financé par le groupe de travail EMIS (Espace et Mesure en Inde du Sud) – <http://www.demographie.net/emis>

## PICHERIT David

**E-Mail :** david.picherit@ajei.org

david.picherit@ifpindia.org

**Discipline :** Ethnologie

**Date de Naissance :** 04/09/1974

**Titre de la recherche :** Entre Villages et Chantiers :  
La Circulation des Travailleurs Manuels en Andhra  
Pradesh

**Lieux du terrain :** Andhra Pradesh, Thane

**Diplôme préparé :** Doctorat 3<sup>ème</sup> année

**Directeur de recherches :** Gilles Tarabout

**Laboratoire de rattachement en France :** Paris X,  
Nanterre, Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie  
Comparative

**Laboratoire de rattachement en Asie du Sud :**  
Institut français de Pondichéry

### Résumé du projet de recherche :

Cette recherche en ethnologie du travail et des mondes ouvriers s'intéresse à la circulation des travailleurs manuels. A partir d'un groupe de villages d'un district d'Andhra Pradesh (Mahabubnagar), j'étudie la circulation, au-delà des seuls aspects économiques, en suivant les travailleurs sur les lieux de travail, les camps de travail et les villages à différents moments.

Le district de Mahabubnagar est un des plus marqués en Inde par ce phénomène. Principalement tribaux et basses castes, sans qualifications, propriétaires de parcelles de terres mais sans accès à l'eau, les travailleurs manuels partent de leurs villages de

résidence pendant 8 à 9 mois chaque année, endettés et sous les ordres d'un recruteur de main d'œuvre. Ils sont spécialisés dans le travail sur les barrages et canaux d'irrigation dans l'Inde entière et sont appelés « travailleurs Palamur ». Le phénomène semble dater des années 1930.

Depuis une dizaine d'années, ce modèle de migrations saisonnières est sujet à de nombreux changements. Les départs comme journaliers sur les marchés de la construction à Hyderabad et à Mumbai, se développent, tout en conservant cette forme circulatoire et une segmentation relative du marché du travail.

En effet, beaucoup sont travailleurs agricoles pendant deux à trois mois, partent avec des avances sur des barrages, reviennent se louer comme journaliers dans les villes, dans le bâtiment. Au cours de leurs vies, beaucoup alternent entre les statuts de migrant, non-migrant puis migrant. Ils travaillent tour à tour dans différents secteurs (agriculture et industrie), comme travailleur pour dette, journaliers, à la tâche.

De nombreux postulats sont remis en question, notamment les classifications géographiques (rural-urbain, inter-district/inter-état), économiques (secteur formel et informel, secteur agricole et industrie), statut de migrant et non-migrant.

Le suivi des migrants permet d'appréhender les liens et passerelles entre les systèmes de dettes (du prêteur local au micro-crédit), de castes sur différents lieux (en ville, dans les camps de travail), de circulation de l'information, des formes de travail, d'exploitation

(recruteur, propriétaires terriens, entreprises publiques et privées) et de résistance au travail.

Des terrains sont effectués dans les villages aux périodes creuses pour une étude des personnes qui ne migrent pas.

Une attention particulière est portée aux voyages, aux représentations circulant autour de la migration (autant celles des migrants que les autres), aux festivals religieux auxquels ils participent et aux chants populaires.

**Financement Actuel :** Bourse Lavoisier IFP

# PREVOT Nicolas

**E-Mail :** nicolasprevot@rediffmail.com

**Discipline :** ethnomusicologie

**Date de Naissance :** 27/03/1973

**Titre de la recherche :** Jouer avec les dieux, le répertoire sacré des mohoriya du Bastar, Chhattisgarh, Inde.

**Lieux du terrain :** Bastar, Chhattisgarh

**Diplôme préparé :** doctorat 5e année (1999)

**Directeur de recherche :** Raymond Jamous

**Laboratoire de rattachement en France :** Paris X – laboratoire CNRS ethnomusicologie du Musée de l’Homme

## **Résumé du projet de recherche :**

analyse chronologique ou chronique analytique d’un ‘dev bazar’, rituel annuel de village ; mise en rapport des structures musicales du répertoire sacré et de l’organisation du panthéon local.

**Financement Actuel :** ATER Paris X Nanterre

## SCHLEMMER Grégoire

**E-Mail :** schlemmergreg@hotmail.com

**Discipline :** ethnologie

**Date de Naissance :** 05/0/1974

**Titre de la recherche :** La conception des esprits et ses implications chez les Kulung Rai du Népal.

**Lieux du terrain :** solu-khumbu, Népal

**Diplôme préparé :** doctorat 5<sup>e</sup> année

**Directeur de recherche :** Roberte Hamayon (EPHE)

**Laboratoire de rattachement en France :**  
Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative, Université Paris X Nanterre, Nanterre

### Résumé du projet de recherche :

Le travail de thèse porte sur les Kulung Rai, un groupe de langue tibéto-birmane. La thèse veut offrir une description de leur système religieux original (distincte du bouddhisme et de l'hindouisme) et du contexte général dans lequel il s'inscrit. Mais ce travail est aussi structuré par un questionnement sur la notion d'« esprits », considérés comme des figures médiatrices qui permettent de fonder l'ordre social sur les désordres individuels. Toute infortune est liée à l'action d'un esprit, et entraîne de ce fait la réalisation de rituels qui réaffirment l'ensemble des catégories et institutions sociales qui structurent le groupe et ce, à plusieurs niveaux. Par la circulation de force vitale entre la communauté humaine et les esprits liés aux différentes catégories de l'environnement, ces rituels sous-tendent une forme d'économie et d'écologie du monde. Les rituels permettent aussi, par l'activation des catégories qui

fondent l'organisation sociale et politique (rôle et statut étant définis de manière rituelle), la structuration des relations intra-groupe. Enfin, les rituels, sorte de langage commun entre les différents groupes de la région, permettent d'affirmer le statut particulier des Kulung (notamment foncier) par rapport à leurs voisins, structurant ainsi les relations inter-groupes.

Parallèlement, je travaille sur l'histoire des luttes ethniques et la naissance de mouvements indigénistes chez les Kirant (ensemble ethnique dont les Kulung font partie). Je m'intéresse à la rhétorique indigéniste (axée autour d'une affirmation identitaire basée sur la recherche d'un passé glorieux et l'affirmation d'une autochtonie), ses sources (coloniaux anglais, réformateurs hindous, mouvements anti-brahmanes et tribaux) et la manière dont est repensé le rapport au religieux et au politique.

J'ai aussi travaillé deux ans (comme coopérant pour l'IRD) sur l'organisation spatiale et économique d'un district du Laos à travers l'étude de l'usage des ressources forestières.

**Financement Actuel :** aucun

## **SCHNEIDER Nicola**

**E-Mail :** schneidernicola@hotmail.com

**Discipline :** ethnologie

**Date de Naissance :** 31/10/1972

**Titre de la recherche :** Le renoncement au féminin :  
les nonnes tibétaines

**Lieux du terrain :** Sidhpur (Inde, H.P.); Lhagang  
(Tibet, Kham)

**Diplôme préparé :** doctorat, 5<sup>ème</sup> année

**Directeur de recherche :** Anne-Marie Blondeau

**Laboratoire de rattachement en France :** Paris X,  
UMR 8047

### **Résumé du projet de recherche :**

A partir d'une étude sur deux couvents de femmes tibétains, l'un au Tibet, l'autre en exil, je m'intéresse principalement aux raisons qui poussent au choix de l'habit monastique.

**Financement Actuel :** rien



# SEBASTIA Brigitte

**E-Mail :** bsebastia@yahoo.fr

**Discipline :** anthropologie

**Date de Naissance :** 28/02/1955

**Titre de la recherche :** les rondes de saint Antoine :  
Acculturation, pathologies mentales et exorcisme à  
Puliyampatti (Tamil Nadu)

**Lieux du terrain :** Tirunelveli dt (TN)

**Diplôme préparé :** doctorat d'anthropologie  
(soutenance prévue en fin d'année)

**Directeur de recherche :** Marine Carrin

**Laboratoire de rattachement en France :** Centre  
d'Anthropologie de Toulouse

## **Résumé du projet de recherche :**

Thèmes abordés : 1<sup>ère</sup> partie: histoire de la christianisation du sanctuaire et de la région en fonction des castes en présence (catholicisme et protestantisme) ; fondation du village et du sanctuaire par les nâ\*târ ; fonctions attribuées à saint Antoine (kulateyvam ; istateyvam ; exorciste) selon les communautés pèlerins/patients. 2<sup>ème</sup> partie : implantation de la médecine occidentale et de la psychiatrie en Inde ; nosographie et perceptions des maladies mentales dans les médecines indiennes savantes (âyurvédique et citta) ; sortilège et possession : les victimes et les accusés : l'affliction inhérente aux violences conjugales, aux transgressions des règles de mariage, etc.

**Financement Actuel :** aucun

## SEN GUPTA Jean-Dilip

**E-Mail :** jeandilipsengupta@hotmail.com /  
jdsengupta@csh-delhi.com

**Discipline :** Economie du travail

**Date de Naissance :** 23/06/1975

**Titre de la recherche :** « Enquête sur les travailleurs de l'industrie de la construction : conditions de vie, mode d'accès à l'emploi et mobilités spatiales »

**Lieux du terrain :** National Capital Territory of Delhi

**Diplôme préparé :** Doctorant (4<sup>e</sup> année)

**Directeur de recherche :** Laurent Cordonnier (MC USTL Lille1)

**Laboratoire de rattachement en France :** Université des Sciences et technologies de Lille (Lille1)  
Centre Lillois d'Etudes et de Recherches en Sociologie et Economie

**Laboratoire de rattachement en Asie du Sud :**  
Centre de Sciences Humaines (New Delhi)

### **Résumé du projet de recherche :**

L'objet de cette recherche vise à comprendre le fonctionnement du marché de l'emploi des travailleurs du secteur de la construction, dans ses aspects sociaux et spatiaux (c'est-à-dire en considérant les appartenances religieuses et géographiques des travailleurs). Il s'agit de tester l'hypothèse d'une relation entre le type d'intermédiaire mobilisé pour accéder à l'emploi et certains attributs de ce dernier (salaire et régularité). Nous montrons que la sollicitation de contacts personnels pour accéder à un emploi se traduit par une prime salariale que des

différences de qualification ne permettent pas d'expliquer. A cette fin, nous avons entrepris une enquête par questionnaire auprès de plus de 200 travailleurs de la construction sur une vingtaine de sites répartis sur le territoire national de la capitale indienne. Les travailleurs ont été interrogés sur le lieu de travail et sur les « chowk », marchés où les travailleurs tentent d'accéder à des emplois journaliers.

**Financement Actuel** : Boursier CSH Economie 2004.

## **TOIX-GIULIANI Florence**

**E-Mail :** florencetoix@hotmail.com /  
florence.toix@wanadoo.fr

**Discipline :** Géopolitique

**Date de Naissance :** 29/05/1976

**Titre de la recherche :** Analyse géopolitique des mutations internes et externes de la ville frontière de Peshawar de 1979 à aujourd'hui

**Lieux du terrain :** Peshawar et NWFP, Islamabad (Pakistan); Kaboul, Jalallabad (Afghanistan)

**Diplôme préparé :** Doctorat depuis octobre 2002

**Directeur de recherche :** Jean-Luc Racine

**Laboratoire de rattachement en France :** Institut Français de Géopolitique (IFG), Université Paris VIII.

### **Résumé du projet de recherche:**

Appliquant une méthodologie géopolitique qui combine différents niveaux d'analyse (local, régional, national, international), cette thèse étudie les mutations internes et externes afférentes à l'évolution de la ville de Peshawar de 1979 à aujourd'hui, tout en s'adossant sur l'analyse de l'histoire des temps longs de cette ville au passé millénaire. A l'embouchure de la fameuse passe de Khyber, Peshawar constitue un centre politique et un lieu stratégique de communication et de commerce séculaire entre l'Afghanistan, l'Asie Centrale et l'Asie du Sud. L'entreprise coloniale et frontalière britannique en a renforcé la fonction stratégique et surtout sa représentation en tant que telle, prolongeant l'élaboration d'un mythe géographique aux fondements anciens. Moins d'un siècle après la

création de la problématique car volatile ligne Durand (1893), les stratèges pakistanais vont faire de la capitale provinciale l'un des instruments de leur illusoire recherche d'une « profondeur stratégique » en Afghanistan. Ce faisant, à partir de 1979, Peshawar constitue une plaque tournante des connexions afghano-pakistanaïses : contrebande tribale de biens et d'armes, narco-trafics, réseaux djihadistes. Plus modestement, ce centre urbain devient l'arrière cour de la scène mouvementée afghane que privilégient tous ceux qui ont un intérêt à en suivre l'évolution de près. Le noyau urbain, le tissu social, les élites politiques et religieuses, l'intégration régionale de la ville vont s'en trouver considérablement transformés. Cette thèse étudie les modalités, les fondements et les effets corollaires de cette histoire, interrogeant la place actuelle d'une ville que gouverne depuis octobre 2002 et de façon inédite, une coalition d'islamistes radicaux pro-talibans.

**Financement Actuel :** Allocation de recherche du Ministère de l'Éducation et de la Recherche-Monitrice au département de sciences-politiques à l'Université Paris 8.

## **VARREL Aurélie**

**E-Mail :** aurelievarrel@yahoo.com

**Discipline :** Géographie

**Date de Naissance :** 22/03/1978

**Titre de la recherche :** « Migration et métropolisation : le cas de Bangalore. »

**Lieux du terrain :** Bangalore, Etats-Unis (?)

**Diplôme préparé :** Doctorat, troisième année

**Directeur de recherche :** Emmanuel Ma Mung

**Laboratoire de rattachement en France :** Laboratoire MIGRINTER (CNRS) / Université de Poitiers

### **Résumé du projet de recherche :**

Mon travail porte sur Bangalore, et la relation entre son insertion dans les réseaux de l'économie mondialisée et ceux de la "diaspora" indienne. Je me concentre en particulier sur la nouvelle dynamique de retour en Inde d'un certain nombre de migrants indiens très qualifiés, initialement partis travailler dans les pays neufs anglo-saxons, que l'on observe actuellement. Celle-ci s'inscrit au sein de l'espace indien dans des lieux particuliers, et s'avère notamment particulièrement visible à Bangalore, qui a su construire et publiciser à l'étranger son image de ville globale, de fait de lieu-aimant (au sens d'A.R.Markussen) ancien .

Dans une perspective spatiale, la dynamique de retour se nourrit mais aussi se traduit par l'apparition de paysages urbains mondialisés. Ceux-ci sont le produit conjoint d'une dynamique politique locale d'une part, favorable de longue date aux migrants et

promouvant un urbanisme largement tourné vers le secteur privé et les investissements étrangers, et d'autre part d'une dynamique propre au secteur de l'immobilier, qui a trouvé une niche avec de nouveaux produits, résidentiels notamment (comme les lotissements résidentiels clos à accès restreint), à destination de ce public haut de gamme. Les retournées initient ainsi, parallèlement aux expatriés, de nouvelles pratiques spatiales qui adviennent au statut de référence et de modèle pour les classes moyennes locales, renforçant la polarisation sociale et spatiale liée à la métropolisation.

Bangalore constitue ainsi un cas d'étude localisé pour une réflexion plus vaste sur l'impact de la migration de retour comme phénomène social et spatial, dans un contexte global qui est de plus en plus celui de la circulation migratoire des "élites", au-delà de simples pratiques transnationales.

**Financement Actuel :** Allocation de thèse couplée avec monitorat (AMN)

# VOIX Raphaël

**E-Mail :** rvoix@jerevox.com

**Discipline :** Ethnologie

**Date de Naissance :** 17/08/1977

**Titre de la recherche :** Ethnologie d'un mouvement politico-religieux bengali : utopie, ascèse, et violence dans l'hindouisme contemporain.

**Lieux du terrain :** Bengale Occidental

**Diplôme préparé :** Doctorat (3eme année)

**Directeur de recherche :** Catherine Clémentin-Ojha

**Laboratoire de rattachement en France :** Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Paris X Nanterre.

## **Résumé du projet de recherche:**

Se réclamant du tantrisme kapalikha, le mouvement politico-religieux Ananda-Marga est né dans les années cinquante au Bengale occidental. Selon un maillage centralisé, il s'est ensuite répandu dans le reste de l'Inde puis dans l'ensemble du monde. Il est notamment célèbre pour avoir été impliqué dans plusieurs affaires de violences politiques.

En croisant des données recueillies dans un terrain principal au Bengale où se trouve le centre névralgique du mouvement, à d'autres récoltées dans des lieux parallèles du mouvement (Bihar, Delhi, Maharastra pour l'Inde et Allemagne, Suisse et Brésil pour l'étranger) j'essaie d'en dresser une ethnographie générale. Ainsi au fil de l'enquête de nombreux thèmes sont abordés : la structure du mouvement, son histoire et ses objectifs, les différents types



d'économie qu'il mobilise, les techniques d'essaimage utilisées, les réseaux au sein desquels il s'implante et les projets sociaux qu'il dirige.

Néanmoins de manière transversale à ces différents thèmes se trouve celui de « l'utopie socio-religieuse pratiquée ». Définie comme la construction d'une société alternative au modèle dominant selon des idéaux éthiques ou moraux issus d'un répertoire religieux, cette dernière est l'organe de pénétration du corps social par le mouvement. Cette thèse ambitionne de comprendre le rôle et la fonction qu'elle revêt au sein de ce mouvement. De manière plus globale, cette étude vise à une meilleure connaissance des variations contemporaines du fait sectaire indien.

**Financement Actuel :** Allocation de recherche du Ministère de l'Éducation et de la Recherche.



# Guy Poitevin

---

1934-2004

Ce texte est une traduction adaptée et mise à jour d'une présentation que Guy Poitevin avait préparé lui-même en 2002 pour un séminaire.

Guy Poitevin est né en 1934 dans la Mayenne. Il a d'abord suivi un cursus à Laval et à Rome pour devenir prêtre. Après une licence en philosophie à la Sorbonne (Paris) et en théologie à Gregoriana (Rome), il a enseigné la philosophie pendant 12 ans, de 1958 à 1970, dans un séminaire de l'ouest de la France.

Son premier rapport avec l'Inde a été (selon ses termes) de nature " intellectuelle, visant à intégrer à [son] enseignement des fragments des traditions religieuses et philosophiques de l'Inde, notamment les Upanishads ". Toutefois, il a été aussi l'occasion d'une prise de contact avec la société, la culture et l'histoire indiennes, en 1967, lors d'un séjour d'un mois dans une famille de Pune. Guy a été encouragé à faire une autre visite en 1969, après avoir commencé

à étudier le sanskrit à Paris. C'est aussi en 1969 qu'il s'est mis au marathi, avec pour projet de revenir à Pune pour une longue durée, ses amis l'ayant convaincu qu'il pourrait ainsi garder le contact avec les étudiants. Il a réalisé ce projet, en 1972, lorsque ses amis ont obtenu pour lui un visa résidentiel.

Les premières années à Pune ont été principalement pour Guy Poitevin l'occasion de travailler avec les étudiants dans le cadre de leur association d'entraide, tout en offrant occasionnellement ses services à l'Alliance Française comme enseignant et membre du comité directeur. Au-delà des objectifs pédagogiques, ce contact s'est développé sous la forme d'un travail de recherche académique systématique en anthropologie culturelle. Une étude de terrain a été conduite à grande échelle pour décrire les attitudes et les attentes des étudiants provenant de milieux défavorisés. Les résultats de cette étude ont fait l'objet d'une thèse en sciences sociales du développement qu'il a soutenue en 1978 à Université de Paris, E.H.E.S.S., ainsi que d'un ouvrage centré sur le thème de l'idéologie de la pauvreté.

Plusieurs terrains de recherche ont par la suite fait l'objet d'études : processus endogènes de développement, action sociale, migrations, programmes d'action sur la santé, études féministes, recherche participative, autobiographies de dalits en marathi, femmes portefaix, etc. Guy Poitevin était alors associé à un groupe international de chercheurs animé par le Professeur Chombard de Lauwe (A.R.C.I.). Les résultats de ces études ont été présentés

par Guy Poitevin à ce groupe et publiés dans divers journaux, des rapports de l'U.N.E.S.C.O., ainsi que des ouvrages. Sa connaissance du marathi lui a permis de traduire en français et publier des documents sur l'histoire sociale marathe, la littérature dalit et les traditions orales. Son centre d'intérêt s'est peu à peu focalisé sur les traditions orales populaires, comme la tradition féminine des chants de la mouture, les mythes qui circulent oralement dans les basses couches sociales, la mémoire sociale des communautés marginalisées, le savoir indigène des sages-femmes traditionnelles et, sur un plan méthodologique, l'expérimentation de méthodes "coopératives" de recherche en sciences sociales.

Guy a décidé de s'établir en Inde pour entreprendre un projet de conscientisation dans les zones rurales éloignées. Il a obtenu la nationalité indienne par naturalisation en 1978 et s'est marié la même année avec Hema Rairkar.

Par la suite, il s'est engagé dans deux formes d'action, articulées théoriquement, dans le cadre de deux associations fondées avec des collaborateurs et amis : Village Community Development Association (VCDA, Association pour le développement communautaire des villages), en 1978, pour l'action sociale et culturelle dans les zones rurales éloignées, et le Centre for Cooperative Research in Social Sciences (CCRSS, Centre de recherches coopératives en sciences sociales), en 1980, avec le soutien local de chercheurs confirmés. Il s'est consacré entièrement à l'animation et à la coordination de ces activités :

organisation de séminaires nationaux ou internationaux, recherche, publication d'articles et d'ouvrages en français et en anglais.

Les objectifs scientifiques du CCRSS étaient liés aux domaines mentionnés ci-dessus, plus particulièrement le droit de produire un savoir sociologique pertinent, la pertinence du discours des sans-voix, les traditions orales populaires en tant que réservoirs du savoir indigène et des formes cognitives qui lui sont associées, les processus de communication des gens de terrain, et la recherche coopérative envisagée comme un mode d'auto-investigation à travers la communication. Le Centre a organisé des séminaires internationaux sur les thèmes de la culture populaire, du pouvoir face à la culture et à la communication, de la culture populaire dans le champ de l'action culturelle, des processus de communication, de la tradition et de la modernité. Une présentation de ces activités a été publiée en 1996 par Jean Pacquement et Pierre Lachaiër : “ A propos et autour du séminaire “Communication Processes and Social Transformation” (Poona, 8-13 /1/1996) “ dans le Bulletin de l'École Française d'Extrême Orient, tome 83, p. 336-346. Des informations complémentaires sont disponibles sur le site web <<http://ccrsw.ws>> hébergé par l'Université de Leiden (IIAS).

En mars 2004, Guy Poitevin avait pris une part très active dans l'animation de l'atelier de jeunes chercheurs en sciences sociales, lieu de rencontre et

de réflexion de doctorants, ou étudiants en DEA ou maîtrise, travaillant sur le sous-continent indien, à l'initiative de l'Association des Jeunes Etudes Indiennes (AJEI).

Plusieurs projets du CCRSS et de VCDA ont bénéficié du soutien de la Fondation Charles-Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme (FPH). Dans ce contexte, Guy Poitevin a été l'auteur, le traducteur ou le coordinateur de plusieurs ouvrages, dont *Ma vie d'intouchable* (Daya Pawar, La Découverte, 1990), *Parole de femmes intouchables* (Shantabay et Baby Kamblé, Côté-femmes, 1991), *Femmes coolie en Inde - salariat, culture et survie en ville* (G. Poitevin et H. Rairkar, Syros-FPH, 1994). Il a tout récemment co-édité, avec Vibodh Parthasarathi, la version anglaise d'un ouvrage trilingue sur la communication intitulé *L'Idiot du Village Mondial - les citoyens de la planète face à l'explosion de la communication*, à paraître en septembre 2004 en Europe (éd. Charles Léopold Mayer et éd. Luc Pire) et au Brésil (Editora Vozes), et en 2005 en Inde (Sage India). Il participait aussi à un programme d'échanges entre l'Inde et de la Chine, soutenu par la FPH, qui l'avait amené à recevoir, du 9 au 15 janvier 2004, une délégation chinoise et vietnamienne pour une première approche de l'Inde rurale et urbaine.

Plusieurs séminaires sur le thème de la communication, la culture et le pouvoir, organisés à Pune et New Delhi avec le soutien de la FPH et du Centre de Sciences Humaines de New Delhi, ont donné lieu à la publication (en cours) d'un ouvrage

en trois volumes, *Communication Processes*, qu'il a co-édité avec Bernard Bel, Jan Brouwer, Biswajit Das et Vibodh Parthasarathi.

Guy Poitevin est décédé à Pune le 29 août 2004. Il avait été hospitalisé dès son retour d'un séjour en France, fin juillet, souffrant d'une fatigue extrême et de douleurs encéphaliques. Il venait de mettre la dernière touche au manuscrit de son ouvrage *Le chant d'Ambedkar, mémoire de soi de paysannes intouchables*.

## Références bibliographiques

### POITEVIN, Guy

- 1973, "Une charte de la rencontre", in *Spiritus* 53 tome xiv, p. 275-288.
- 1975, *Aspirations étudiantes et réactions à une situation de pauvreté*, Paris, EHESS, (Collège Coopératif), diplôme n. 43.
- 1976, "Quelle sécularisation : des dieux ou des hommes?" in *Spiritus* 64 tome xvii, p. 229-264.
- 1977, "Hindouisme : modernité de la tradition", *Spiritus* 77 tome xx, p. 412-439.
- 1978, *Aspirations étudiantes, la logique du pauvre*, Paris, EHESS, thèse de doctorat.
- 1983, *Review of Creating Knowledge: A Monopoly - Participatory Research in Development* A. G. Hall and R. Tandon, (ed.), Society for



- Participatory Research in Asia, 1982, Delhi, in Sociological Bulletin, 32, 2, September, p. 220-224.
- 1984, “Towards a Sociology for Social Action: Epistemological Considerations”, 17th All India Sociological Conference, India Sociological Society, Surat, 28-29-30 December.
- 1984a, Inde: Les marginaux de l'Éternel. *Idéologies de la pauvreté et identité culturelle chez les étudiants marginaux en Inde*, Paris, L'Harmattan.
- 1984b, “Idéologie, religion et pauvreté”, *Spiritus* 95 tome xxv, p. 177-211.
- 1985, *Systèmes de relations et dynamiques socio-culturelles dans les migrations à la périphérie du centre urbain de Pune, Inde (Maharashtra)*, Paris, Unesco CC/CSP/CP
- 1987, *Systems of Relationships and Socio-Cultural Dynamics in Migrations on the Periphery of the Urban Centre of Pune (India) (Maharashtra)*, Paris, Unesco CC/CSP/CP/02
- 1988, *Health in People's Hands, Grass-root processes of a primary health animation project in rural areas*, Bombay, Foundation for Research in Community Health.
- 1994, ““Je frappe ou je me tue ?” La première prise de parole de Kalu Varghadé, l'abandonné”, in ARCI, Les Hommes, leurs espaces et leurs aspirations. *Hommage à Paul-Henry Chombart de Lauwe*, Paris, L'Harmattan, p. 155-174.
- 1996a, “La Littérature Dalit des opprimés”, in

- Christophe Jaffrelot (ed.), *L'Inde contemporaine de 1950 à nos jours*, Paris, Fayard, p. 419-420; "La littérature marathi", *ibid.* p. 646-655.
- 1997, *Le Chant des meules*, Paris, Kailash.
- 2000a, "Tradition féminine. Le chant des meules : complainte et dévotion à l'heure de la mouture", *Globe mémoires*, n. 3, L'Inde debout.
- 2000b, "Popular Traditions, Strategic Assets", in *Madhyam, Folk Art and Cultural Diversity*, vol. xv, n.2, 42-44.
- 2001a, "L'Appropriation de la figure de Sita dans les chants des paysannes du Maharashtra", in Françoise Mallison (dir.), *Constructions géographiques dans le monde indien. Entre mythe et histoire*, Paris, H. Champion, p. 61-94.
- 2001c, "Participant Report: Folklore and Creativity", *Folklife The Advent Of Asian Century In Folklore*, vol. 1, 5, April, p. 14-25.
- 2001d, "Myth and Identity: The Narrative Construction of Self in the Oral Tradition of Vadar Communities", *Indian Folklore Research Journal*, vol. 1: 81-122.
- 2002a, *The Voice and the Will*, Subaltern Agency, *Forms and Motives*, New Delhi, Manohar.
- 2002b, *Sortir de la sujétion. Essais sur la désubordination des parias en Inde, femmes et intouchables*. Préface de Thierry Paquot. Paris, L'Harmattan.
- 2002c, "Popular Traditions, Strategic Assets", *Indian Folklore Research Journal*, vol.1, 2: 81-109.

- 2002d, “L’orature n’est pas la littérature”, *Histoire et Anthropologie*, 24: 59-71
- 2002e, “Dalit Autobiographical Narratives: Figures of Subaltern Consciousness, Assertion and Identity”, in (Andreas Schüle, ed.) *Biography as a religious and cultural text*. Münster, Lit Verlag, 2002, 77-109.
- 2003a, “La figuration d’Ambedkar dans les chants de la mouture”, in Marie-Caroline Saglio (dir.) *Le Maharashtra entre traditions et modernité*, Paris, INALCO, p. 81-117
- A paraître, *Le chant d’Ambedkar, mémoire de soi de paysannes intouchables*, ouvrage et cédérom en collaboration avec Hema Rairkar et Bernard Bel, préface de Denis-Constant Martin, postface de Djallal Heuzé.

## **POITEVIN, Guy, & Hema RAIKAR**

- 1985a, *Inde : Le Développement, une impasse? Trois études indiennes*, préface par P.H. Chombart de Lauwe, Paris, L’Harmattan.
- 1985b, *Inde : Village au féminin*. La Peine d’exister, Paris, L’Harmattan.
- 1991, “Travail et espaces de vie chez des femmes portefaix”, in *Purusartha* 14 (1991), 95-137.
- 1993, *Indian Peasant Women Speak Up*, Bombay, Orient Longman.
- 1994, *Femmes coolies en Inde*. Salariat, culture et survie en ville, préface de Thierry Paquot, Paris, Syros.
- 1995, “Une source pour l’étude de la bhakti marathe:

- les chants de la meule des bai gaulan”,  
*Purusartha* 18 (1995), 289-301.
- 1996b, *Stonemill and Bhakti. From the Devotion of Peasant Women to the Philosophy of Swamis*, New Delhi, DK Printworld.

## **WEID, Denis von der, & Guy POITEVIN**

- 1978, Inde : *Les Parias de l'Espoir*, Paris, L'Harmattan.
- 1981, *Roots of a Peasant Movement-Appraisal of The Movement Initiated by Rural Community Development Association*, Poona, Shubhada-Saraswat.
- BEL, Bernard, BROUWER, Jan, DAS, Biswajit, PARTHASARATHI, Vibodh , & Guy POITEVIN, eds.
- A paraître, *Communication Processes* (3 volumes). Sage Publications.
- Traductions de littérature marathi - littérature dalit
- KALE, Kishore Shantabai, 2003, *Envers et contre tout*. (en cours)
- KONDEVILKAR, Madhav, 1985a, Inde : *Le journal d'un intouchable* (1969-1977), traduit et présenté par Guy Poitevin, préface de Madeleine Biardeau, Paris, L'Harmattan.
- 1985b, “Les Termites”, in Inde, Paris, Autrement. (Une courte nouvelle).
- POITEVIN, Guy (ed.), 1987, Maharashtra. *Paysans et intouchables de l'Inde occidentale*, textes réunis, traduits et présentés par Guy Poitevin, préface de Gilles Lapouge, Paris, Lieu

Commun / Terre des autres.

PAWAR, Daya, 1990, *Ma vie d'intouchable*, avant-propos de Guy Poitevin, Traduction de Jean-Luc Proffit et Madhuri Purandare. Paris, La Découverte.

KAMBLE, Shanta et Baby KAMBLE, 1991, *Parole de femme intouchable*, préface et traduction de Guy Poitevin, Paris, Côté-femmes.

RAJPUT, Jayraj, 1991, *Padyaad* (Behind the Curtain) Introduction by Guy Poitevin, Poona, Continental Prakashan, en marathi.

1996c, *Ma caste criminelle. L'exclusion sociale en Inde* Paris, Témoignages et récits de vie. Avant-propos et traduction de Guy Poitevin. Paris, L'Harmattan.

K.S. KALE, 2003, *Un gosse de dansense*. (Dans le cadre des Belles Etrangères, non publié)

## PRÉSENTATION

PACQUEMENT, Jean et Pierre LACHAIIER, 1996, "A propos et autour du séminaire "Communication Processes and Social Transformation" (Poona, 8-13 /1/1996)", Bulletin de l'École Française d'Extrême Orient, tome 83, p. 336-346.